

Martine STASSART

**L'évolution psychodynamique à moyen terme du
choix vocationnel chez le grand adolescent
(de 18 à 22 ans)**

**Thèse de Doctorat en Psychologie
Université de Liège**

Juillet 1995

(Extraits. 67 pages)

Le TAT

(Thematic Aperception Test de MURRAY)

**Les 60 protocoles originaux peuvent être consultés
dans les Annexes de la Thèse.**

Éléments et principes de l'interprétation du TAT

Créé par Robert MURRAY dans sa forme définitive en 1943, le TAT a remporté immédiatement un succès enthousiaste auprès des psychologues cliniciens.

Un demi-siècle plus tard, il reste, avec le Rorschach, le test projectif le plus utilisé.

Il est utile de noter que son auteur, en cela comparable à Hermann RORSCHACH et Lipot SZONDI, a procédé à la construction de son test en se fiant essentiellement à son intuition.

Contrairement aux deux autres, qui jusqu'à la fin de leur vie ont continué d'élaborer ce qu'ils avaient inventé, MURRAY s'est assez rapidement désintéressé de son oeuvre, sans doute parce qu'il n'avait pas suffisamment ressaisi ce qu'elle recelait d'exceptionnel.

Ce sont les psychologues d'orientation psychanalytique qui ont accueilli le plus favorablement le TAT.

Ces trois tests, TAT, Rorschach et Szondi, chacun à sa manière et à des niveaux très différents, autorisent un certain accès à ce qui constitue l'objet propre de la psychanalyse: le **fantasme** de désir inconscient et les mécanismes et processus qui, à travers la fiction de l'appareil psychique, organisent la vie pulsionnelle.

Selon le mot de FREUD, l'appareil psychique est une **fiction** dans la mesure où on ne repère jamais que les effets du travail psychique, l'appareil restant toujours invisible, exigeant d'être construit "fictionnellement".

La métapsychologie répond à la nécessité de produire une telle fiction.

L'appareil psychique peut seulement faire l'objet d'une représentation analogique. Chez FREUD, c'est d'abord le système nerveux, l'arc stimulus-réflexe, puis une sorte de machine hydraulique, l'amibe et finalement l'oeuf en tant qu'embryon riche de toute la phylogenèse accumulée. Chez LACAN, c'est d'abord la langue, puis les noeuds et les mathèmes. Chez Mélanie KLEIN, c'est l'opposition kraepelinienne entre la schizophrénie et la cyclophrénie.

Dans tous les cas, sauf chez Mélanie KLEIN et, nous le verrons plus loin, chez SZONDI, on a toujours affaire à des modèles hétérologiques - par opposition à "autologique" - importés d'autres domaines de la science (neurologie, biologie, physique, linguistique...), et donc nécessairement non congruents avec le domaine et l'objet spécifiques de la psychologie spécifiquement humaine.

Pour revenir au TAT, un regard rapide sur une littérature pléthorique nous apprend tout de suite que les systèmes interprétatifs sont légion.

Les examiner un à un exigerait un labeur immense qui ne manquerait certes pas d'intérêt mais il est probable qu'un épistémologue averti aurait vite fait de démontrer ce que NIETZSCHE a dit depuis longtemps, à savoir que chaque auteur propose et défend la démarche herméneutique qui lui sied, la fiction qu'il affectionne, et qui ne correspond parfois à rien d'autre qu'à la projection dans le champ de la science de ce qui reflète souvent d'abord son mode de fonctionnement psychique propre.

Nous n'avons certes pas la prétention de faire exception à la règle.

Dans notre domaine qui est précisément celui d'une étude du fonctionnement psychique doublée d'une exigence d'interpréter, la démarche herméneutique s'opère dans la hantise permanente de substituer notre propre subjectivité à celle du sujet, de nous projeter en lui. Les systèmes herméneutiques sont en ceci comparables aux systèmes philosophiques.

Le risque est permanent de supprimer le sujet alors que notre souhait est précisément de le ressaisir dans sa subjectivité même en ayant toujours à l'esprit la maxime de KIERKEGAARD: "La vérité, c'est la subjectivité."

Ajoutons que nous sommes bien consciente que tout discours interprétatif s'appuie nécessairement sur un refoulement, un rejet ou une élision.

Le travail de la pensée n'est possible qu'en se fondant sur le symbole de la négation qui lui confère son "infrancassable noyau d'obscurité" (André BRETON).

Ce noyau est indispensable comme moteur d'une pensée vivante.

Le schizophrène, chez qui ce noyau s'est fossilisé, est là pour en témoigner.

Par contre, pour qui investit la pensée de manière non psychotique, dans le souci de la vérité et de l'*adaequatio rei et intellectus*, du lien entre la chose et son concept, l'impossibilité de réaliser complètement ce projet, et donc de venir à bout du "noyau d'obscurité", induit cette forme de mélancolie qu'ARISTOTE avait déjà décrite comme la maladie spécifique du penseur.

Nous tenons à dire que, dans toute notre recherche, c'est l'interprétation du TAT qui nous a causé le plus de tourments, jusqu'à éprouver cette sorte de désespoir mélancolique, dans la mesure où nous avons tout le temps le sentiment que le sujet du récit, son producteur, s'évanouissait à mesure que nous cherchions à l'objectiver de toutes sortes de manières.

Il nous fallait soit renoncer à une entreprise qui nous apparaissait à la limite du possible, soit opter quand même pour une **méthode**.

La solution confortable, dictée par la piété scolaire, nous induisait à entériner l'enseignement reçu et à emboîter le pas aux auteurs reconnus.

C'est ce que nous avons fait dans un premier temps.

C'est un travail que nous ne renions pas. Il était nécessaire, comme est indispensable le découpage d'un "patron" avant que d'entreprendre la confection d'un vêtement.

Pour la partie "découpe", nous nous sommes mise à l'école de Vica SHENTOUB qui, aujourd'hui, dans la francophonie, est sans conteste l'auteur qui fait le plus autorité.

C'est ici le moment et le lieu de présenter les grandes lignes de son système d'interprétation du TAT. C'est la méthode qu'elle propose que nous avons d'abord appliquée le plus consciencieusement possible. Nous dirons plus loin ce qui nous a conduite, non à remettre fondamentalement en cause son système, car c'est sans doute actuellement le meilleur produit sur le marché, s'il est permis de s'exprimer ainsi, en tout cas le plus utilisé, nous dirons donc plus loin ce qui nous a poussée à vouloir aller au-delà.

S'inspirant de la théorie psychanalytique, V. Shentoub et R. Debray¹, ont postulé, après bien d'autres, que la situation TAT était avant tout situation de conflit, conflit entre une activation pulsionnelle- fantasmatique suscitée par la planche et l'obligation d'organiser un récit qui, infiltré jusqu'à un certain point par les affects et les représentations inconscientes, doit se plier aux règles de la communication et aux lois du langage.

Or il apparaît que la structure triangulaire de l'Oedipe est la mieux à même d'organiser la conflictualité psychique inhérente à l'humain.

"Et ceci d'autant plus que la situation TAT évoque préférentiellement l'Oedipe.
En effet:

¹ Shentoub V. et Debray R. (1970). Fondements théoriques du processus TAT, Bulletin de Psychologie, 24, 292, pp. 897-903.

a) la stimulation des planches propose avant tout des personnages en relation et renvoie le sujet en test aux différents scénarios qu'il a organisés dans le cadre des *fantasmes originaires*, ceci avec d'autant plus d'intensité que les figurations de personnages sont le plus souvent nettement marquées (toujours dans les premières planches, à l'exception de la planche 3) quant à la différence des sexes et la différence des générations. Compte tenu de l'ordre de passation, les dernières planches (11, 13, 16, 19), à la sollicitation plus régressive, participent cependant de la même dynamique.

b) la relation de test marquée par la dyssymétrie entre le psychologue et le testé et l'offre "séductrice" (dans le sens de la "séduction maternelle oedipienne") des planches par l'examineur, propose aussi l'interdit : la totale abstention du psychologue ne laisse à la pression pulsionnelle que la construction de l'histoire et son expression comme issue, conformément à la consigne. Celle-ci, elle aussi conflictuelle, "raconter l'histoire qui va avec cette planche", incite à la régression et à un fonctionnement plus proche du processus primaire, et en même temps à la canalisation du fantasme dans un discours qui obéisse à la secondarisation (aux exigences de la langue et de sa logique). Elle implique que l'excitation libidinale réactivée par la planche dans la situation de test soit tolérée par le sujet, canalisée dans l'expression fantasmatique qui lui est personnelle, et que celle-ci ne soit pas drastiquement refoulée et puisse se permettre une expression dérivée. Ainsi le fantasme inconscient alimentera le travail créatif qu'exige la construction de l'histoire. Il s'y exprimera de façon déformée, sans trop; de cette façon il sera tolérable pour le moi et partageable avec autrui (ici le psychologue), situation analogue à celle des conduites habituelles.

V.Shentoub mettait ainsi en évidence un certain nombre de procédés de construction de la phrase correspondant aux conduites défensives: analogues au registre obsessionnel, procédés "contrôle" (A) ; au registre hystérique, procédés "labiles" (B); marqués enfin par l'inhibition (Cp). Le psychologue avait à apprécier leur efficacité dans la construction de l'histoire et dans la décharge de l'excitation pulsionnelle; leur capacité de "dégagement" (Lagache). Leur crispation, leur éventuelle intensification, leur impossibilité enfin à "contenir" la pression de l'exigence pulsionnelle, le recours à des modes de fonctionnement plus "archaïques" (émergence de fantasmes crus, déformations perceptives, troubles graves du langage et de la pensée etc...) (procédés E) permettaient de repérer, quand ils devenaient envahissants, des fonctionnements du registre psychotique et le type de fantasme qui était à leur origine."²

Françoise BRELET³, que nous venons de citer, s'est plus particulièrement intéressée aux pathologies narcissiques et limites, introduisant de nouveaux items (Cn, Cm, Cc...) dans la liste déjà longue de Vica Shentoub.

² Françoise Brelet-Foulard. Expression du fantasme narcissique au TAT. Bulletin de la Société du Rorschach et des Méthodes projectives de langue française, 38,1994, pp. 55-66.

³ Françoise Brelet. Le TAT, fantasme et situation projective. Paris, Dunod, 1986, 188 p.

La grille de Vica SHENTOUB⁴ est véritablement une grille. Toutes les grilles ont leurs défauts et leurs qualités et les défauts de leurs qualités.

Celle-ci est inspirée pour l'essentiel de la métapsychologie freudienne mais sans cesse revisitée pour l'accorder à l'esprit du temps, qui est malheureusement éclectique dans le mauvais sens du terme.

Son défaut principal consiste d'une part à mélanger les concepts nosographiques avec les concepts métapsychologiques, d'autre part à produire une "liste de signes " qui n'est certes pas sans intérêt mais qui donne l'illusion d'une objectivation possible, à l'heure où la logique binaire imposée par l'ordinateur fait passer cette chimère pour une fée, en même temps qu'elle rend quasi obsolète le mode de penser dialectique.

Or, l'acte d'interpréter peut-il être autre que dialectique? C'est cela, d'accord, mais ça veut dire aussi ceci, par condensation, et cela, par déplacement, et cela encore par renversement dans le contraire etc...

Il ne s'agit pas de remettre une quelconque sophistique en honneur, il s'agit de cerner, autant que faire se peut, la vérité du sujet.

Or, ce que reproduit une pareille grille, c'est, majoritairement, le mode de penser classificatoire cher à la psychiatrie encore fascinée par le "jardin des espèces", et, minoritairement, une pensée catégorielle, plus proche de la démarche psychanalytique. Malheureusement, le psychologue clinicien est encore souvent le serviteur du psychiatre et ceci explique cela.

Par exemple, si nous parlons de narcissisme, nous invoquons d'abord une catégorie de l'économie libidinale ou des investissements du moi, qui ne prend son sens qu'au sein d'un système de catégories qui fait intervenir l'auto-érotisme, le moi, l'objet- même (homo) et l'objet- autre (hétéro), tandis que si nous parlons de personnalité narcissique, nous passons dans un registre classificatoire, celui du DSM III ou un autre, dont les critères sont essentiellement descriptifs et ne souffrent pas d'être mis à l'épreuve d'une logique non- identitaire; lorsque nous nous penchons sur la liste des signes cotés Cn (narcissiques) par Françoise BRELET, nous ne comprenons pas bien la logique de sa pensée qui nous semble peu congruente avec la définition, par ailleurs classiquement freudienne, qu'elle se donne du narcissisme. Nous avons espéré, en recourant aux signes de SHENTOUB et de ses collaborateurs, échapper à l'arbitraire d'une interprétation subjectiviste, mais à l'épreuve, c'est le contraire qui s'est passé, tant les signes eux-mêmes sont loin d'être univoques. Voilà ce qui nous a conduit à abandonner cet outil après des dizaines d'heures d'errance.

* * *

Le génie de Robert MURRAY aura réussi, à son insu, à produire cette série de vingt images disposées dans un ordre qui trouve sa justification dans l'après-coup, à partir du moment où on considère que chaque image renvoie à une scène évocatrice d'une facette particulière du drame oedipien.

⁴ Vica Shentoub et al. Manuel d'utilisation du TAT, approche psychanalytique. Paris, Dunod, 1990, 201 p.

Chaque image est susceptible d'activer une production fantasmatique en prise sur un "contenu latent" en rapport avec l'Oedipe. En principe, c'est ce "noyau", plus ou moins inconscient, qui est le foyer de la production narrative.

Sans se cacher qu'on fait ici de la psychanalyse "appliquée" et qu'on encourt donc toujours le risque de basculer dans le style d'interprétation "paranoïaque", on est cependant légitimé, comme l'ont fait Vica SHENTOUB et des légions d'autres avant elle, à opérer la distinction fondamentale, établie par FREUD à propos du rêve, entre un contenu latent et un contenu manifeste, en principe radicalement différents.

Interpréter, c'est toujours tenter de retrouver le contenu latent derrière et à travers le contenu manifeste, en appliquant la méthode inaugurée par FREUD: attention flottante d'une part et vigilance extrême par ailleurs puisqu'il faut tout le temps tenir compte à la fois et simultanément de tous les mécanismes qui président à la déformation (condensation, déplacement, négation etc..)

et des mouvements transférentiels et contre- transférentiels.

L'exercice est périlleux mais il est tout à fait possible dans la mesure où l'interprète

- entre en résonance avec l'inconscient de l'autre, dont les contenus et la structure - les "fantasmes originaires" sont l'un et l'autre, structure et contenu - constituent le bien commun de tout humain,

- partage avec l'autre, pour autant qu'il participe suffisamment de sa culture, un bagage commun de signifiants-types, c'est-à-dire un préconscient de structure voisine.

La topologie de l'appareil psychique étant la même chez tout le monde, les individus ne diffèrent entre eux que du point de vue économique -la force des pulsions- et du point de vue dynamique - la mise en forme des conflits en fonction du jeu des mécanismes de défense.

Il est indéniable que toute démarche interprétative se réfère à un savoir organisé en théorie(s).

Toute théorie tendant par la force des choses vers la systématisation, elle-même toujours en passe de se figer en dogmatisme, le danger est permanent de tomber dans l'ornière de l'interprétation systématique, laquelle se manifeste dans le concret par sa stéréotypie.

Si on jette un regard panoramique et quelque peu négligé sur l'évolution de la démarche freudienne, on peut remarquer que l'accent est d'abord mis sur l'interprétation (1900-1905), puis sur le transfert (1910-1914) et finalement sur la (re)construction, bien que les trois termes aient fonctionné d'emblée tous ensemble.

Avec toutes les réserves qui s'imposent, on peut dire que le cas Dora est illustratif de la première période, l'Homme aux Rats de la deuxième et l'Homme aux Loups de la troisième.

Au fur et à mesure que son élaboration théorique s'affermirait, FREUD ne peut pas s'empêcher, malgré qu'il s'en défende, d'aller dans le sens d'un certain dogmatisme dont témoignent les derniers écrits "testamentaires" : Moïse et le monothéisme, Analyse finie et infinie, l'Abrégé de Psychanalyse.

Ainsi, la dernière des cinq grandes psychanalyses, celle de l'Homme aux Loups (1917), est incontestablement celle où le souci de (re)construction est le plus évident au point d'en devenir obsédant.

Corrélativement, l'Homme aux Loups est le sujet le plus objectivé et donc aussi le plus fossilisé de la psychanalyse, au point que lui-même s'est identifié à cette construction, se condamnant pour ainsi dire à une forme de mort psychique dont témoigne l'histoire bien connue de ses vieux jours. Le fait qu'on le visite aujourd'hui comme un musée de la psychopathologie du XXe siècle a quelque chose d'étrangement inquiétant même si c'est didactiquement intéressant.

Comment parer au danger, en soi inévitable, de l'objectivation réductrice, fruit de la construction, qui est elle-même un produit de la théorie?

En prêtant l'oreille à ce qui sourd de l'inconscient et du transfert d'une part, en pratiquant la "réduction phénoménologique" d'autre part, soit la mise entre parenthèses (*Epochè*) d'un trop de

savoir qui risque toujours d'aboutir en objectivation dévitalisante, afin que l'"essentialité" (*das Wesen*) et la "vivance" (*das Leben*) du sujet soient préservées et qu'elles puissent nourrir son être-là (*Dasein*).

Ludwig BINSWANGER, le père de la *Daseinsanalyse*, a voué toute sa vie une totale admiration à FREUD, mais il a aussi constamment lutté contre la tendance objectivante et mécaniciste qui travaille la psychanalyse et risque toujours d'éteindre son arête vive.

Dans "*Erfahren, Verstehen, Deuten*"⁵, il a souligné vigoureusement la nécessité de maintenir constamment l'équilibre entre les trois courants du travail analytique:

- *Erfahren* expérimenter, éprouver les choses dans l'être-avec, dans l'intropathie^{6*} du transfert et du contre-transfert;
- *Deuten* interpréter, au sens de dévoiler le sens caché;
- *Verstehen* comprendre au sens d'une intellection, d'un entendement partageable.

C'est une position scientifique respectueuse d'une éthique qui vise à ressaisir en le préservant, l'être vivant de l'homme, le préservant précisément des ravages potentiels d'une objectivation qui reste par ailleurs le but de toute science, quelles que soient ses prétentions à l'exactitude.

Dans le même article, BINSWANGER souligne la nécessité, commandée par l'idéal d'une intuition d'essence (*Wesensanschauung*) aussi immédiate que possible, de maintenir fermement dans toute démarche interprétative le fil rouge d'une *Bedeutungsrichtung*, **une direction de sens**, faute de quoi les choses cessent de tenir ensemble (*Zusammenhang*) et se dispersent dans le morcellement qui est la négation du mode d'être holistique qui spécifie le vivant.

Cette exigence d'une interprétation "dynamique" qui fait sa part à l'intuition, nous avons voulu la maintenir au péril de nous tromper, optant pour le risque de l'erreur plutôt que de nous rabattre uniquement sur des conglomérats de signes, collages trop souvent abstraits d'où ont disparu la structure vivante et la sensation du "monde de la vie" (*Lebenswelt*) inhérente à tout sujet pour autant et aussi longtemps qu'il reste humain et vivant.

Une interprétation ne peut être juste si elle ne trouve pas à s'intégrer dans un ensemble cohérent qui lui confère son sens.

Ce sens émerge d'une construction produite au lieu de croisement,

- de l'élaboration psychique "secondaire" du sujet et du courant transférentiel qui le porte, d'une part,

- et de notre travail de (re)construction d'autre part, travail qui prend en compte:

a) un certain modèle théorique éveillé par les associations du sujet, lequel modèle constitue une sorte de jugement synthétique a priori qui doit être laissé entre parenthèses, au moins provisoirement;

b) la confrontation de notre interprétation d'un élément isolé avec ce qui nous apparaît, à un moment donné, comme le thème dominant, la *Bedeutungsrichtung* principale qui vectorise la dramatique essentielle du sujet, son conflit majeur du moment;

c) la rectification et l'ajustement réciproques des deux procédures analytiques (élément isolé nouveau *versus* ensemble d'éléments déjà organisés en réseau) qui aboutit soit à une réinterprétation de l'élément isolé conformément à la direction de sens déjà dégagée, soit à

⁵ Ludwig Binswanger (1926). Apprendre par expérience, comprendre, interpréter en psychanalyse. In *Analyse existentielle et psychanalyse freudienne. Discours, parcours et Freud*. Paris, Gallimard Tel, 1970, pp. 155-172.

⁶

*Intropathie est un néologisme créé par Paul RICOEUR pour traduire le terme allemand "Einführung" généralement rendu en français par empathie. Intropathie est une traduction heureuse parce qu'elle met l'accent sur le versant affectif du processus d'introjection, de la même manière que, parlant du versant affectif du refoulement, Freud utilise plutôt le terme de répression (*Unterdrückung versus Verdrängung*).

l'infléchissement de celle-ci dans une direction nouvelle; on forme ainsi un nouveau jugement synthétique a posteriori;

d) la mise à l'épreuve de ce jugement au regard de notre intropathie contre- transférentielle, autocritiquée entre-temps, ce facteur constituant en fin de compte le critère décisif d'un pouvoir-parler- vrai en ce qui nous concerne, puisque c'est le Je qui parle, mais aussi la pierre d'achoppement majeure dans la quête d'une vérité intersubjectivement admissible.

* * *

Tout au long de notre travail d'interprétation, nous avons pris le temps et la peine de nous mettre à l'écoute de ce qui pouvait sourdre de l'inconscient de nos sujets.

Il est certain que nous avons dû mal entendre plus d'une fois, mais, bien qu'elle fût à n'en pas douter la plus hasardeuse, cette méthode est finalement la seule qui pouvait nous satisfaire.

Ce faisant, nous avons renoncé à toute tentative d'objectiver des signes propres à faire une étude statistique préalable, parce que, pour l'avoir essayé de multiples façons, nous avons fini par nous rallier à l'idée que c'était par trop artificiel, du moins pour le genre de travail que nous voulions faire avec le TAT.

Les analyses détaillées de chaque protocole figurent dans nos annexes.

Ce que nous proposons maintenant, c'est, pour chaque cas, une synthèse succincte qui tente de pointer l'essentiel de sa dynamique structurale, en essayant de dégager la ou les "directions de sens" qui l'animent, et, pour chaque sous-groupe, de repérer, quand c'est possible, des "directions de sens" communes.

Les Filles décidées

VALÉRIE (1)

Première passation du TAT

La fantasmatisation, riche et diversifiée, s'oriente cependant toujours dans le sens d'une **dépressivité** liée à la **culpabilité** et à la **perte**, difficilement surmontable, de l'objet phallique.

Le **sentiment d'infériorité et d'incapacité** est écrasant (1) d'autant plus que le conflit générationnel s'achève dans la déroute et la honte.

Si elle est châtrée ou, par effet de déplacement, délaissée (3), tuée (13), pauvre (8) ou accidentée et définitivement handicapée (18), c'est parce qu'elle a eu des relations sexuelles prohibées (3, 13).

Le retour du refoulé -passé-, qu'elle croyait définitivement enterré (6), ressurgit au-delà de la période de latence. Elle a été surprise par le retour de l'Oedipe et a succombé à la séduction.

Tout le monde d'ailleurs est coupable; les filles (12) sont aussi mauvaises que les mères (12). Quant au père, il a eu le tort de ne pas veiller sur sa fille devenue pubère (15).

Tous seront **punis**, chassés du paradis (16): l'homme travaillera à la sueur de son front (17) et la femme enfantera dans la douleur (2, 7).

On doit travailler pour sortir de la misère (8) mais c'est peu réjouissant: on n'a pas le choix.

Le **travail forcé** a sans doute valeur de punition et de rachat tandis qu'il constitue un moindre mal ou une défense contre le danger plus grave d'un emprisonnement qui pourrait être définitif (11).

Mais la punition par le renfermement dans le noir (14) -"Va à la cave!"- et la mise au frigo de la vie pulsionnelle (19) correspond aussi à une **agoraphobie** protectrice contre le retour des tentations séductrices liées au fantasme de "sortir dehors".

La note finale (20) où se signale l'irruption du processus primaire, pourrait tenir lieu de résumé saisissant de l'odyssée psychique du sujet: à la conflagration incendiaire issue de la scène primitive, c'est de la rencontre fatale avec la sexualité adulte, a succédé la froide brume dépressive dont émerge, seul indemne, l'homme du petit matin.

Hypothèse: le caractère décidé ne résulte pas d'un choix véritable; il correspond à une résolution résignée conforme à la logique surmoïque dépressive: peu importe ce qu'on fait, l'important c'est de travailler parce qu'on doit travailler et qu'on ne peut rien faire d'autre.

Deuxième passation du TAT

Le sujet use essentiellement du **refoulement** qui se manifeste notamment par la **négation** du transfert identificatoire (8), la **pauvreté fantasmatique**, une attitude plus descriptive que narratrice, des jugements condamnatoires (6, 13, 15), l'évitement "phobique" du sombre dysphorique et oppressant (14, 20) et complémentairement, une prédilection pour le blanc et le lumineux qui appellent la couleur (16).

Autre signe de refoulement: les nombreuses expressions d'affects réactifs, les soupirs, chocs, blocages et autocritiques proches du refus: "Je ne sais pas raconter des histoires".

On n'a pas de peine à deviner que le refoulement vise tout ce qui est source de conflit, le drame oedipien en premier.

Le sujet **méconnaît son propre désir**.

Il faut donc le supputer.

Sans doute vaut-il mieux être une femme jeune et désirable (12), mais en toute occurrence, c'est l'homme qui par un effet de projection est présenté comme le sujet désirant aussi bien au plan libidinal (2, 3, 6) qu'au plan agressif (13, 14).

Le sujet ne se montre actif que dans la **résistance**, lorsque la séduction lui est adressée directement (6).

Quant à la **culpabilité** issue du désir meurtrier, elle est également portée par l'homme (13) et elle ne peut recevoir de pardon (14) à moins qu'il soit jugé fou (13).

Le **retour du refoulé**, l'affect pénible à réprimer étant sans conteste la **culpabilité ici devenue totalement inconsciente**, se manifeste dans l'abandon radical et définitif (2, 3) de la femme par l'homme, ou bien par son assassinat (13) ou encore par la mort de la fille (18), laquelle trouve par là le chemin qui la ramène à la mère dans la **refusion** de l'amour et de la haine.

Le retour du refoulé se manifeste également dans le fait que la rivalité avec la mère, occultée à la planche oedipienne (3) par sa transposition en rivalité sororale, ressurgit à la planche spécifiquement sororale (9) où la soeur aînée devient une mère qui juge sa fille écervelée et méritant tutelle.

L'imaginaire refoulé du sujet est donc celle d'une criminelle ou d'une immature irresponsable.

Autre indice indirect de la culpabilité refoulée: le **désir nostalgique** de recommencer à zéro (8) et de retrouver l'innocence virginale (16).

Par rapport à l'idéal adulte, le sujet manifeste la même attitude névrotique de **non-savoir** concernant son désir propre: "il ne sait pas ce qu'il veut, s'il a envie ou pas.." (1).

Entre la première et la deuxième passation, le refoulement s'est affermi et a produit ses effets. La culpabilité, la dépressivité et le sentiment d'infériorité se sont atténués mais ce n'est pas un progrès pour autant, puisqu'il est le reflet d'un renforcement de l'organisation névrotique. Le retour du refoulé risque d'en être plus lourd de conséquences.

SOPHIE (2)

Première passation du TAT

Le premier TAT fait apparaître un sujet qui maîtrise bien les affects et notamment le sentiment de culpabilité du fait que le mécanisme d'**isolation** fonctionne parfaitement: les conflits latents sont objectivés de telle manière que l'**autonomie du moi** et sa sérénité d'esprit sont préservées.

Néanmoins les schémas élaborés, en raison de leur **violence contenue**, sont gros de menaces et s'avèrent après-coup révélateurs d'une catastrophe annoncée.

Deux thèmes dominent la problématique essentielle du sujet: la **révolte contre l'autorité** (1, 2, 5) et l'**interrogation sur le désir des autres**, ce qui la conduit *in fine* dans une position voyeuriste.

Le **voyeurisme** et la **tendance épistémophilique** qui en découle assurent une position de repli qui permet momentanément d'être **hors du coup**.

D'emblée s'exprime une **ambivalence majeure à l'endroit de l'objet phallique substitutif** (1, 2) car si celui-ci est intensément désiré, il est aussi, paradoxalement, l'instrument d'une castration autre puisqu'il coupe irrémédiablement le sujet du **monde nostalgique de l'enfance** (2) et constitue un obstacle aux retrouvailles amoureuses de l'adulte (4). L'amour est sans espoir, le destin s'accomplissant dans le sens d'une **fatale séparation** pour ceux qui cherchent d'abord à atteindre quelque chose d'autre "là bas", selon les termes de la chanson de JJ Goldman.

Cependant la possession de l'*ersatz* phallique est indispensable: le perdre (4), c'est se retrouver châtrée avec un sentiment de **honte insupportable**. L'*ersatz* est ici représenté par le statut professionnel.

Le fait de posséder le phallus autorise une **certaine supériorité** sur certains hommes (6), ceux qui croient que les choses peuvent se faire toutes seules. Il est intéressant de noter que, de la première à la seconde passation, le rapport de **domination** s'est renversé.

Dans le premier temps, l'homme est blâmé pour sa médiocrité, dans le deuxième temps, sa supériorité intellectuelle impressionne.

Quant à la mère (7), il est évident qu'elle raconte n'importe quoi et qu'on ne peut absolument pas dialoguer avec elle.

La fille "fortunée", donc supérieure, ne croit pas ce que la mère raconte parce qu'elle **a vu** (8) ce qui s'est passé en vérité: la mère (femme-chatte) a châtré le père (homme-chien). Mais elle a beau connaître le fin fond de l'histoire, c'est-à-dire que la scène primitive s'est achevée sur la castration du père, reste en suspens la question de savoir ce qui anime le désir des autres.

A partir d'ici, il n'est plus question que de **mystères** et de rendez-vous manqués.

Désormais la position voyeuriste est occupée en permanence (9, 14, 15, 16, 17).

Dans la relation homosexuelle (9), la rencontre est évitée au bénéfice de l'**observation du comportement de l'autre**.

Pour se rencontrer dans la joie, il faut être armé du **phallus protecteur** (10), donc il n'y a qu'entre hommes que c'est possible.

L'angoisse de castration est bien présente (11) mais elle est beaucoup mieux maîtrisée que lors de la deuxième passation, quoique la thématique **anale** soit déjà très prégnante à travers le fantasme de l'avalanche.

La rencontre hétérosexuelle n'est pas possible. On ne peut pas savoir ce que désire l'homme (14, 20). Peut-être est-il pervers (15, 17)? Dans lequel cas, l'union sacrée entre la mère et la fille pourrait se reconstituer (15).

Si un homme entre chez moi - mais comment a-t-il fait pour entrer? -, je crie pour amener le voisinage (18). Ce n'est pas moi qu'on aura dans une scène (primitive) de ce genre!

Parce que je pourrais être accusée de l'avoir châtré, comme Dalila a châtré Sanson; or je suis incapable d'un tel crime. Moi, je suis là pour témoigner que c'est bien l'autre - ma mère qui, ou une femme-chatte qui..., mais en tout cas pas moi. Mais si toutes les femmes sont castratrices, alors moi, suis-je une femme? La retrouvaille avec l'homme (père-époux) n'est possible que dans la mort (13). C'est évident que j'étais son phallus puisqu'il ne peut survivre à ma perte! Mais qui donc m'a étranglée? Mystère! Un de plus!

Nous avons interprété l'allusion à Blanche-Neige (19) dans le sens d'une identification à la victime, et dans ce cas il ne fait aucun doute que l'ennemie est la mauvaise mère.

Ici l'évocation d'un univers à la Swift (Gulliver et Lilliput) ou à la Lewis Carroll (Alice au pays des Merveilles) montre bien que la catastrophe ne s'est pas encore produite. Le sujet, dédoublé en grand et en petit (**déni de la différence des générations**) conserve jalousement le secret de ce qui alimente sa **splendide isolation**: il n'y a que les petits enfants qui sont géniaux, beaux, purs, simples etc... On ne peut conserver sa toute-puissance qu'en se tenant à l'abri de la séduction des adultes, de la différence des sexes et des générations. C'est bien pourquoi elle a eu raison de réveiller l'homme qui était entré chez elle et de le jeter dehors (18).

Heureusement, **il n'est rien arrivé** (20) et l'homme qui l'attendait depuis trois heures est reparti. Il a trouvé autre chose. Quoi? Remystère!

La "*splendid isolation*" de l'enfant obsessionnel s'est muée, comme on le voit dans le deuxième temps, en isolement désespérant de l'obsessionnel devenu adulte, l'isolation, au sens du mécanisme de défense portant ce nom, restant le moyen électif pour gérer, tant bien que mal, l'angoisse de culpabilité.

Hypothèse: le caractère décidé n'est que défense contre le doute généralisé.

Deuxième passation du TAT

Le sujet se défend par l'**isolation obsessionnelle** (mises en tableau, références culturelles, doute, ambivalence, changements dans le cours de l'histoire...) contre l'envahissement par une forte **angoisse de culpabilité** qui se prolonge en terreur (prégénitale) de morcellement(10), de mort (13, 15) et de destruction (11-17).

L'angoisse est relativement bien jugulée sur un mode névrotique jusqu'au moment où, à l'évocation d'un rapprochement tendre (10), un basculement se produit dans le sens d'une plongée brutale dans l'univers des **terreurs primitives**.

Il est significatif que le contact physique précipite la **perte de l'identité sexuelle** (ou à tout le moins une confusion) et la retombée dans l'archaïque prégénital, celui-ci restant cependant dominé par le fantasme apocalyptique d'une **chute** irrémédiable sous le regard impavide d'un Dieu cruel et vengeur(17).

Une catastrophe -la castration?- est survenue (3) qui n'est toutefois pas irrémédiable.

Le sujet se fait beaucoup d'**auto-reproches**. Elle s'accuse d'avoir elle-même cassé l'objet -phallique?- dans un accès de rage (1) ou bien d'avoir fauté par omission (8).

La **réparation**, autre thème dominant, pourrait toutefois intervenir à la faveur d'un "spécialiste" miraculeusement bienveillant (1). Quand la détresse est à son comble (11) et que tout paraît perdu, c'est encore d'un autre -le père?- qu'elle espère le **salut** improbable. Le père qui condamne resterait celui par qui on peut être sauvé.

Mais la réparation des torts causés à ses semblables - tous sont châtrés, qu'ils soient hommes(3-4) ou femmes(2) est sans importance - est aussi un **idéal** qui se manifeste par le biais d'un militantisme humanitaire dont le destinataire est un père-tyran-inconscient (donc excusable!) qu'il est toutefois possible de raisonner et de fléchir.

La fuite devant la culpabilité peut aussi s'orienter vers l'**identification** directe à la victime - Cendrillon (9) et Blanche-Neige (19) - **victime** d'une marâtre (12) cynique qui interdit le mariage d'amour.

La **rancune** est projetée sur l'image d'une vieille fille acariâtre (5), jalouse du bonheur simple des autres.

Le "crime" à l'origine de la culpabilité, au-delà du **tabou du toucher** qui constitue la pierre d'achoppement majeure, est sans doute le **vol** du phallus, vol qu'il est impossible de dissimuler (6) et dont la terrible **punition** se répercute d'une génération à la suivante (7) au travers d'une **haine** inexpiable entre la mère et l'enfant. L'équivalence symbolique, au niveau de l'envie du pénis, entre l'enfant et l'argent, est bien illustrée par l'histoire, riche en rebondissements, élaborée à la planche 7, qui condense l'essentiel du conflit nucléaire qu'on pourrait résumer de la manière suivante:

le sujet se découvre châtré(2), peut-être en conséquence d'une faute antérieure(1, 8), la rage la pousse à exiger un dédommagement substitutif(enfant puis argent) qui lui est refusé et qu'elle est conduite à voler(7); le vol est démasqué; il faudra expier (6); la récupération du pénis lui aurait permis de retrouver l'objet perdu (la mère); mais le rapprochement homosexuel engendre l'angoisse de morcellement et d'engloutissement (10-11); il est très significatif que l'homosexualité soit inversée (10): la possession du pénis protège contre la terreur de disparaître dans le trou maternel; cette angoisse terrifiante la ramène à l'angoisse de culpabilité-plus supportable-centrée autour du vol du pénis et du conflit avec son propriétaire, c'est-à-dire le père (2) ou le garçon, fils du père (7), qui d'ailleurs ne se laissent pas faire volontiers; elle a besoin que l'homme se défende et refuse de se laisser faire parce que, de même que le pénis-phallus protège contre l'engloutissement, l'homme fort et inflexible protège contre le danger maternel; le châtement est accepté, la figure du père (2, 17) devenant le lieu de projection des motions pulsionnelles sadique-anales(cruauté, inflexibilité, froideur) ce qui permet à la fille de se cantonner dans une identification de victime innocente (ou de syndicaliste); la culpabilité cimenter la relation entre père et fille tandis que, contre le rapprochement (incestueux) avec la mère, la haine devient le rempart nécessaire, haine qui peut éventuellement être projetée et alimenter des projections paranoïdes (7, 9, 12, 13) à travers la production d'images féminines mauvaises, dévalorisées ou dangereuses; le résultat final est le maintien de relations très fortes (inconsciemment) mais tout-à-fait distantes et refroidies, aseptisées, avec les images parentales.

Au bout du chemin (20), le sujet se retrouve "désespérément" **seule**. C'est, pensons-nous, le désespoir, d'ailleurs supportable puisque névrotiquement organisé, de qui est enfermé dans le dilemme typiquement obsessionnel: coupable/non coupable? et qui attend "Dieu sait quoi": "C'est quelqu'un qui attend une situation et qui espère et qui en même temps désespère parce que ça ne vient pas, parce que ça va peut-être venir mais c'est pas comme prévu....c'est une situation d'attente, il n'y a pas de fin..."

Le désir serait de renouer le contact avec la "personne respectée" -le père?- mais la défense ressurgit à travers la solution épistolaire (16) dans la mesure où écrire maintient la distance qui permet de dire sans dire, ou de "commettre un meurtre qui n'est pas un meurtre" (13). Ecrire pour ne pas dire, ou faire des plans pour ne pas faire, bref faire durer le conflit, indéfiniment, pour que rien n'arrive jamais.

Hypothèse: dans le cas de Sophie, le caractère "décidé" serait une formation réactionnelle qui masque la tendance exactement inverse à éterniser les conflits; ou bien la décision sur un point (mineur) -le choix professionnel-est une défense du type "fuite en avant" pour tromper l'attente désespérée-désespérante d'une solution improbable (passivement attendue) à propos de la question (majeure) des choix identitaire (fille-garçon) et libidinal (père-mère, homo-hétérosexuel).

LAURENCE (3)

Première passation du TAT

Le sujet **refoule efficacement une forte agressivité** en la retournant symboliquement contre elle-même par le biais probable de la **conversion** "hystéro-épileptique" (14,18).

L'agressivité concerne à la fois le souhait de s'emparer du phallus (1, 2) -maternel?-, le besoin de s'évader, de s'affranchir de la tutelle des parents (14, 17, 18, 20) et de se venger d'eux (3, 13).

La rencontre sexuelle est **compulsivement** désirée à travers l'insistance sur le fantasme de "rendez-vous" (4, 6, 8, 9): "La prochaine fois, semble-t-elle se répéter, j'oserai, parce que, tout bien réfléchi, il n'y a rien à craindre; mais sait-on jamais?"

D'une manière générale, le sujet tend à se disculper, à **nier la faute** (5, 6), à la **dissimuler** (13) ou à combattre ses lubies (7). "Il vaut mieux laisser l'imagination aux autres"(16).

L'**identification masculine** est très nette (6, 11, 13, 14,17 et surtout 9).L'inversion identificatoire tend ou bien à présenter le désir d'appropriation du pénis comme déjà réalisé, ou bien à nier que la castration soit advenue, les deux fantasmes pouvant coexister du fait que l'inconscient ignore aussi bien le temps que la contradiction.

En tout cas, la **négation de la castration** est omniprésente, le retour du refoulé se manifestant dans la **recherche compulsive d'un objet phallique**.

L'identification masculine constitue aussi une défense contre l'homosexualité.Celle-ci est particulièrement flagrante à la planche 9 où s'impose la nécessité d'introduire la différence des sexes là où elle est manifestement incongrue.

Le pénis-cadeau doit venir de l'homme mais fondamentalement, c'est de la mère-femme qu'il est attendu.

La "poupée malade" (9) peut représenter le côté morbide du sujet tant qu'elle est travaillée par la problématique de la castration;l'adulte (sain) essaie de convaincre l'enfant (névrosé) de la vanité de ses fantasmes.

Le rapprochement physique tendre (10) fait surgir immédiatement l'**angoisse de castration** (11) sur un mode bien élaboré puisque dans la scène évoquée, tous périssent sauf un qui pourra raconter l'histoire:"Il regrette de s'être aventuré dans une histoire pareille juste parce qu'on lui avait fait croire qu'il y avait un trésor alors qu'en fait il n'y avait que des animaux dangereux".Autrement dit, la castration n'est pas une fable.

Conclusion (20) : "errer dans la nuit n'est pas très intéressant.Il vaut mieux rentrer chez soi et s'occuper intelligemment".

Le moi raisonnable (refoulant) **doit** finir par l'emporter.

Hypothèse:le caractère décidé peut être mis en rapport avec la problématique névrotico-normale la plus classique : refoulement-négation de la castration et retour du refoulé dans la recherche compulsive d'un équivalent phallique.

Deuxième passation du TAT.

Le deuxième TAT permet d'affirmer que le sujet a fait de sensibles progrès à tous les niveaux.

La compulsion active-agressive est beaucoup plus réduite.

Le **désir passif d'être gratifié** (1, 7) est davantage accepté.

Dans la même veine, la castration est en voie d'être reconnue.

C'est parce que la mère refuse (7) de remplacer la vieille poupée -le clitoris?- que le sujet se résoud à faire des économies pour pouvoir s'offrir un objet plus satisfaisant.Autrefois, elle achetait tout de suite(1).

Il se confirme que c'est bien de la mère que le don du phallus était espéré.

Cependant, le projet maternel - "Habille-toi autrement, c'est-à-dire en femme;je veux bien coudre pour toi" -, cette proposition est ratifiée (introjectée) à la planche suivante (8):elle va faire en sorte d'être belle puisqu'elle en a les moyens et que ça ne coûte rien.

Du coup, elle ne craint plus de situer la rivalité oedipienne à sa juste place (3) et la rencontre hétérosexuelle, pour compliquée qu'elle soit, cesse d'être un motif de fuite (6).

Les nombreuses identifications masculines, dont le caractère défensif est par là confirmé, ont presque disparu.

A la planche 18, c'est désormais un garçon qu se casse un membre et tombe évanoui.Donc ce sont bien les garçons qui risquent d'être châtrés en punition de leur désir, pas les filles.

Le désir de fuguer n'est plus dissimulé (5, 17).La fugue, affirmée et revendiquée sur le mode d'une transgression ludique, vient se substituer à la révolte meurtrière.

La tendance conversive, toujours liée au désir de fuguer (18), s'est fortement réduite au bénéfice d'une régression en direction du fantasme euphorisant de **retour au sein maternel** (14, 16, 19).

La défensive homosexuelle n'est plus perceptible.Elle paraît s'être échangée contre un **clivage** entre la bonne mère idéalisée (19) et la mauvaise destructrice (12), de même qu'entre le mauvais double de la jumelle voleuse d'homme (9) et la bonne qu'on ne peut qu'aimer fidèlement car chez elle l'identification au bon sein (16, 19) a supplanté la mauvaise envie du pénis.

Dès lors le sujet ne doute plus de son pouvoir de retenir l'objet (4, 6).

Les pulsions sadiques sont irréalisées par leur incarnation dans un personnage mythique (15).

Le besoin de draguer est jugé futile (13, 20). Où peut-on être mieux qu'au sein...de son foyer?

Enfin le couple parental est réuni dans une érotisation automnale (10) nullement triste, ce qui permet de congédier *subito presto* (11) l'angoisse de castration: "C'était un vieux château qu'une terrible tempête (les affects meurtriers) ont fait s'écrouler; mais il n'était plus habité et donc personne n'est blessé. C'est tout!"

La compulsion névrotique issue de l'envie du pénis cède le pas à l'**identification au bon sein tout-puissant** (14, 16, 19), ce qui confère à l'ensemble des récits une petite touche **hypomaniaque**.

On notera que toutes les expressions d'affect réactives (chocs, latence, exclamations de surprise etc...) ont pratiquement disparu.

Hypothèse: le passage de la compulsion névrotique au rétablissement narcissique grâce à une identification "maniaque" de bon aloi ne peut que consolider le caractère décidé du sujet.

NATHALIE (4)

Première passation du TAT

La **conflictualité oedipienne** domine le tableau, centrée sur le désir - abouti dans le fantasme - de **séparer les parents** pour les posséder chacun entièrement.

D'où une **double perte** et une **double culpabilité**, à l'endroit du père et de la mère.

La **réparation** du tort fait aux parents constitue l'alternative à l'auto-punition **suicidaire**.

La perte du père engendre un désir intense de le retrouver pour l'épouser, ce qui ne peut manquer de relancer le conflit sur le mode de la compulsion de **répétition**.

Comment le sujet pourra-t-il réaliser son idéal du moi s'il n'est pas sponsorisé par des parents riches, c'est-à-dire heureux (1)? Or la famille est détruite.

La culpabilité du sujet - car c'est elle qui est responsable de la catastrophe familiale - la condamne à sacrifier ses idéaux grandioses (1) à l'obligation de gagner de l'argent pour venir en aide aux victimes (2).

Si elle n'arrive pas à réparer, c'est épouvantable (3).

Elle essaie de se persuader que ce n'est pas sa faute si les parents ont dû se séparer (4). C'est une fatalité liée à un facteur extérieur contraignant et inévitable, la guerre.

Mais la compulsion à réparer est toujours la plus forte, qui la pousse à ressouder la famille sur trois générations (5).

Le père revient comme un spectre qui lui reproche d'"avoir fait des choses qui ont mis en jeu la vie du couple" (6).

Elle se réfugie auprès de la mère afin d'être rassurée sur l'amour de celle-ci (7).

Elle pense, elle pense (8): pas moyen de ne pas penser à toutes ces choses pénibles.

Au lieu de réparer sans cesse, ne ferait-elle pas mieux de se disputer une bonne fois avec l'autre femme (9) et de quitter le monde des femmes d'où la sexualité est exclue (12)? La rencontre tant espérée (10) finit par se produire mais le travestissement en rencontre père-fils, imposé par la censure, ne suffit pas à endiguer l'**angoisse de rétorsion**.

En effet, le voyage de noces en Espagne déclenche la colère maternelle (11). Il est impossible de franchir le petit chemin - le défilé vaginal (?) - qui permettrait d'accéder à la caverne - la jouissance féminine (?).

La "mère supérieure" jubile de la voir revenir en prison (12).

Elle est trop malheureuse pour survivre à cette nouvelle séparation; autant mourir! Elle se suicide (13).

Le père la rejoint dans le projet suicidaire (14).

Heureusement, ça peut rebondir puisque l'âme est immortelle (15).

Et c'est merveilleux! "Rien qu'à deux", au bord de la mer. En fait, on n'est pas deux, on est trois. La sainte famille est enfin restaurée par la grâce du **retour au sein maternel**: père et fille peuvent enfin se retrouver dans le ventre de la mère (16).

La fille est toutefois trop **réaliste** (1) pour ignorer que c'est un rêve, un pur fantasme. C'est dans la réalité qu'elle veut le retrouver. Elle sait bien que ce n'est pas pour tout de suite et elle veut bien attendre encore, le temps de "décharger" quelque chose de lourd (17).

C'est évidemment la culpabilité à l'égard de la mère qu'il s'agit de décharger. Et ça repart du côté de la mort, de l'expiation par la mort, solution radicale, bien que la cécité, solution plus douce - et combien symbolique au regard de l'Oedipe -, eût été possible.

Alors, quand sa fille est morte, la mère aussi devient coupable... de vivre, de survivre à son enfant (18). Maigre culpabilité du côté de la mère, mais c'est toujours ça de pris sur l'adversaire!

Car si tout le monde est coupable, ça peut se dégager à nouveau un peu.

Et ça repart, pour un deuxième voyage de noces, en Grèce cette fois (19) mais rien n'est acquis pour les amants tant qu'ils restent environnés par la mère omniprésente et devenue froide.

Le **vertige** (11, 20) occasionné par la rencontre incestueuse entre le père et la fille peut-il être dépassé? La "personne" - qui est-ce? - saute dans le vide. Est-ce le saut qui sauve, le saut vers la vie, ou le saut qui perd, le saut dans la mort?

"On dirait qu'il y a de l'eau en-dessous".

L'eau - la mère - est décidément partout.

Hypothèse: le caractère décidé serait une fuite vers la réalité, pour s'éloigner du dilemme intérieur insurmontable posé par le choix de l'objet d'amour oedipien.

Deuxième passation du TAT

Le **refoulement généralisé** provoque une réduction considérable de la production fantasmatique, un brouillage de la dynamique conflictuelle et une raréfaction de la vie affective.

La rivalité oedipienne est évacuée (2) au profit d'une **alliance mère-fille** (7,12 et surtout 9) tandis que **le gros du négatif est projeté dans les figures masculines** qui tantôt sont négativistes (1), tantôt n'aiment plus (4), fraudent et volent (5,17), sont privés de l'objet (10,13), sont coupables (14), devenus malades (9,14) mais au moins ne se suicident plus (14).

La culpabilité de la fille à l'égard du père (6) tiendrait-elle au fait qu'elle a trahi leur amour pour renouer avec la mère et prendre la place du conjoint auprès d'elle? Ce n'est plus clair du tout.

L'homme, écarté et floué, en serait devenu menaçant (11), en tout cas mauvais.

Il reste que la fille n'est pas heureuse (8) et qu'elle aspire intensément à sortir de l'ambiance dépressive (16).

Mais la séparation d'avec la mère, séparation qui conditionne sa renaissance, est génératrice d'une culpabilité archaïque qui débouche sur des solutions funestes: la mort (18) ou la persécution paranoïde (19).

Il est incontestable que, de la première à la deuxième passation, le système défensif s'est considérablement renforcé au point que le sujet s'est quasiment coupé de la possibilité de prendre conscience d'un conflit oedipien antérieurement aussi chaud qu'apparent.

VERONIQUE (5)

Première passation du TAT

Le positionnement "**maniaque**", au sens kleinien du terme, est partout sensible, débouchant sur une stratégie défensive radicale qui se manifeste jusque dans le comportement du sujet, dans l'agitation motrice constante et surtout le forçage de ma contre-attitude, entraînée que je suis dans un "à-tu-et-à-toi" qui m'oblige à participer de sa ronde endiablée.

Nous définissons la position "maniaque" -névrotico-maniaque, s'il est permis de s'exprimer ainsi - à la manière de WINNICOTT: la réalité psychique (les fantasmes) est **désavouée** -déniée- et les objets internes sont "maintenus en état d'animation suspendue". Autrement dit, le sujet est sensible à la dramatique fantasmatique, il est très branché sur toutes les variantes de l'Oedipe et du combat Eros-Thanatos, mais il traite tout cela par le déni. S'il reconnaît le problème, s'il en perçoit bien les enjeux, si même il admet être concerné au plus haut point, il adopte néanmoins toujours une **attitude omnipotente** et souveraine qui se traduit notamment par la dérision, l'humour ou l'ironie et le **renversement de l'affect** dans un sens constamment plaisant. Chez nous tout finit en chansons, la situation est désespérée mais ce n'est pas grave.

Si, en dépit de ce tir de barrage incessant, l'affect pénible finit par l'atteindre (8,9,13,18), elle adopte l'attitude philosophante: "C'est la loi de la nature" (11) ou bien (15): "Je ne crois pas en Dieu, mais c'est une énergie... La Bible est un livre merveilleux qui a été écrit par un fou mais ça a aidé plein de gens.."

Une autre défense, la plus simple, consiste à négliger le problème s'il est trop douloureux.

Le conflit des idéaux, entre le désir de l'autre et le sien propre, est d'emblée reconnu (1).

"Rien de plus ennuyeux pour un garçon de 9 ans"! On se demande où elle-même se situe, et par rapport à la différence des sexes, et par rapport à la question de son âge psychique. Nous ne le saurons pas.

L'Oedipe, "c'est marrant": les parents se sacrifient pour leurs enfants, ils en deviennent coupables, c'est très bien ainsi (2). C'est comme ça qu'on devient fidèle.

Vivre d'amour et d'eau fraîche, quoi de mieux! (3) Mais si on perd l'objet, on perd tout.

L' "honneur"! Tout est perdu fors l'honneur! (4). "Franchement, ça suffit!"

Papa, Maman, c'est votre tour de passer dans la pièce à côté! La scène primitive change de camp (5). A votre bonne santé!

Le monde est un immense bordel, Mademoiselle Hobotte (!) -Aux bottes(?)- aurait dû le savoir. Un patron, c'est un patron (6).

Oui, c'est vraiment dommage qu'il faille toujours passer des examens pour tout (7).

La pose (7), on passe.

Il est significatif que le sujet tombe en panne d'association quand il est question de la confrontation avec son **image du corps** - le moi idéal. Car il semble bien que là gise son problème essentiel. L'image du corps est **délibidinalisée**, le corps est **désésexualisé**. Ce n'est pas pour autant qu'elle manque de libido, bien au contraire, mais celle-ci est en court-circuit du corps; elle passe nécessairement ailleurs, dans le contact hyperaccrochant, la débauche motrice, l'effervescence mentale, l'exaltation de l'amour avec un grand A etc... La désésexualisation ne signifie pas non plus qu'il n'y a pas de sexualité mais celle-ci ne se mêlera pas avec l'amour, elle aura un caractère "maniaque"

La **perte cruciale** dans la manie est la perte du corps narcissiquement investi, érotisé et sexué, le tout ensemble. Car le désir spécifiquement sexuel est ce qui suscite l'**ambivalence** originnaire.

Or le maniaque est totalement **allergique à l'ambivalence**.

Quand il ne peut plus éviter le désir sexuel, il est confronté à une ambivalence intolérable qui le conduit à rompre avec l'objet, y compris l'objet sexuel qu'il est lui-même pour lui-même. Alors il détruit l'objet et se détruit lui-même.

Le désir circule entre des êtres sexués (9). C'est pourquoi elle est **perdante** devant sa soeur. Elle est déçue mais elle ne désespère pas que l'amour triomphe sur le désir.

Car l'amour (10), à la différence du désir, est inaltérable.

Le sexe, c'est la **destruction** (11), la loi de la jungle. Le plus fort écrase le plus faible. La petite fille pure - bien lavée et bien séchée - se fait quand même bouffer par l'ogre, où se lit la **régression orale** propre à la manie.

"Croquer la vie à pleines dents" (12): la relation narcissique - en miroir - à l'objet, par effet d'**identification à l'agresseur**, la métamorphose à son tour en boulimique de la vie. L'identification orale reconduit à une forme **pré-ambivalente** -et présexuelle- du désir, donc une forme acceptable. Tout est beau, tout est bon, la vieillesse autant que la jeunesse.

La représentation sexuelle crue (13) mène directement au suicide, pour la raison évoquée plus haut. Mais comment peut-on être stupide au point d'investir cette chose-là alors qu'il y a tant de belles et bonnes choses en ce monde!

Le choc se prolonge. "Cafard, coup de coeur"! (curieuse association!): impossible de dissocier vraiment le sexuel du reste. "Besoin de réfléchir". Le noir -mélancolique - , tout compte fait, ce n'est pas plus mal.

Ouf, la mort! Délivrance! (15)

La question de la mort, avec son cortège de réflexions pseudométaphysiques, vient bien à point pour se reposer du malaise suscité par le surgissement du sexuel.

"Superwoman" (17) - variante bouffonne du surmoi -, au lieu de surveiller les mouvements de la pègre, ferait mieux de s'intéresser aux mobiles de l'assassin de Mademoiselle Pervenche (18) - Père! Venge (moi)!?. Qui donc veut la mort d'une fille aux yeux pervenche, d'un bleu irrésistible? Est-ce le crime d'une **envieuse**, d'une **folle** ou d'un monstre **sadique**? Les trois sans doute. Et c'est ici que le **déni** s'exerce avec toute sa force. Ce qui pour Véronique doit être tenu "en état d'animation suspendue", c'est ce boulet rouge d'agressivité meurtrière pointé sur l'autre femme, sa soeur Brigitte sans doute, la fraudeuse, la voleuse, la séductrice devant qui elle est toujours la perdante (cfr 9).

A notre avis, c'est là qu'il faut situer l'origine du positionnement maniaque, dans la **relation spéculaire ambivalente** à la soeur. C'est son double qui recueille tout l'investissement narcissique homosexuel tandis que le sujet se vide de toute sa libido et déssexualise son corps propre. La sexualisation du double homosexuel fait elle-même l'objet d'un déni, est infiltrée d'une ambivalence extrême et se situe dès lors dans un axe typiquement maniaco-mélancolique. Tant que le sujet se vivra meilleure que son double, elle sera maniaque. Si elle perd le double, et pour cela il suffit que la (re)sexualisation de la relation spéculaire intervienne, elle le tuera, sombrera dans la mélancolie et se suicidera, seule façon de rejoindre le double.

Le moi maniaque n'est fort que dans la mesure où il se nourrit de l'illusion d'une collusion avec le Surmoi dans le **mépris** commun (sadique) du double érotisé. Lorsqu'il a tué le double, le moi accepte que le Surmoi rompe l'alliance et se retourne contre lui: il devient mélancolico-masochiste.

Heureusement, pour l'instant, il n'y a rien à craindre. L'alliance avec le surmoi est excellente. Véronique peut dormir du sommeil du juste (19): la famille Superman est en pleine forme, la sentinelle veille sur les démons intérieurs et la relève est assurée (20).

En conclusion, le sujet se défend énergiquement contre la **pulsion de mort** -détruire, tuer, se tuer - dans le cadre d'une relation spéculaire au double homosexuel, ce qui rend compte aussi bien de la **compulsion de répétition maniaque** que de sa position en marge, et plutôt en deçà, du conflit oedipien, lequel ne la concerne pas vraiment.

Hypothèse: le caractère décidé est **syntone** de la compulsion maniaque.

Deuxième passation du TAT

La tonalité maniaque, encore très pregnante, s'est toutefois atténuée dans la mesure où la fibre sadique - agressive, toujours activée en permanence dans l'axe de la relation au double homosexuel, s'est manifestement **sexualisée** sans qu'en résulte aucun virage mélancoliforme, comme on aurait pu le redouter.

Si la (re)sexualisation est possible, c'est parce qu'elle reste dans un registre pré-oedipien, cantonnée à la rivalité homosexuelle (2), autorisant dès lors une **hétérosexualité de façade** aussi défensive que bruyamment affichée, cependant que la dimension **narcissique** de la séduction (6,8) est exaltée.

Sa dimension sadique-mortifère est projetée sur l'ogre pédophile (15) et renvoyée dès lors à une improbable perversité dans le chef du sujet.

Toutefois, le **plaisir sado-maniaque de dominer l'objet**, voire de le détruire, se fait jour jusque dans la relation transférentielle, sur un mode heureusement **ludique** (16):

"Je vais la plier pour en faire un bel avion mais tu vas râler parce que tu y tiens à ta planche, même si elle est blanche... Dans tout ce que je dis, c'est monter, grimper.."

Le plaisir de dominer l'objet est une acquisition nouvelle qui autorise l'éloignement voire la disparition des fantasmes meurtriers (18) et permet une attitude plus active, voire thérapeutiquement orientée (9) à l'endroit de la soeur rivale, dans la mesure même où celle-ci ne jouit plus du monopole de la réussite sexuelle.

Là où perçait une certaine angoisse de destruction, le renversement dans le contraire a réussi à substituer une représentation idyllique (11) que tous sont invités à partager. Le fantasme de **fraternité universelle** supplante ainsi la loi de la jungle, tandis que les parents, toujours parfaitement à l'abri de la rivalité oedipienne, sont laissés à un bonheur serein et quasiment éternel (5, 10, 12).

Synthèse pour les filles décidées

Chez **Valérie (1)** dominent l'angoisse et la dépressivité liées à un fort sentiment de culpabilité sexuelle, lui-même lié au fantasme d'avoir été l'objet d'une séduction ancienne. Le sentiment de faute et le besoin de punition saturent le récit, conduisant à la nécessité d'un rachat par le travail qui n'acquiert pas de ce fait une valeur sublimatoire.

A la seconde passation, l'évolution se fait dans le sens d'un renforcement de la négation et du refoulement, accroissant d'autant le risque d'un retour du refoulé dans le sens de l'auto-punition, puisqu'il se confirme que la culpabilité oedipienne constitue le noeud du drame.

Chez **Sophie (2)** on observe, par rapport à la culpabilité issue d'un Oedipe positif doublé d'une envie du pénis demeurée ambivalente, une tentative de se tenir à l'écart de tout conflit en régressant vers une position préambivalente qui use de mécanismes obsessionnels tels que l'isolation et l'annulation rétroactive. Si le désir de s'appropriier le phallus provoque une angoisse trop vive pour qu'elle ose risquer l'aventure, par contre tout *ersatz* désexualisé est le bienvenu, en particulier le statut professionnel, hautement valorisé, dont la perte serait intolérable. Se tenant à l'écart du conflit oedipien, elle assume une position de repli solitaire qui est la conséquence d'un tabou du toucher compensé par une tendance voyeuriste assez bien convertie en sublimation épistémophilique.

A la seconde passation, on observe une évolution dans le sens d'un *come-back* dans la scène oedipienne mais il apparaît que la structuration obsessionnelle a opéré ses effets en conférant au sujet une identification surmoïque, de telle sorte qu'elle fait la leçon aux autres, au père pour commencer.

On retrouve très clairement exprimée, de manière préconsciente, à travers une riche fabulation, la faute originelle qui a consisté pour elle à vouloir s'approprier indûment le phallus.

Laurence (3) est toute entière dans la négation de la castration, le retour du refoulé opérant sur le mode de la recherche compulsive d'un équivalent phallique. Si la castration est niée, notamment par le truchement d'une identification masculine défensive, la quête du phallus est l'objet d'une forte culpabilité mais celle-ci est niée aussi vigoureusement que l'est la castration.

Il en résulte la constitution d'un surmoi sévère qui impose durement au sujet la nécessité de se soumettre à un impératif catégorique qui reste assez mal intégré. La seconde passation marque un très net progrès en ce sens que la négation de la castration, l'envie coupable du pénis, et l'identification masculine défensive, semblent avoir cédé la place à une identification narcissique et un peu mégalomane au "bon sein", ce qui l'autorise à prendre ses distances, de manière avantageuse, par rapport au couple parental autrefois jaloux.

Chez **Nathalie (4)**, le conflit oedipien est vécu à chaud, dans le sens normatif, ce qui déclenche la crainte classique de perdre l'amour de la mère et de subir sa vindicte. La culpabilité est intense et oblige à réparer, bien que le sujet essaie par ailleurs constamment de nier sa responsabilité dans le "divorce" des parents.

La deuxième passation fait apparaître un retournement d'alliance spectaculaire. Nathalie s'est détournée du père pour faire alliance avec la mère, rejetant tout le poids de la faute sur le père, à tel point transformé en mauvais objet qu'elle ne peut s'empêcher de craindre sa vengeance.

Alliance et vengeance ont changé de camp.

Chez **Véronique (5)** , la défense maniaque est omniprésente et très perceptible.

Il semblerait que la position maniaque soit ici utilisée pour dénier complètement la conflictualité oedipienne au profit d'un déplacement de l'affrontement mortifère avec la soeur qui joue le rôle de double, mais ici aussi, toute agressivité meurtrière est déniée, et les affects dysphoriques sont systématiquement convertis en débauche d'agitation euphorisante.

A la deuxième passation, la défense maniaque est restée à peu près égale à elle-même, autorisant le maintien intact du déni de la dramatique oedipienne.

* * *

Quelles caractéristiques communes pourrions-nous attribuer à nos cinq filles décidées?

Pour les quatre premières, sans aucun doute, une **défensive névrotique assez énergique** dirigée contre une **conflictualité oedipienne qui est peu conscientisée**, et une **culpabilité inconsciente** qui engendre soit le besoin d'**auto-punition** soit, ou conjointement, le besoin de **réparer** , ce qui permet d'inférer l'existence d'un surmoi relativement sévère, d'origine maternelle.

Chez Sophie (2) , dont nous analysons le cas en détail dans notre partie casuistique, la défensive est plus élaborée , dans un sens "obsessionnel", à condition qu'on veuille bien entendre par là une plus grande intériorisation du rapport à la loi, et une meilleure isolation des affects de culpabilité, qui lui permet de les perlaborer par le travail de la pensée et d'accéder ainsi, mieux que les autres, à la notion de responsabilité personnelle , soit à une éthique plus ferme.

Chez Véronique (5) , la défensive maniaque apparaît comme une forme de radicalisation du déni de la rivalité oedipienne ou fraternelle, et de l'hostilité qui les sous-tendent.

Pour ce qui concerne l'évolution dans le temps, il apparaît que la défensive névrotique s'est durcie dans deux cas (1 & 4), avec un appauvrissement corrélatif de l'élaboration psychique et de la fantasmatisation, qu'elle s'est par contre assouplie dans un cas (3) et que les deux sujets qui sont les plus atypiques (2&5) par rapport à l'ensemble du groupe, sont restés relativement stables du point de vue de leur organisation psychique globale.

Enfin, en ce qui concerne notre préoccupation de départ, à savoir l'élucidation d'une possible dynamique intrapsychique sous-jacente au caractère décidé de la fille, elle nous renvoie à une série de facteurs qui sont partiellement intercorrélés: le **contre-investissement de la réalité externe** corrélatif d'une **consolidation du moi névrotique-adaptatif** (refoulement et négation de la conflictualité interne, ici surtout traversée par les courants contraires de l'Oedipe) , parfois un besoin pressant de réparation (1, 2 & 3) , en tout cas l'instance d'un surmoi exigeant qui n'autorise pas ou peu la fuite dans la fantaisie.

Les Garçons décidés

ALAIN (6)

Première passation du TAT

Le drame du sujet se noue autour de la **question du meurtre** du père dans le cadre d'une **fixation homosexuelle ambivalente** (10).

Il a tué le père, prétend-il (8) et "ce serait une histoire de vengeance, un truc familial".

Le fils a toujours espéré occuper la première place dans l'amour du père prestigieux et faire couple avec lui (1). "C'est le garçon qui serait le centre d'intérêt" (8).

Qu'espérait-il obtenir du père? Tout, à la fois l'amour génital et l'objet pré-génital, d'où l'attrait pour les objets synonymes de **puissance**: fusil (8), avion (14), argent (2, 3, 7).

Mais il a perdu l'un et l'autre (3), ou bien il n'a rien obtenu, ce qui revient au même.

Il est dans une relation de **rivalité avec la femme** - mère et/ou soeur - parce que c'est elle qui a obtenu les faveurs du père.

Une telle revendication le situe nécessairement dans une position homosexuelle passive, ce qu'il ne peut supporter, à la fois parce que cette position implique la réduction à l'état féminin et donc aussi la castration, et parce que s'identifier à une femme c'est s'identifier à l'ennemi.

Son idéal, nourri par la **formation réactionnelle** contre la passivité, est celui de l'**homme fort**, Tarzan (4), une sorte de paracommando, "un pur" (17) ou le chef de la horde primitive homosexuelle qui tue le père (11).

L'ambivalence à l'endroit du père se répercute dans une ambivalence analogue à l'égard de la femme, puisque c'est elle qui a gagné le gros lot.

La vengeance, le mépris, mais aussi une certaine admiration, la jalousie enfin, constituent le fond de ses affects à l'endroit de la femme:

- **vengeance**: elle est perdante (3), le chat casse le vase = Narcisse casse la matrice (5), c'est une séductrice (10), elle sera démasquée et punie (6 F), qu'elle meure! (12) et la mort de la soeur permet de régler son compte au couple père-fille (12);

- **mépris**: elle ne pense qu'à la réussite matérielle (2);

- **admiration**: la femme sait ce qu'elle veut, elle est tenace, amoureuse et comédienne;

- **jalousie**: parce qu'elle est comédienne, elle séduit et trompe, et donc réussit où lui échoue. La jalousie est à resituer dans la **logique paranoïaque**: projection de son désir féminin sur la femme (ce n'est pas moi qui aime un homme, c'est elle), dépit, rage et vengeance.

La disposition paranoïaque se manifeste directement par des expressions de **méfiance** : "on a voulu" (2), "on va dire que..." (5).

La défensive contre l'homosexualité se traduit encore par son déplacement dans le registre déssexualisé des relations d'affaires (7) et la condamnation du laisser-aller (9).

Mais il tient à proclamer malgré tout que c'est lui qui est le plus respectueux de la mémoire du père puisqu'il est le premier à porter son deuil (6).

Il a vaguement conscience du caractère maladif de sa relation au père mort - "J'aime, c'est morbide!" (15) - parce qu'elle n'est qu'imparfaitement symbolisée; elle reste entachée d'imaginaire narcissique et d'ambivalence. Elle a donc une coloration **mélancoliforme**.

Le père reste le détenteur d'un phallus surpuissant qu'il admire béatement - l'avion (14) - et s'il ne parvient pas à dépasser cette problématique, "en poète ou en philosophe", il se pourrait bien que le meurtre se renversât en suicide (14).

Le surmoi, en tant qu'héritier, non d'un Oedipe classique, mais d'un père mort au terme d'un règlement de comptes paranoïaque, est devenu une instance menaçante. "L'ombre de l'objet s'est abattue sur le moi" (FREUD, Deuil et mélancolie): "c'est méchant", aussi dur et froid qu'un cube (16), "c'est un personnage habillé de noir qui vous prend par derrière et qui exerce une emprise sur vous" (18) où l'on voit très clairement que le surmoi n'a pas été intériorisé mais qu'il est resté calqué sur la figure du père sadique-persécuteur.

Dès lors on bascule dans l'irreprésentable (19).

Il est seul (20) dans une ambiance de guerre, s'offre la cigarette du condamné à mort mais ne désespère quand même pas d'une utopique résurrection "maniaque": au lieu d'un bombardement, un feu d'artifice.

Hypothèse: le caractère décidé est lié à la défense énergétique contre le désir homosexuel passif.

Deuxième passation du TAT

L'ambivalence à l'endroit du père a redoublé d'intensité, la défense s'organisant sur un mode **plus radicalement paranoïaque** orienté dans tous les sens: **jalousie** (4, 13), **mégalo manie** (1, 9, 11, 12, 17) et **persécution** (15, 19).

Le thème de la jalousie est ouvertement exprimé et développé jusqu'à son issue logique: le meurtre (4, 13).

Le **substrat homosexuel** se trahit dans le lapsus de la scène de harcèlement sexuel (13): "il a essayé de discuter une dernière fois avec lui, avec elle, pardon, mais elle (il) n'a toujours pas accepté, alors, coups de violence et il l'a strangulé(e)".

L'inversion est également perceptible dans l'identification fréquente à la femme (2,3,4,5).

Le souhait de converser avec le père et d'en recevoir l'enseignement est exprimé sans que cela paraisse faire problème aussi longtemps que ce désir s'inscrit dans un cadre déssexualisé (7) ou qu'il est masqué par le déplacement hétérosexuel (2), mais la moindre évocation d'un rapprochement physique homosexuel déclenche le réflexe paranoïaque persécutif qui conduit au **meurtre**(8) - "un cinglé (le fils parricide de I 8) a abattu un bonhomme" - ou au **mépris** du semblable (9): "c'est une bande de cons, ils ne comprennent rien à ce que je dis". Le père aussi est un "con" parce qu'il est incapable de parler franchement (12).

Exclu de l'amour (10), le sujet sombre dans une mélancolie de fin du monde (11), monde qu'il reconstruit immédiatement à la manière du **misanthrope mégalomane** : "ici, tout est intact et n'a pas encore été touché par l'homme, j'y construis ma cabane et j'y reste jusqu'à ma mort" . "C'est tout-à-fait moi, je plane" (14). "Il est convaincu qu'il sera le premier" (1). C'est un acrobate, né dans l'espace, il n'est pas fait pour marcher sur les trottoirs comme la plupart des hommes (17).

Au fil du temps, la perception et la construction narrative se dégradent jusqu'à l'incohérence.

Le sujet en est vaguement conscient. La vérité lui échappe (16). La construction paranoïaque vacille; ne serait-ce pas un traître (20)? Traître à quoi et à qui? A l'idéal paternel sans doute. Le surmoi, tout archaïque qu'il soit, malgré tout, le rattrape (18) et le submerge (19). "La vie ne tient qu'à une corde" (17). Est-ce la corde pour se pendre?

Mais enfin qui est **IL**?

La question du IL pose le problème du passage de la troisième à la première personne et vice versa.

"Je me mets à la place du personnage ou à la troisième personne"?(1)

A ma réponse: "Comme TU veux!", il glisse vers la troisième personne.

Ce n'est pas anodin.

Il n'ose pas dire JE, en définitive, alors qu'il en brûle d'envie.

Du JE, devant l'injonction du TU, il régresse vers le IL.

"De sa fonction de forme non-personnelle, la "troisième personne" tire cette aptitude à devenir aussi bien une forme de respect qui fait d'un être bien plus qu'une personne, qu'une forme d'outrage qui peut le néantiser en tant que personne" ⁷

Celui qui dit IL quand il devrait dire JE - c'est ce que fait le paranoïaque - projette dans le IL tout ce qu'il ne peut admettre en lui.

FRANÇOIS (7)

Première passation du TAT

La problématique ici mise en scène est exemplaire du processus de **résolution d'un conflit oedipien** richement ambivalentiel, déployé dans toutes ses variantes, négatif-positif et normal-inversé.

Le sujet ne sait pas s'il a commis une faute mais une chose est sûre, **il s'est révolté**, et cela suffit pour que le sentiment de **culpabilité** ait germé en lui (3).

Il a connu la déception oedipienne, a rejeté père et mère, ne s'est pas inventé un roman familial, il s'est tout simplement coupé d'eux (2). C'est pourquoi, rétrospectivement, **après-coup**, le temps de l'enfance lui apparaît comme **triste et malheureux**.

Pourtant il est plus que probable que, **en réalité**, il a été un enfant très heureux, très confiant dans son génie (1), jusqu'au moment où est arrivé ce qui arrive toujours dans les conditions habituelles, ses **merveilleux parents oedipiens** l'ont mis en face de l'**irréductible réalité** : il n'était pas leur phallus, il n'a été l'enfant-roi que l'espace d'un été et la masturbation lui a été interdite, sinon "il aurait été envoyé dans sa chambre"(3).

C'est pourquoi son drame pubertaire répète son Oedipe, au demeurant parfaitement classique.

L'entrée dans la vie amoureuse, la rencontre avec la femme aimée (4) rallume la colère contre le "provocateur" (le père) et il faut toute la patience d'une femme réellement aimante (la mère) pour adoucir son humeur belliqueuse.

Cette masse d'**agressivité est convertie "hystériquement"** en acharnement au travail (5) au point qu'il risque d'en tomber malade, ce qui, heureusement pour lui et ses attentes régressives, lui vaut le **bénéfice secondaire** gratifiant de susciter l'apitoiement d'une compagne idéale, fière, de surcroît, de son héros du travail acharné.

Cette déviation hystérique se complexifie du fait qu'en embrassant l'**idéal du "père mort"** (6), idéal suffisamment introjecté pour entraîner des effets surmoïques, il se retrouve **assis entre deux chaises**.

Sur une chaise, la mère (6). Comme il a renoncé quasi définitivement à la possession (incestueuse) de celle-ci, il trouve le moyen de la garder un peu en s'inventant une **dette imaginaire** à son égard - "il a des obligations envers elle" - quoique, agissant de la sorte, il s'acquie d'une **dette d'amour symbolique**. Là aussi, entre imaginaire et symbolique, il est mal assis.

Bref, c'est l'exemple même du **bon fils**.

Sur l'autre chaise se trouve assis son respectable père, avec lequel il "s'entend très, très bien" (7).

La surenchère sur le "très bien" est l'indice indubitable d'une **opposition dépassée mais qui a dû être féroce**.

⁷Emile BENVENISTE, Problèmes de linguistique générale, Gallimard, Paris, 1966, p.231.

La différence entre une identification narcissique et une identification (post)oedipienne est très simple (LACAN, La Famille, 1938): elle tient à ceci que dans le premier cas le sujet s'identifie à un objet - spéculaire - d'amour ancien, dans le second, à un objet - rival - de haine ancienne.

Or l'être civilisé qu'il est devenu se doit de **sublimier sa barbarie** surmontée.

Comme son noyau de violence sadique est resté vivace, il a l'intuition que: "une certaine détermination alliée à une certaine intelligence lui permettra d'arriver au bout de ses peines" (8).

Chaque jour sera un combat, combat contre l'assassin qui est en lui. Il n'a pas le choix, il est quasiment contraint à devenir un saint homme. Confer LACAN: "Du **sinthome** au saint homme" (voir le Robert historique de la langue française, p.2064) ou comment y faire avec son symptôme.

Dans son cas, il s'agit de **réparer l'outrage** fait à son narcissisme primaire. Réparer l'autre, en définitive, a toujours la signification de réparer le tort imaginaire que nous aurions pu faire à l'autre, père et/ou mère, frère ou sœur, si nous avions donné libre cours à l'immense rage narcissique de l'enfant-roi à qui ses parents, ou quelque circonstance adverse, ont fait sentir qu'il n'y a pas de droit naturel, contrairement à ce qu'aurait voulu Jean-Jacques Rousseau, et qu'on n'est rien tant qu'on ne s'est pas fait un moi et que le moi ne peut pas être autre chose qu'un "monarque constitutionnel" (FREUD, Le moi et le ça, 1924).

Il a donc, la mort dans l'âme, accepté de se plier à cette loi d'airain.

Une première conséquence de cette acceptation est l'aperception de ce qui est en jeu dans toute relation homosexuelle(9): la quête d'un objet substitutif du phallus qu'on pourrait obtenir sans avoir à en payer le prix. Ce n'est pas tolérable, ça se paie cher.

Une deuxième conséquence est le **renoncement** à l'amour fou (10). Il en rêve, comme tout le monde. Mais c'est une illusion, "une tragédie", un problème insoluble qui ne se résout que dans la mort à la manière romantique. Mieux vaut mettre la tragédie en scène et faire pleurer le bon peuple plutôt que d'y engager son plus petit orteil.

Mais qu'il est difficile de renoncer!

L'inconscient est immortel.

Le **héros oedipien**, tel le Phoenix, renaît lui aussi chaque matin de ses cendres.

Qu'on aiguillonne chez lui **ce qui fait figure d'archaïque** et le voilà de nouveau, héros oedipien typique, qui se dresse contre le **monstre prégénital** (11), le Sphinx, "monstre à corps de lion et à tête de femme", parent combiné bisexuel contrôleur des sphincters (Confer Robert historique de la langue française, page 2006).

"Père, ne vois-tu pas que je brûle"?(FREUD, dernière interrogation, d'ailleurs énigmatique, de l'"Interprétation des rêves")

Ne vois-tu pas que je brûle du feu qui t'animait, toi qui a mis en moi toutes tes espérances?

Je te pleure comme tu m'aurais pleuré (12), toi, si j'étais mort avant toi. Dieu soit béni, cette peine, la plus atroce, t'a été épargnée.

C'est "**tragique**", mais ce tragique -là, personne n'y échappe.

Donner la vie, c'est donner la mort (13).

Accéder au stade génital, c'est apprendre à se réconcilier avec la vie, avec le corps, avec le mouvement, avec la mort. Ce n'est ni FREUD, ni HEIDEGGER ni un autre moderne qui dit ça, c'est DIDEROT, à l'article "Jouissance" de l'"Encyclopédie": "Connaître, éprouver, sentir les avantages de posséder" et rien d'autre.

Or l'idée de posséder, pour celui qui se situe dans le cadre génital, réactive inmanquablement une **fantasmatique "archaïque" de pénétration-appropriation** - comme on dit: "pénétrer le territoire de l'ennemi" - qui a une connotation inévitablement **destructrice**.

La culpabilité appelle la réparation.

C'est exactement ce qui se passe ici: réparation par le travail, épuisement (hystérique) et **réassurance à travers la réussite socio-familiale**.

En raccourci, cela veut dire: si j'ai une belle famille et que mon compte en banque est bien fourni, je suis assuré d'être **sauvé** (13).

Le génital, ce n'est pas une sinécure, et ça mérite réflexion.

L'**accession au niveau génital** (13) le remet en présence de son histoire, l'oblige à un travail de remémoration, le confronte à lui-même.

Coupable ou innocent? (14)

Il y a eu "erreur de jugement".

On ne saurait donner meilleure définition du **refoulement**. Refouler, c'est toujours, en définitive, refuser de porter un jugement.

Et la levée du refoulement ne peut se faire qu'au prix de la mise en train d'une procédure, au sens juridique du terme, procédure au terme de laquelle la chose sera jugée: acquittement, condamnation ou non-lieu.

Comme il en a l'intuition juste, la démarche judiciaire est la condition préalable pour accéder à la **liberté** qui est du côté d'Eros et du OUI -*Bejahung*- à la vie (FREUD, *Die Verneinung*, La Négation, 1925).

La tentation est grande de renoncer au procès, de cultiver la **nostalgie** (15), de retourner vers le vieux principe de plaisir (16), préférant la loi de la mère, si dure soit-elle - la vieille vierge! - à celle du père, de persévérer dans la fausse voie de la fausse solution par la réussite sociale (17), de fuir la vraie vie (19), de s'installer définitivement dans l'imaginaire (20).

Comme disait FREUD, de la manière la plus simple (Pour introduire le narcissisme, 1914): "L'égoïsme est un gage de bonne santé, mais à la fin, il faut aimer si on veut ne pas tomber malade".

Il semble bien qu'il soit de cet avis (20): "Alors...comme dénouement, il finirait sa vie très seul. Les gens, finalement, finiraient par lui manquer, il vivrait malheureux, regrettant de ne pas avoir pu vivre avec d'autres et n'avoir pas eu plus de contacts".

Enfin, il n'a pas oublié qu'il fut, dans les temps préhistoriques, un assassin. L'homme respectable qu'il est devenu risque toujours d'être "surpris" par le monstre qui sommeille dans les profondeurs (18).

Hypothèse:le caractère décidé est effectivement lié à la "décision" de sortir de l'Oedipe,quoi qu'il doive en coûter.et, conjointement, de faire triompher le principe de réalité sur le principe de plaisir.

Deuxième passation du TAT

Tout indique que le sujet a **échoué dans le projet génital**, qui reste toutefois son objectif majeur (16). Malheureusement l'angoisse de castration, de punition et de culpabilité, bien refoulée par ailleurs car difficilement décelable, a eu raison de sa virilité (1). Il n'a pas su jouer de son instrument: échec technique. Il ne pourra plus désormais que faire du charme (1).

Il en résulte une série de conséquences fâcheuses:

recrudescence du refoulement, manifeste dans le fait que le retour du refoulé ne se produit plus,

dépression mixte: anaclitique et narcissique,

régression dans plusieurs directions libidinales.

Le refoulement est très sensible si on se réfère à la première passation où tous les thèmes qui étaient devenus préconscients et qui se rapportaient tous à l'examen de passage oedipien, sont maintenant retombés dans l'inconscient.

Il s'identifie négativement à la femme, à l'intellectuelle qui a renoncé à la génitalité (2) ou à la femme châtrée-abandonnée qui est dans la détresse absolue (3).

Par contre il ne peut faire siennes les qualités prêtées à la femme: séduction, ambition, possessivité (4).

Ce n'est pas la femme qui lui fait peur, c'est d'apparaître sexuellement viril en présence d'une femme.

Il va donc **fuir régressivement dans le travail** où il pourra, en tant qu'homme, sauver la face (5).

La **fuite devant le rapport sexuel** le rend coupable à l'endroit de sa partenaire. Aussi espère-t-il qu'elle ne lui en voudra pas trop d'être nul en la matière et qu'elle se contentera d'un homme qui réussit professionnellement. La note hystérique autrefois perceptible (épuisement, bénéfices secondaires) a disparu, ce qui est l'indice d'un faible ou nul retour du refoulé, donc d'un plus grand refoulement.

Dans son rapport à la mère, le refoulement a pour effet de creuser un fossé que signale l'emploi de la **négation**: "il ne l'oubliera pas, la distance ne comptera pas, il lui enverra de l'argent..." , mais, à ce niveau de régression oedipienne, un retour du refoulé advient qui se traduit par la **douleur dépressive** liée à la séparation et à la perte de l'objet d'amour ancien.

La référence à la forte relation au père, autrefois si pathétiquement vécue, est également escamotée, ramenée à la dimension banale d'une discussion d'affaires (7) ou bien maintenue au niveau du désir dans le cadre régressif d'une solidarité homosexuelle déssexualisée (12), un mouvement analogue s'opérant dans le domaine de la relation aux pairs (9).

L'homosexualité a **perdu son caractère sublimatoire** et on ne perçoit plus non plus la dynamique qui sous-tendait la sublimation de ses tendances sadiques, lesquelles ont évidemment subi l'impact du refoulement puisqu'il est **devenu impuissant**. En lieu et place de la sublimation se dessine un mouvement régressif en direction de la **satisfaction substitutive pré-génitale** la plus commune: gagner des sous (8).

Le héros oedipien est devenu un poltron (11) vaguement conscient des limites que lui impose l'angoisse de castration.

C'est dans l'exercice de sa puissance sexuelle que l'**inhibition** majeure se manifeste (13). Bien que le contenu soit à peu près identique, il y a lieu de l'interpréter différemment. La tendance sadique s'étant évanouie du fait d'un refoulement radical à ce niveau, quel sens y aurait-il encore à cultiver un fantasme de destruction du corps maternel? Ce n'est pas sa femme qui est décédée ou malade, c'est son pénis qui est mort (13).

Il ne subsiste plus du courant génital qu'une **tendresse totalement déssexualisée** (10) entre deux partenaires qui en seraient quasiment arrivés à oublier complètement la notion de la différence des sexes et qui auraient remplacé le coït par les croissants chauds et le lait russe.

De même, un peu plus loin, le "vieux" homme (15) ne pleure pas tant sa femme et ses enfants morts que sa **génitalité perdue**, c'est-à-dire la femme et les enfants qu'il n'a pas eus, ou du moins, espère-t-il, pas encore eus (16). Au niveau du fantasme de la perte d'objet, avoir perdu ou ne pas avoir eu, c'est pareil.

Revenu loin en arrière, à la case zéro de l'évolution libidinale, enfermé dans une prison qu'il croyait avoir quittée, il prend conscience de l'étendue du désastre et de tout le travail qu'il va lui falloir fournir pour "écarter les barreaux" d'une névrose beaucoup plus méchante qu'on n'aurait pensé de prime abord.

La solution qu'il entrevoit n'est malheureusement pas la bonne. Comme tous les impuissants hystériques, il pense que le *body-building* va le tirer d'affaire (17). Il aura beau rouler des mécaniques, jouer au grand qui fait des grandes choses et qui les fait bien, le "petit" ne se réveillera pas pour autant.

Comme il fait fausse route et que, inconsciemment, il le sait bien car il a le "*Wissen ohne wissen*" des hystériques, il appréhende pour lui-même l'issue la plus banale de la faillite génitale (18): le plongeon dans l'alcool et le cramponnement néonatal à la mère orale.

Il est franchement déprimé (19), attendant que le printemps revienne et que le rythme des saisons supplée à la **perte de son élan vital**.

L'autre solution, "rencontrer des gens" (20), qui avait son sens autrefois, lorsqu'il redoutait de s'enfermer dans un imaginaire narcissique (I 20), cette solution contactuelle n'en est plus une aujourd'hui. Tout juste est-ce une autre forme de régression orale.

Il va devoir entreprendre le dur travail de comprendre le pourquoi de son échec et de l'inhibition névrotique sévère qui s'en est suivie. Il va falloir reprendre le dialogue inachevé avec papa-maman et ça risque d'être devenu un dialogue de sourds.

DOMINIQUE (8)

Première passation du TAT

Le sujet a une **représentation clivée** de lui-même et de l'autre: père châtré/père tout-puissant et mère châtrée/mère phallique.

Lui-même se vit comme châtré - on l'a châtré (1), on ne lui a pas porté secours (2) - et comme tel, il s'identifie soit à une femme lésée (2), inconsolable (10), catastrophée (11) ou à un homme déchu (6,7,13,20) ou persécuté (9,17).

Le désaveu le conduit à couper le père en deux moitiés: un père châtré, pauvre, qui ne peut transmettre que des conseils inefficaces (7) et un père castrateur - le chirurgien (8) - qui pourrait lui transmettre magiquement la puissance.

En tant qu'elle est phallique, la mère est détentrice d'un objet enviable (5) qu'il s'agit de lui ôter à la déroba.

C'est aussi une mère grondeuse qui lui reproche de n'être pas conforme au modèle du frère. On est dans un triangle mère-frères, celui, préœdipien, de la séduction intrusive.

Il accepte la loi de la mère (6). En fait il la lui donne.

Le père, par contre, se présente lui-même comme modèle.

C'est un modèle raisonnable qui met en avant sa propre castration (celle du père): la vie n'a pas toujours été facile etc... Il refuse (7) ce modèle et **rejette** par conséquent **la loi du père**.

A la question de savoir qui détient le pouvoir identificatoire, il répond que c'est la mère.

C'est une manière, assez typiquement masochiste de phalliciser la mère.

La conséquence catastrophique qui en découle en est que le pouvoir castrateur appartient principalement à la mère qui en devient mortifère (19) du fait que l'angoisse de castration, reconvertie dans le registre oral, devient illimitée et se transforme en angoisse d'**anéantissement**.

L'horreur de la castration se prolonge en angoisse du vide (16).

Ni le phallus ni la loi n'ont été suffisamment symbolisés.

Le sujet se situe donc toujours un peu **hors-la-loi** et ne connaît pas d'autre moyen de s'approprier l'objet d'envie - ici représenté par l'argent - que le vol (3,5) ou le jeu (20) et devient un délinquant et un escroc.

L'extrême importance qu'à défaut d'être, il accorde au paraître, le conduit à tuer pour préserver la réputation de son **personnage**.

Cependant, cette attitude qui le situe en dehors du registre névrotico-normal, a pour conséquence de fragiliser voire de **détruire la relation objectale**.

Dans cette conjoncture de désertification relationnelle, il développe une culpabilité plus perverse - **masochiste** - que névrotique, qui le pousse à se dénoncer - si on l'y incite (3) - ou à se faire (re)prendre (9,13,17) ou surprendre (12) afin de renouer une relation objectale de style **paranoïde persécutif**, suscitant ainsi, dans le réel, l'intervention du père castrateur imaginaire.

On notera par contre que, lorsqu'il châtré la mère (5), il n'éprouve pas le même besoin de se faire prendre, ce qui signe la tonalité **homosexuelle** dominante de la relation d'objet.

C'est une autre fonction qu'il réserve à la femme phallique: elle le sauvera (20,) lorsqu'il aura tout perdu, corps (19) et biens (20). Le phallus maternel est évidemment toujours reconverti en objet d'envie pré-génital, anal ou oral.

Il ne lui est pas possible de se maintenir longtemps à un niveau génital ni symbolique (4), ce qui se comprend bien puisque la loi n'a pas été intériorisée. Aussi, à peine marié - c'est -à-dire entré dans le registre de l'alliance symbolique -, est-il poussé à s'en échapper moins par révolte que parce que, s'il se situe à un tel échelon, la castration le menace gravement.

Parce que la castration n'a pas été symbolisée, la mort ne l'est pas davantage (15). Il a donc la faculté de parler avec les morts.

Un dernier jeu qu'il pratique volontiers pour maintenir le lien avec l'autre, est la dissimulation (18). Il joue de son mystère et provoque l'autre à lui arracher son secret de force (12), par où il se révèle à nouveau masochiste, appelant en quelque sorte le tortionnaire imaginaire à intervenir dans le réel afin de lui faire sortir tripes et boyaux par tous les orifices.

On ne s'étonne pas dès lors que, hanté par les fantômes sadiques, il n'arrive pas à trouver le sommeil (14). Il fait partie de ceux qui ne peuvent s'endormir par peur de rêver le retour terrifiant dans les entrailles maternelles (19), le sommeil devenant dès lors un analogon de la mort.

Hypothèse: le caractère décidé pourrait correspondre à une formation réactionnelle contre la passivité masochiste-paranoïde.

Deuxième passation du TAT

Le sujet a fait quelque progrès dans le sens de l'**introjection intériorisante** des tendances qui étaient autrefois évacuées sur le mode de la projection paranoïde ou de l'agir psychopathico-pervers.

Ce mouvement introjectif l'amène à se positionner davantage dans une attitude plus névrotique, marquée par la **dépression anaclitique et la culpabilité**.

Le sentiment dépressif de sa fragilité et l'impuissance à dominer le jeu pulsionnel comme à dépasser les limites d'un moi faible, sont très marqués.

Un **effet paradoxal** de cette névrosation relative est que tous les thèmes relatifs à la violence destructrice sont remis en scène de telle manière qu'ils sont poussés à l'extrême du paroxysme. Paradoxalement en effet, c'est cette **exagération représentationnelle**, indice d'un retour du refoulé, qui fait penser que le couple introjection-refoulement s'est (re)mis au travail.

Dressons la liste de ces thèmes "thanatiques" dans leur ordre d'apparition en scène:

rupture avec le milieu (2), jalousie (4),
vol (5), complicité homosexuelle dans le crime (7) ou régression dans une oralité homosexuelle collective (9), harcèlement pédophile (12), viol(ence) sadique extrême (13), toxicomanie à visée paroxystique (18).

Là où, précédemment, le sujet mobilisait des défenses paranoïdes infiltrées de masochisme pervers, devant l'**incapacité** où il se trouve de réaliser ses projets (1) et de dominer ses "mauvaises" pulsions, il y a un appel à l'autorité répressive (3,11) ou protectrice (4,18).

Le contenu a beau rester quasi identique à ce qu'il était quatre ans plus tôt, la direction de sens a globalement changé.

Confronté à sa propre violence, il s'efforce de pratiquer l'isolation des affects (8) avec un sentiment aigu de l'effort immense qu'exige le travail psychique (19) fourni pour remonter la pente fatale sur laquelle il était engagé.

Parce qu'il a découvert ce qu'est la souffrance psychique, il est aussi devenu sensible à celle des autres (6,15) au point qu'il est capable, dans sa misère, d'être attentionné (14).

L'**affect dépressif** lié à la perte d'objet (20) et qui débouche sur le sentiment d'une solitude douloureuse, appelle désormais une solution normative (16) qui lui permet de surmonter l'horreur du vide (I 16), avec l'espoir d'une rencontre amicale ou amoureuse (20) par ailleurs marquée au sceau de l'interdit névrotique : brève rencontre.

VINCENT (9)

Première passation du TAT

Le sujet présente les traits caractéristiques d'une **personnalité hystérique**.

Le refoulement porte essentiellement sur la rivalité oedipienne qui est totalement évacuée (2) et la culpabilité qui est, sinon complètement niée (20), fort minimisée.

Ce ne sont pourtant pas les **fantasmes agressifs** qui font défaut (7,11,13,19).

Il réussit l'exploit de **refiler sa culpabilité** virtuelle aux parents, lesquels sont aux petits soins avec lui, s'inquiètent parce que le pauvre chéri travaille trop (5), se conduit étourdiment (6) ou sans scrupules (7).

La **complaisance somatique** est très évidente (2,3), la **conversion** portant principalement sur la **fatigue**, toujours bienvenue dans la mesure où elle autorise de gros **bénéfices secondaires** à travers la **régression orale** sous toutes ses formes: manger (9,15), être au chaud (19), dormir (2,3), se reposer (2,3,5,9,17), fusionner avec "tout le monde" (2,18).

On relève la répétition insistante de quelques signifiants caractéristiques de la régression: profiter, s'accrocher, être appuyé sur, "tout le monde", oublier... qui renvoient tous à l'égoïsme primaire, au **besoin anaclitique**, au désir de fusion et d'harmonie (16).

Il est essentiel que papa (12), maman (5), les femmes (4,10) et "tout le monde" (18) en définitive L'AIMENT, lui, ce gros gâté impénitent.

L'**exhibitionnisme histrionique** (1,18) est très puissant, mais dans la mesure où notre "star" affecte à son endroit une forme de **"belle indifférence"**, il cultive défensivement le fantasme qu'il "est comme tout le monde, privé de vie privée" (18), alors que son fantasme de désir est celui, typiquement hystérique, d'une **sexualité sans interdits** où il pourrait "toucher tout le monde" (18), avoir toutes les femmes (13), son seul regret étant d'en avoir manqué une qui lui aurait peut-être plu un peu plus que toutes les autres qui n'arrivent pas à le sortir de son apathie. Alors il les étrangle, comme un **petit sadique** de série B. C'est dire s'il est blasé, et **frustré**...

L'**angoisse de castration** est évitée grâce au **déplacement phobique**: hémato-phobie (8), vertige (14,17) et claustrophobie (14,20) à quoi il faut ajouter un souci majeur de son intégrité corporelle: il est revenu de la guerre "sain et sauf" (10).

Hypothèse: le caractère décidé est entièrement lié à l'efficacité du refoulement qui lui permet d'éliminer tout ce qui le gêne ou lui fait peur, pour se précipiter tête baissée vers les solutions les plus faciles.

Deuxième passation du TAT

"Le tout, c'est de commencer" (1).

Si je franchis le cap, c'est gagné! Quel cap?

En quatre ans, l'épreuve de l'existence l'a profondément marqué. On pourrait dire qu'il a **troqué la "conversion" hystérique contre la conversion à la religion du surmoi**.

L'**inhibition**, la difficulté à franchir le pas, a succédé aux symptômes hystériques (conversion + phobies + régression orale), cependant que l'**angoisse de castration le hante** (8) même si elle reste cantonnée dans l'imaginaire du cauchemar.

Certes, la vieille **tentation de la régression** reste très présente (9) mais le refoulement du conflit oedipien a beaucoup perdu de son intensité et de son efficacité (2), ce qui a pour conséquence:

• de l'introduire dans le **stade dépressif**: il s'est heurté à une autorité supérieure, a été battu, arrêté (3) de telle sorte que, le principe de plaisir ne régnant plus en maître, il ressent la **détresse** (Hilflosigkeit) et le besoin d'une aide et plus seulement d'un appui;

• de le rendre sensible à l'appel et au **"rappel" du surmoi**, faute de quoi la **culpabilité** s'abattrait sur lui;

• de transformer la mère complice en mère vérificatrice (5), la mère rejoignant le père dans le couple des parents qui surveillent au lieu qu'avant il les imaginait protecteurs, devant ses désirs;

•de consacrer la rupture du lien incestueux à la mère en le transformant en lien oedipien - "L'Oedipe est le négatif de l'inceste" (P.C.RACAMIER) - dans le **partage d'une douleur réciproque** imposée par l'obligation de "couper le cordon" (6,10);

•de situer à sa juste place la rivalité avec le père (7) en ce sens que l'appel à sa succession transforme complètement la notion même de rivalité;la **rivalité** est entrée dans le registre du devoir:il faut se battre,"ce qu'on reçoit du père,il faut le gagner"(dernier mot de l'Abrégé de Psychanalyse,dernier écrit de FREUD,1939);

•d'éveiller l'angoisse de castration (8) qui trouve elle aussi sa signification authentique (symbolique):accepter de se soumettre à l'intervention de l'Autre,de se laisser ouvrir - le ventre!- au lieu qu'auparavant,la régression l'autorisait à se vivre et à vivre son petit monde comme auto-suffisant,aconflictuel,totalement sécurisé,dedans,dans le ventre de maman.Le voilà jeté dehors,posé dehors:c'est la signification même d'**ex-sister**;

•de limiter la régression à sa dimension **réaliste** (9):il faut aussi savoir s'arrêter de temps à autre,savoir reculer pour mieux sauter.

Comme il le dit très bien lui-même,il " a pris de l'âge et il a acquis une plus grande sagesse".

Le renoncement à la mère a transformé le lien sexuel incestueux en **relation tendre déssexualisée** (10).

Mais voilà où le bât blesse.

Son problème crucial est désormais celui de la **récupération de la puissance phallique perdue**,en tout cas constamment menacée par l'angoisse de castration.

Il est sous influence;autrefois,le père était un papa-gâteau (I 12),désormais c'est un regard impressionnant qui le fixe,le "paralyse" (12),un inconnu qui le retient de s'exhiber (18) comme autrefois quand il pouvait "toucher" tout le monde (I 18);maintenant il est dans le **tabou du toucher et du regarder**,il ne peut plus ni toucher ni regarder personne,c'est peut-être pour cela qu'il est devenu médecin,pour pouvoir toucher et regarder les corps.

Le père,c'est aussi le porte-parole de la **loi** (12,15,17),ce terrible christianisme qui empêche l'érection,ici métaphorisée (15) en (r)é(sur)rection ,et lui inocule le fantasme désespérant d'une **impuissance** insurmontable (11,13,14,16,17).

Autrefois,il y arrivait,il pénétrait facilement une femme - "passait le pont du Gard(e)" sans problème -,maintenant ça tient du miracle (11),le père l'observe (12),la femme jouit et meurt de plaisir tandis que lui n'y arrive pas et se demande s'il y a un truc - on n'apprend pas ça dans les livres -,il "manque d'expérience" (13),il ne sait pas exprimer ses émois (16),il est victime de la culture familiale (14,15),on ne lui a pas appris à monter les escaliers qui mènent au vagin (14),la seule fenêtre qu'il importe d'ouvrir,non pour sortir mais pour entrer.Mon Dieu,qu'il faut grimper haut!Il est essoufflé,il va faire une crise cardiaque (17).Son hystérie le rattrape au moment crucial.

Il faut absolument qu'il quitte cette scène macabre où l'angoisse de castration et son innommable père l'ont soudain rejoint et le retiennent (18).

Entretemps,il **a beaucoup appris**,notamment à **supporter la solitude** qui est le lot commun tant qu'on n'a pas trouvé l'âme soeur (20) qui permet de rentrer dans la terre de la génitalité.Il s'est aussi éloigné de son égoïsme monstrueux (I 19) pour commencer à pratiquer la charité et la **convivialité** (19) qui correspond à la **sublimation du fantasme fusionnel**.

Bref,il a fait d'énormes progrès,ceux qui permettent d' "échanger la misère hystérique contre l'acceptation du malheur commun" (dernière phrase des "Etudes sur l'hystérie",FREUD,1894).

Après-coup,il se confirme que le caractère décidé correspond bien à la compulsion hystérique à chevaucher le retour du refoulé avec l'espoir jamais vaincu de franchir l'obstacle qui bloque l'accès à la réappropriation de la puissance phallique.

BENOÎT (10)

Première passation du TAT

Bien que la production narrative soit prolifique,il n'y a presque rien à en dire puisqu'elle est absolument **monodéique**.

C'est une **pure décharge**.

Habituellement la production fantasmatique est un substitut pour un agir inhibé;or ici,la fantaisie est au service de l'agir,elle en est une manifestation directe,c'est de l'**action-fantasying**.

On se trouve en présence d'un **homosexuel primaire,sadique-anal pervers mais surtout psychopathe**.

Comme il ne manque pas d'intelligence,il s'en sert pour "faire" de l'esprit,exhiber son phallicisme agressif,ironiser à jet continu,se moquer de toutes les valeurs,cracher sur l'autorité d'où qu'elle vienne et ,"*last but not least*",humilier la femme en la réduisant au rôle de bac à ordures.Il n'y a aucune trace de conflit,aucune inhibition,aucun mouvement de freinage auto-réflexif,aucune auto-critique sauf le regret de n'être pas encore un peu plus psychopathe qu'il n'est déjà.

Son talent de conteur pourrait en faire un émule de CELINE,encore que sa complaisance ordurière est tellement stéréotypée qu'elle lasse rapidement.

Lui-même donne l'impression d'être assez vite fatigué de ses insanités.

D'autre part,il est tellement sous l'emprise du principe de plaisir au sens de l'**immédiateté pure**,il est tellement dans le mouvement et l'action pulsionnelle effrénée qu'il ne fera jamais l'effort d'écrire.

Hypothèse:le caractère décidé n'a rien à voir avec une quelconque décision puisqu'il est complètement soumis au tourbillon pulsionnel,étant d'ailleurs incapable de s'arrêter sauf s'il est totalement "pété" comme il dit.

Deuxième passation du TAT

Le sujet persiste et signe.Sans illusions,il court résolument à sa perte.

Synthèse pour les garçons décidés

Alain (6) est pris au piège d'un Oedipe complètement inversé, le père représentant à la fois un objet d'amour (génital) et d'admiration (narcissique) inaccessible, tandis que la mère est, dans cette conjoncture, logiquement, la rivale, à la fois enviée et méprisée. La déception homosexuelle - le père tenant lieu d'objet perdu - entraîne une dépressivité certaine contre laquelle le sujet lutte en se donnant un idéal du moi calqué sur l'image du père fort et grandiose sans qu'on puisse dire si la mise en perspective de cet idéal du moi hyperviril - qui se confond ici non pas avec le surmoi mais avec un moi idéal qui est une reduplication du père archaïque tout-puissant - a valeur de défense paranoïaque ou antidépressive.

La seconde passation permet de répondre sans ambiguïté à cette question: la défense contre l'homosexualité s'oriente franchement dans le sens paranoïaque avec l'éventail complet de ses variantes possibles: persécution, jalousie et mégalomanie. Il ne manque que l'érotomanie qui n'est toutefois pas exclue si on tient compte du style de relation transférentielle pseudo-hétérosexuelle qu'il instaure d'emblée : trop familier, trop proche, où il se met en position d'objet (comme s'il disait: "Je suis à toi, qui ou que veux-tu que je sois pour toi?").

François (7) semble avoir vécu l'Oedipe de manière classique mais avec un sentiment persistant d'amère déception, le renoncement à l'amour de la mère , la culpabilité et la soumission à la loi du père s'étant soldés par la mise en place d'un surmoi sévère qui le contraint à travailler durement et sans relâche tandis que son idéal du moi paraît se confondre complètement avec le surmoi. Autrement dit, il n'est pas parvenu à se donner une identité propre. Le caractère pénible de son existence, dominé par un impératif catégorique non intériorisé, entraîne une réaction de révolte hystérique qui, la complaisance somatique aidant, l'incline à tomber malade afin d'en tirer quelques bénéfiques secondaires, seule compensation admise en échange d'une vie anhédonique.

La seconde passation fait apparaître une accentuation de la défense par le refoulement contre un retour possible du drame oedipien, avec une fuite devant le génital et une accentuation de la régression pré-génitale dans le sens déjà esquissé auparavant : investissement privilégié voire exclusif du travail et de l'argent, en dehors de toute perspective sublimatoire, cependant que l'ancienne solution de compromis hystérique paraît abandonnée.

Dominique (8) n'a pas abordé la phase génitale de l'Oedipe. Les imagos parentales sont mal différenciées, père et mère continuant à correspondre à des personnages omnipotents ou, à l'inverse, éminemment fragiles et destructibles.

Face à cette conjoncture aussi pré-génitale que pré-oedipienne, les objets archaïques étant clivés, il se retrouve lui-même clivé, cultivant un personnage fictif, phallique en apparence, copié sur le modèle de la mère phallique, mais profondément menacé dans son identité faute d'avoir des repères identificatoires fiables, viables, valides et valables.

Aussi glisse-t-il facilement dans un univers paranoïde où il occupe une position foncièrement masochiste-persécutive qui lui assure malgré tout un refuge protecteur contre une fracture psychotique. Sa position de repli est essentiellement homosexuelle, passive, masochiste et persécutive.

La seconde passation témoigne d'un progrès certain dans le sens d'une relative conscientisation de la position schizo-paranoïde dans laquelle il se cantonnait auparavant, ce qui semble avoir pour effet de le faire progresser vers une position dépressive avec la

possibilité ouverte d'accéder à une forme de relation objectale minimale fondée sur un sentiment de compassion qui lui permet de faire entrer son narcissisme négatif dans le registre de l'objectalité.

Vincent (9) se présente d'abord comme un hystérique typique qui refoule complètement la rivalité oedipienne et nie la castration en développant une symptomatologie à la limite de la conversion hystérique, dominée par une forte complaisance somatique, et des conduites d'évitement phobiques. A cela s'ajoutent une propension à la régression orale et à l'histrionisme.

Le changement observé lors de la seconde passation est remarquable car tout ce qui était antérieurement nié et refoulé fait désormais l'objet d'un travail psychique et se trouve par là même conscientisé. La culpabilité inconsciente est remplacée par un fort sentiment de responsabilité, la dépressivité liée à la perte de l'objet d'amour maternel est acceptée et tolérée, enfin, la rivalité avec le père est admise comme une nécessité à laquelle il est difficile d'échapper et qui entraîne une compétition porteuse de progrès aussi bien individuel que social. On constate que le principe de réalité l'emporte désormais sur le principe de plaisir. Toutefois, l'angoisse de castration est toujours bien présente et, n'étant plus refoulée avec l'énergie d'antan, elle se transforme avant tout en crainte de ne pouvoir se comporter virilement face à la femme. Son objectif est génital mais il n'est pas sûr d'y arriver.

Benoît (10) montre, à la première comme à la seconde passation, tous les traits d'une organisation psychopathique perverse dominée par le courant sadique-anal. Sa production idéique, si elle peut paraître prolifique au premier abord, est extrêmement stéréotypée et n'a aucune valeur élaborative; la fantasmatisation est ici limitée à un rôle de décharge.

Dans le cas des garçons décidés, nous avons beaucoup de mal à ressaisir quelque caractéristique commune à leur positionnement "décidé", contrairement à ce que nous avons observé chez les filles décidées chez qui la position décidée correspond le plus souvent à un contre-investissement de la réalité externe destiné à consolider un refoulement normatif et à renforcer un moi névrotico-normal.

Deux garçons seulement (Vincent 9 et François 7) ont une organisation qu'on peut qualifier de névrotique. Chez ces deux sujets, nous sommes plutôt tentés de parler de "fuite vers la réalité" que de contre-investissement, tant il semble qu'ils trouvent dans la réalité externe un remède à leur souffrance psychique, liée à un Oedipe malheureux, plutôt qu'un état qui leur servirait à renforcer le moi et à leur conférer une identité solide.

Deux sujets (Benoît 10 et Alain 6) ont une organisation psychopathico-perversive, plus psychopathique sadique-anale pour Benoît et homosexuelle masochiste pour Alain. Ici aussi on pourrait parler de fuite vers la réalité, mais, la composante perverse étant dominante, la réalité est utilisée comme une source d'excitation, c'est-à-dire le contraire de ce que font Vincent 9 et François 7 qui s'en servent comme d'un pare-excitation.

C'est aussi ce que fait, semble-t-il, Dominique (8), mais pour échapper à une problématique plus archaïque liée à la persistance d'un fort noyau paranoïde.

En l'espace de quatre ans, on peut dire que le sujet qui a fait le plus de progrès est Vincent (9), qui a surmonté la tentation de stagner dans l'hystérie, ensuite Dominique (8) qui a accédé à la position dépressive au sens kleinien du terme, tandis qu'Alain (6) a régressé vers une position défensive contre son homosexualité foncière, adoptant une position paranoïaque,

que François (7) s'est stabilisé dans une position prégénitale anale (argent et réussite sociale sans composante sublimatoire), tandis que Benoît (10) est resté égal à lui-même, incapable de sortir d'une position psychopathique.

Les Filles hésitantes

BRIGITTE (11)

Première passation du TAT

C'est l'**ambiguïté "perversive"** - bien plus qu'une ambivalence "obsessionnelle" - qui imprègne tous les récits.

Tous les couples de paires pulsionnelles opposées sont intéressés: actif-passif, phallique-châtré (2), masculin-féminin (7,10,12,17), hétéro-homosexuel, sadique-masochiste (9,17,20), séducteur-séduit (6), maniaque-mélancolique (14,16), bon-mauvais, innocent-coupable...

Cette ambiguïté généralisée témoigne de la proximité dans laquelle le sujet se trouve par rapport à la scène des drames habituellement inconscients. La négation qui équivaut à une affirmation (7) et quelques **lapses** significatifs (2,3,20) sont des signes parmi d'autres de la grande **fluidité du processus primaire**.

A toutes les planches ou presque, on obtient deux **interprétations opposées** dont l'une, le plus souvent la première, est conforme à la satisfaction pulsionnelle directe, la seconde faisant **allégeance au surmoi, à la conscience de culpabilité et au besoin de punition** (3,4,5,6,7,9,12,13,14,18..).

Un thème majeur est celui de l'auto-observation jouitive (9) et de l'impossibilité de supporter la faute avec le **besoin d'avouer et d'expié** (9,13..) cependant que les figures du despote et du sadique (17,20), prototypes du surmoi archaïque, sont massivement investies.

Cette problématique axée sur l'**omniprésence du mal** - et du malin - en fait une émule de **Raskolnikov: criminelle par besoin de châtement**.

La **sexualisation de la relation au surmoi** en fait une **masochiste accomplie** - en tant que femme - et une **sadique potentielle** - en tant qu'homme. Le sado-masochisme nourrit sa **bisexualité**.

Le drame nucléaire se joue autour de la **différence des sexes** qui est parfaitement reconnue, dramatisée même, mais complètement **désavouée et transgressée**.

Le fait que les autres, aussi bien l'homme que la femme, lui apparaissent comme nantis (2) est intolérable: "ça fait doublement mal!". Cette injure déclenche la double **violence meurtrière** (2,9,10,13,17,19,20) ou **suicidaire** (17,18).

Le **clivage pervers** permet de maintenir rigoureusement séparées deux imagos d'elle-même, une image phallique, active, virile, triomphante, et une image châtrée, féminine, passive, mélancoliforme.

C'est évidemment l'imgo phallique qui est valorisée. Possède-t-elle le phallus, elle est métamorphosée en "chevalier" (11) ou en "bolide fou" (19), lancée à l'assaut de la forteresse maternelle avec le projet de forcer ses portes, de la pénétrer, d'arracher le phallus qu'elle garde jalousement dans son ventre, ce qui, d'une part, nécessite d'affronter de terribles **angoisses pré-génitales** (11,19) et de faire par ailleurs **alliance** (11 et 19 toujours) avec une image paternelle-virile qui s'avère protectrice à la condition d'être plus sadique, s'il est possible, que l'image maternelle: vampire (19) ou GI contre SS (11).

Le père, déguisé en capitaliste impitoyable (17), remplit la mère - "la grange qui sourit" (17), la "cellule gloutonne" (19) - en lui faisant des tonnes d'enfants, mais il a malgré tout pitié de ces malheureux prolétaires offerts en holocauste à la glotonnerie maternelle.

Il ne serait donc pas impossible que le père sadique -le vampire - qui a un besoin vital de chair fraîche, fasse alliance avec la fille - devenue de ce fait la dépositaire de la vie et donc véritable détentrice de la puissance phallique - afin de vaincre ensemble la mère dévorante. On relève ici l'**alliance incestueuse père-fille à visée matricide**, qui est le thème central obsédant de tout l'oeuvre du Marquis de Sade.

Le plus terrible serait que la forteresse maternelle n'offre aucune aspérité à quoi s'accrocher - "les falaises" (11) - pas de prise, ça glisse, on dévisse et on tombe au fond de la crevasse... Il va falloir se faire à l'idée que la guerre durera longtemps, se réfugier dans les abris, sans savoir s'ils vont résister: "les abris éclatent" (20).

Si le **clivage issu du désaveu** (Verleugnung) de la castration réussit, alors elle peut échapper à la mélancolie, et le garçon qu'elle est restée dans l'imaginaire (14) n'a plus besoin de la fille (châtrée) qu'elle n'a plus besoin d'attendre. Elle laisse sa moitié châtrée dans le noir du désespoir.

Mais le **miracle maniaque**, produit du désaveu, se réalise.

Débarrassée de son **être-femme mélancolique**, elle peut enfin se risquer à sauter dans le vide: superballon dirigeable, elle a vaincu la pesanteur, elle peut enfin réaliser son rêve: remplir le ventre maternel mieux qu'aucun autre ne l'a fait jusqu'ici.

L'envie frénétique du pénis, la réalisation hallucinatoïde de son désir d'avoir le phallus, la pousse nécessairement dans la **voie homosexuelle**, le seul objet vraiment satisfaisant ne pouvant être qu'un double d'elle-même, un être ambigu, à la fois phallique et châtré, une femme de préférence, accessoirement un homme inférieur, avec lequel elle pourrait entretenir la seule relation objectale qui lui convienne: une **relation sado-masochiste passionnelle**.

Dans la relation à l'homme-père, elle pourrait assouvir une position séductrice - "Alors, mon petit chéri, on prend un verre," (6) - mais ne pourrait assumer la position inverse, passive, qui la renverrait trop évidemment à une féminité vécue comme équivalent de la castration. A moins que, faisant une nouvelle fois **alliance avec le diable** - le "parent combiné" sadique - elle trouve sa jouissance dans l'incitation à la débauche des jeunes garçons, et expérimente ainsi une autre manière d'exercer la toute-puissance phallique perverse dans un sens ouvertement destructeur (12). L'alliance sadique père-fille se transposerait dès lors en alliance perverse femme-garçon.

L'obsession du pénis, la fixation traumatique sur la castration, rend la déssexualisation des idéaux impossible. **L'idéal reste purement sexuel-phallique**, si bien que l'idéal du moi, si on le définit comme l'instance identificatoire qui invite à s'engager dans les voies déssexualisées de la sublimation, a énormément de mal à se constituer, bien qu'elle y aspire intensément (1).

Mais, comme elle le dit très bien, que ce soit moi ou les autres qui le veulent, c'est foutu d'avance.

Hypothèse: le caractère hésitant est lié à l'impossibilité, probablement définitive, tant le facteur économique se révèle ici pesant, d'embrasser un idéal du moi déssexualisé.

Deuxième passation du TAT

La **guerre des sexes** fait rage, plus fort encore.

S'il se peut, le climat pervers s'est alourdi.

Le schéma classique de **l'évolution vers l'homosexualité féminine** apparaît désormais clairement.

La fille, qui s'est découverte châtrée, s'est détournée d'une mère idiote qui n'a pas compris le désir puissant qu'elle avait d'être réparée (7).

Elle s'est tournée vers le père et elle a cru que ça pourrait marcher (16), qu'ils allaient s'entendre comme larrons en foire et qu'ensemble - "par amour" (6) - ils allaient se débarrasser de la vieille et commettre le crime parfait.

Aujourd'hui, elle ne peut que se souvenir mélancoliquement de leur courte idylle (2).

Car le complot a été éventé (9). La mère en détient les preuves.

Le père l'a cruellement déçue, il a brisé son rêve (1), il l'a ridiculisée, il l'a dénoncée auprès de la mère (6), l'a même fait chanter (4).

Au lieu de lui donner l'enfant qu'elle attendait, il en a refait un autre à la mère. Double déception! (2).

Alors, possédée par une rage inextinguible, **elle est passée de l'alliance (incestueuse) avec le père à l'alliance (homosexuelle) avec la mère.**

Cet enfant du père qui lui était destiné, on le sauvera (9 au début), car dans cette affaire l'enfant n'est évidemment pas responsable, l'infâme c'est ce père abominable qui va de l'une à l'autre sans vergogne. On sauvera l'enfant, on l'élèvera ensemble et on espère bien que le vieux va clamecer, ce qui arrive très heureusement d'un coup de sabot (2).

Le scénario s'est complètement inversé: **le couple criminel -incestueux père-fille est remplacé par le couple criminel-homosexuel mère-fille.**

Dès lors, par la grâce de la projection, l'homme-père se voit chargé de tous les maux: c'est une brute immonde et pernicieuse (2,3,15,17,19), un maître-chanteur crapuleux (4), un géniteur malfaisant (11), un impuissant paroxysmal (13), un planqué "pantouflard" (14)...

La **révolte homosexuelle** pourrait malgré tout lui ouvrir un sentier salutaire du côté de la révolution (8) ou de la solidarité compatissante avec les opprimés (17).

Elle s'engagera peut-être un peu de ce côté-là, mais, fondamentalement, elle est trop individualiste pour embrasser un idéal collectif car derrière tout idéal socio-religieux, elle a l'intuition - évidemment juste - que se dissimule encore une fois le **Dieu-Père exécrable** (12) qu'elle adora jadis et dont, aujourd'hui, elle ne souhaite plus que la mort (1,20), et si son suicide pouvait au moins servir à cela (1,12), elle se suiciderait volontiers, de préférence en se jetant dans le vide (1 et I 16), réalisant par là son vœu le plus cher: rejoindre ainsi le père dans un **suicide en miroir** (1), ce père follement aimé et follement haï dont ce n'est probablement pas un hasard si elle l'identifie au cabotin misogyne que fut Jean GABIN. Au bout du compte, quand tout le monde est mort, la mère reste seule (1,18). Bien fait pour elle!

On voit bien ici qu'**entre l'amour et la haine**, qu'ils soient dirigés vers le père - l'homme - ou la mère - la femme - **la confusion est totale**, ce qui constitue un autre critère pour repérer la perversion, bien différente en cela de l'ambivalence névrotique, obsessionnelle ou hystérique.

Véronique (12)

Première passation du TAT

Le sujet est en proie à un **état dépressif latent** lié directement à l'**échec de l'Oedipe**: dans l'imaginaire inconscient, l'inceste a été consommé (7) et la punition par la castration a été administrée (1,11,12,13).

Elle lutte donc en permanence contre le retour du refoulé douloureux dont le contenu est aisément appréhendable: **perte d'objet, culpabilité, punition-castration.**

La dépression est une défense contre le retour de l'angoisse (12).

Mais le désir n'est pas éteint pour autant.

Il aiguillonne une recherche compulsive, dans un cadre toujours **transgressif-adultérin**, de l'homme qui séduit par sa force (2,20).

Ce désir la pousse au **passage à l'acte** (4,9,13) ou bien débouche sur la **conversion** hystérique: sa fatigue chronique, traduite par le babillement incessant, apparaît comme une formation de compromis adéquate; d'un côté, celui de la réalisation du désir inconscient, elle fait l'amour tout le temps jusqu'à l'épuisement, de l'autre, du côté de l'interdit et de la réalité, elle est trop fatiguée pour faire l'amour.

La culpabilité est intense, si bien que le passage à l'acte, dans le cas où il viendrait à se produire, entraînerait automatiquement l'**auto-punition**: rupture (4), assassinat (13), suicide (17) ou mort accidentelle (18).

Ainsi à travers le symptôme aussi bien que dans l'acting, les deux instances - ça et surmoi - sont simultanément satisfaites: elle obtient le coût et s'en trouve punie dans l'instant même (13).

Elle voudrait croire qu'elle est plus désirable que la mère (9), que le père n'aime pas sa femme (14,15), que l'amour peut survivre à la rupture (3,4), que le temps de la naïveté et de l'innocence n'est pas définitivement révolu (16,19), que la mère a la nostalgie de son enfant mort (18) etc... mais à tous les coups, **l'affect dépressif est le plus fort**. Le comble du malheur, c'est d'être devenue pareille à la mère (12) avec en sus le sentiment atroce d'avoir perdu non seulement la guerre mais aussi la force de vivre tandis que l'autre, la vieille, survit (18), très bien (12) même, et continue d'en imposer (5).

En fin de compte, le seul espoir qui demeure est placé dans la déssexualisation totale (10) qui n'advientra toutefois pas avant un demi-siècle.

Hypothèse: le caractère hésitant peut être rapporté à la stagnation dans un Oedipe classique qui la relance constamment dans les voies d'une transgressivité fatale. Elle y dépense toute son énergie psychique, si bien que la déssexualisation n'est pas possible, ni donc par conséquent, l'élaboration d'un idéal du moi salvateur.

Deuxième passation du TAT

Elle est sortie du cauchemar.

Elle aurait pu faire naufrage (19). Elle essaie maintenant de se convaincre qu'elle a été le jouet de son imagination morbide.

Il ne fait pas de doute qu'elle **se défend beaucoup mieux contre les affects pénibles** liés à la culpabilité et à la perte d'objet oedipiennes.

Tous les scénarios tragiques alimentés par le besoin de punition ont été presque complètement gommés; là où il était question de rupture ou de mort violente (4,13,17,18), le refoulement a réussi à balayer les représentations autopunitives ou leur en a substitué d'autres.

On ne rencontre plus non plus la tendance à l'acting ni à la conversion.

Les **satisfactions substitutives** gardent cependant une **coloration "hystérique"**: exploit exhibitionniste (1), érotisation de la querelle (4,9), mensonge ludique (5), jeu de cache-cache (6,9), espionnage voyeuriste (6,17), goût de la surprise (6,12,18)...

Le couple parental est littéralement scotomisé (2): aux fantasmes douloureux d'exclusion se substituent les tracasseries professionnelles. La **pensée opératoire** est peut-être en voie d'installation.

Le **travail du deuil** s'est mis en route:

(1) sa mauvaise image ancienne est, au regard du jugement parental, définitivement compromise; elle ira se faire valoir sur une autre scène;

(15) mais ce n'est pas pour autant qu'elle est sans regret; le recueillement sur la tombe familiale prend un sens;

(16) car "il faut savoir prendre le temps pour inventer son histoire". Comme tout ça est vrai!

Là où la sexualité précoce avait fait des ravages (7), on n'est plus en présence d'un sujet coupable mais d'une **victime innocente**, ce qui autorise opportunément la réconciliation avec la mère. On repère bien ici le travail du refoulement qui aboutit au renversement des rôles dans la **refonte typiquement hystérique du fantasme de séduction originaire** par le père. De ce point de vue, ce n'est pas un progrès.

Enfin et surtout, la voie royale qui permet de sortir de l'Oedipe et de surmonter la castration s'ouvre à elle: la **consolation par l'enfant** (3,11).

Autre mutation de taille: l'homme fort qu'elle envisageait de draguer dans les rues sombres, elle lui accorde maintenant l'humaine faiblesse (20) et pousse même la magnanimité jusqu'à lui permettre l'amitié d'un autre homme.

Elle va incontestablement mieux, quand bien même c'est partiellement le résultat d'un renforcement du refoulement.

LAURENCE (13)

Première passation du TAT

La réactivation adolescente du **conflit générationnel** (oedipien) bat son plein, nourrie par l'**idéalisation de la sexualité infantile** et la **négation** de tous ses aspects égocentriques et agressifs.

Le monde adulte est dévalorisé au bénéfice de l'exaltation apologétique du monde de l'enfance dans une optique rousseauiste (16).

Cet **enfant merveilleux** a horreur des conflits, notamment entre les sexes et les races, de l'agressivité, du mensonge, et de plus, il est **auto-suffisant**.

La scène primitive est inversée (5): la vieille dame, riche mais exclue de la sexualité en raison de son grand âge, se fait voler par les enfants, pauvres mais pleins de vie.

C'est peu dire que le retour du refoulé correspond au **retour de l'agression** offensive.

La dissimulation (9,14), le vol (5), la cruauté (9), la tromperie (13), le meurtre en série prémédité (15) font retour et se renforcent de la **transgression**.

La famille des vieux est une prison (1,2,14,17).

Le besoin de s'évader est puissant (14,17) mais tenu **secret**, et vise sans doute la réalisation du désir génital (19): "une chaumière et deux coeurs".

Elle jouit

- du pouvoir dominateur qu'elle exerce sur le partenaire amoureux (4),
- de l'attachement qu'il lui manifeste (8),
- de l'attrait qu'elle exerce sur le père (6),
- de la douleur qu'elle inflige à l'homme trompé, lequel témoigne par sa douleur même de l'importance qu'il lui accorde (13),
- de la honte et du ridicule où elle plonge ses rivales en amour (9),
- de l'impuissance de la mère devenue stérile (7),
- de la jalousie qu'elle lui inspire (12).

Tous ces courants témoignent d'un Oedipe normativement orienté mais vécu le plus égoïstement du monde et traversé par un courant **sadique** évident.

L'**égoïsme** trouve sa légitimation dans un sentiment d'injustice qui autorise la **revendication anarchiste** et la "récupération individuelle" (5).

Si la négation et le refoulement, essentiellement dirigés contre les composants sadiques de la pulsion génitale, échouent, ce qui est le cas ici, le sujet, au nom de son **idéal "héroïque"** (11) enfourche sa monture et affronte victorieusement la bête - le dragon - qui représente la masse de ses pulsions agressives-destructrices. De la sorte, le conflit est **intériorisé et neutralisé** sur le mode obsessionnel-compulsif.

L'objet est investi pour la sécurité affective qu'il procure (10) mais s'il vient à disparaître, par accident (souhaité?), ce n'est pas grave, il est tout de suite remplacé (3).

Cependant, son immoralité lui fait craindre, de façon très **réaliste**, de se retrouver seule (15) et misérable (20) dans un monde dévasté, avec, en arrière-fond, la crainte de perdre l'amour d'une mère (18) perçue par ailleurs comme froide et peu expressive.

Alors elle risque de se retrouver (20) vaincue, pauvre, démunie, totalement dépendante, déçue, déchet parmi les déchets, ce qui correspondrait, au terme d'un combat douteux, au retournement en son contraire de son idéal victorieux, à moins que, en bonne obsessionnelle, elle n'y trouve malignement son bien à travers la réalisation d'un idéal de clocharde où la contestation sociétaire trouverait quand même finalement son compte.

Hypothèse: l'hésitation est sans doute liée à la complexité d'une conflictualité oedipienne qui, en raison de la prévalence du courant agressif, s'est engagée - et perdue - dans les méandres de l'obsessionnalité.

Deuxième passation du TAT

Jeanne d'Arc est tombée de son cheval!

Elle est toute perdue (11), elle a perdu son combat (20) mais ce n'est pas grave, sa gloire posthume est assurée, elle connaîtra la consécration (19) un jour.

Son bonheur aura été éphémère (3) mais elle peut se consoler à l'idée que tout le monde - père, mère et les autres - l'a toujours intensément aimée et désirée (6, 7, 9, 12, 13, 15, 18) si bien que la **perte d'objet** ne concerne que l'autre: l'objet perdu de l'autre, que ce soit le père (13) ou la mère (18), c'est elle, et comme elle est "unique", l'autre n'en souffrira que plus cruellement (15, 18).

On retrouve ici encore le fantasme d'une scène primitive inversée (5): dans les jeux sexuels infantiles, avec la complicité des GRANDS parents, elle s'est emparée du phallus du GRAND père (1, 5), phallus guerrier qui lui aura permis de connaître le triomphe (1 et I 11), éphémère sans doute, comme tout le reste, mais quel triomphe!

La crainte de l'échec (16) peut renvoyer aussi bien à la peur de la **punition** pour avoir volé le phallus qu'à la **honte** d'être découverte en possession d'un phallus qui n'est après tout qu'un cache-misère, fétiche ou postiche.

Pourquoi Jeanne d'Arc fut-elle brûlée? Parce qu'elle refusa obstinément d'ôter ses habits d'homme et de rendre son épée.

Alors on lui a fait un "mauvais coup" (20). Quand on l'eut brûlée, il n'y eut plus que "fumée, vide, silence et déception" ... mais elle avait déjà rejoint le paradis (I 16) où n'entrent que ceux qui ont gardé leur âme d'enfant.

Conclusion: elle est bel et bien un héros (I 11) - comme le sont en fantasme tous les obsessionnels .

Marie Noelle (14)

Première passation du TAT

La **fixation oedipienne au père** domine le tableau.

L'obligation scolaire, en tant qu'événement commémoratif de la fin de l'âge oedipien est ressentie comme un traumatisme intolérable (1, 2), entraînant notamment une régression **voyeuriste** (2, 9, 11, 16, 19): ne pouvant et ne voulant plus vivre avec les autres, elle les regarde vivre et se demande comment ils vivent.

Exclue de la triade oedipienne, elle vit la perte de l'objet comme équivalente à la mort de celui-ci; parce qu'elle n'a pas pu avoir le père pour elle seule, c'est comme si il était mort, elle se retire du groupe familial - "il y a trop de monde ici" - et choisit d'aller dormir (3) pour être seule avec elle-même.

Elle ne fait pas le deuil de l'objet, sinon elle serait sortie de l'Oedipe; elle le divinise (14) - "adore la lune" - et **s'identifie à ce père inaccessible**.

Son inaccessibilité, sa froideur, son narcissisme agressif (13) et son hermétisme sont la résultante de l'**échec oedipien**. Le père n'a pu être atteint, ému, touché ni compris, elle sera inatteignable, intouchable, imperturbable et incompréhensible.

Comme elle a fait la part de la différence des sexes, elle a aussi, heureusement, introjecté des qualités féminines-maternelles; d'où une identification **double**, maternelle-généreuse et paternelle-froide, en dépit du fait que le père n'est nullement froid, mais ce qui est introjecté a affaire avec les termes de la relation objectale et non avec les qualités réelles de l'objet.

Cette **identification bisexuelle post-oedipienne** n'empêche cependant pas le retour du refoulé dont le contenu est une **rivalité violente avec la mère** (12), la soeur (9) et toutes les femmes (17).

On observe dès lors un va-et-vient permanent entre une position "hors-monde", transcendente, philosophante et voyeuriste, et une position "dans-le-monde" caractérisée par un retour compulsif sur la scène des passions humaines animé par la réactualisation impénitente d'une dramaturgie oedipienne chauffée à blanc.

Dans la position hors-monde:

- elle s'interroge sur le mystère de la rencontre des sexes -la scène primitive - à laquelle elle ne comprend pas grand-chose mais qui la remplit d'un effroi fascinant (11),

- elle observe le déchaînement -sexuel-passionnel- de la nature tourmentée mais n'ose y participer (19),

- elle s'entretient avec Dieu (14),

- ou avec elle-même, dans le mépris condescendant de la misérable humanité (16).

Le retour du refoulé se manifeste de multiples façons à travers:

- la curiosité sexuelle vécue comme transgressive (5),

- le désir, hypocritement dissimulé, d'échapper à l'univers maternel pour aller jouer avec papa (7),

- la réalisation "hallucinatoire" du désir génital (8),

- l'envie d'être "toute bonne" et de battre la mère sur ce terrain; mais ça ne marche pas parce que l'homme veut autre chose (4). Mais quoi?

- le besoin de croire que le père est malheureux (10), qu'il la désire (6), qu'il est follement amoureux d'elle (13), qu'il n'y survivra pas (15).

Sa position, de ce point de vue, est "érotomaniaque", c'est-à-dire que la réponse à la question: "Que veut le père?" est tout simplement: "Moi".

- la panique incestueuse (6) qui est le noyau de sa névrose (comme de toutes les névroses, évidemment),

- la peur de perdre son pouvoir de séduction (12) intimement lié à sa jeunesse, perte qui équivaldrait à devenir comme sa mère, punition suprême pour le désir incestueux;

- le déplacement sur la soeur de l'agressivité à l'égard de la mère (9),

- la mort comme solution "romantique" à la conflictualité oedipienne (18).

Une solution de compromis s'ébauche à travers l'**identification à la prostituée** (17), c'est-à-dire à la femme qui, bien qu'elle n'aime pas les hommes (13) et condamne leur sexualité grossière (17), trouve le moyen de damer le pion à la mère en sortant l'homme de la prison conjugale (20), lui accordant la satisfaction sexuelle qu'il ne trouve pas dans l'union légitime, tout en étant elle-même frigide, c'est-à-dire inaccessible.

En fin de compte, l'hyperinvestissement de la relation au père, en raison de sa **coloration érotomaniaque**, fait suspecter, plus profondément, une fixation homosexuelle beaucoup plus forte que l'investissement hétérosexuel, trop tapageur pour être authentique.

Puisque c'est le jour de Noël (20) et qu'elle est tentée de délivrer l'homme prisonnier de la mère - mais aussi de ses bas instincts - elle en revient à la solution de l'**identification mystique** qui arrange tout. Mot de la fin: "Il prie" (20).

Hypothèse: le caractère hésitant pourrait être mis en rapport avec la persistance d'un conflit oedipien excessivement chaud empêchant toute identification résolutive dans une perspective réaliste.

Deuxième passation du TAT

La perlaboration marche bien.

Certes, MN continue de caresser son fantasme favori, à savoir qu'elle est la fille préférée du père, au contraire de ses soeurs qui sont collantes et ennuyeuses (10), qu'elle seule pense à lui et que c'est elle qui le sauve de la solitude glaciale où il risque de mourir comme un chien (16).

Mais l'amour d'objet s'est frayé une voie de sortie vers le choix d'un substitut qu'elle souhaite tantôt fort (2) tantôt faible (14) pour qu'on puisse s'aider et s'apaiser mutuellement.

Elle a cessé d'adorer la lune et de soliloquer; elle parle avec son homme pendant des heures et des heures. Après quoi, elle dort du sommeil du juste. Les palabres interminables, ça fait partie de l'amour (14).

Elle a osé dire à papa et maman qu'elle allait s'en aller (5). Le "Monsieur" - son prétendant? - s'est présenté. "Votre petite fille est morte, a-t-il dit, vive ma femme". Catastrophe?

Non, puisqu'elle s'épanouit en toute féminité (8).

Beaucoup de choses se sont passées qui ont dû jouer un rôle dans la production de l'heureux événement.

Elle a pris vaguement conscience de sa **culpabilité** (6), du fait qu'elle a désiré son père et détesté sa mère au point qu'elle aurait voulu la remplacer par une autre mère moins nounou mais plus jeune et plus gaie (7), par quoi se révèle son homosexualité latente.

Peut-être l'amour qui la lie au père n'était-il pas réciproque (4)? Déflation de l'érotomanie: ce père est comme tout le monde, préoccupé de ses petites affaires, de la corniche qui fuit et de rien d'autre; un homme ordinaire, un homme sans qualité, avec des soucis ordinaires.

L'identification à la prostituée (13, 17), devenue consciente et donc nommée comme telle, est abandonnée. Ce n'est plus elle qui va vers les hommes déguisée en putain, ce sont les hommes qui viennent à elle, mais ça, ça ne l'intéresse pas. La prostituée est prise pour ce qu'elle est: une femme ordinaire qui fait un métier ordinaire pour soulager l'homme ordinaire de sa sexualité ordinaire. Aucun intérêt!

La putain n'a d'ailleurs que ce qu'elle mérite (13).

Le fantasme de la mythique prostituée au grand coeur, à la fois libératrice et gardienne des bonnes moeurs, s'est évanoui au profit d'une joyeuse et loufoque escapade hors les murs (20). Sans toit ni loi.

D'autres thèmes émergent: celui de la différence des sexes dont elle prend conscience qu'elle l'a longtemps niée (9), et celui de la haine familiale meurtrière (11) dont elle espère qu'elle n'a pas produit des dégâts irrémédiables.

Elle ne se défend plus contre le sentiment dépressif (19). Elle comprend qu'elle a souvent été irréaliste - "la petite fille aux allumettes", une fameuse incendiaire! -; elle pourrait peut-être profiter des fêtes de famille - c'est Noël, Marie! - pour renouer avec tout le monde.

On ne trouve plus trace de ses identifications grandioses. Elle fera ce qu'elle peut; puisqu'elle ne sait pas jouer, elle écrira des partitions pour ceux qui savent (1).

Enfin et surtout, elle devine qu'elle est malade de la mère et non du père.

"Sa mère sait très bien que la syncope est le signe que la fin commence" (18), cette petite phrase pourrait s'entendre à l'envers: le symptôme hystérique de la syncope* qui surgit aussi bien dans le rapprochement physique avec le père (6) qu'avec la mère (18), est le signe que, à travers et grâce à la crise qui réunit les contraires - séparation-réunion avec l'objet -, la fin du drame est proche, son devenir-malade hystérique apparaissant comme le prélude de la guérison de son être-malade érotomaniaque, guérison qui lui permettrait d'accéder à une "vie pleine" (12).

Son pressentiment est juste: tant qu'elle n'aura pas accepté sa castration, projetée phobiquement sur l'imaginaire de la vieille femme proche de la mort, tant qu'elle n'aura pas accepté qu'elle est une femme comme sa mère, ni plus ni moins, tant qu'elle ne se sera pas réconciliée avec "la vieille", elle continuera d'errer.

Mais tout semble indiquer que l'errance arrive à son terme, en dépit de quelques idées suicidaires (15).

Caroline (15)

Première passation du TAT

Le **refoulement** est intense avec pour conséquence une importante raréfaction de la vie fantasmatique.

On en est réduit à ramasser les miettes tombées de la table de l'inconscient.

Pêle-mêle, on note:

-l'éloignement dans le temps ou la fiction (2,4,5,7,9..)

-l'accent mis sur la **contrainte**, le travail forcé sous haute surveillance (2,7,17), l'ennui (7), l'attente (8),

-le personnage qui "supervisionne" est principalement la mère (2,12,17);

-dans le même registre, l'opposition en alternance entre l'immobilité et le mouvement (8,9,16,19-20), mouvement auto-érotique (8,16) ou mouvement de fuite (11,16);

-l'opposition entre l'inclusion (19) et l' (auto-)exclusion (3,8,16,20);

-la révolte non déguisée contre l'autorité parentale (3,16);

-le clivage entre le bien et la pureté, qu'elle incarne (12,7) et le mal, projeté sur l'imaginaire maternelle (12);

-le souhait - vengeur - que le couple des parents soit - un peu - malheureux (2?,4?,10,18).

Il faut attendre la planche 11 pour atteindre le point sensible qui réveille - c'est le cas de le dire puisqu'elle va bientôt évoquer son cauchemar habituel - l'angoisse.

Risquons l'interprétation des deux cauchemars répétitifs. Ce sont des rêves "typiques".

Il fait noir=je dors, je rêve d'en sortir=je m'éveille, je vois de la lumière=j'ai envie de voir, la fenêtre est fermée=je n'ose pas regarder, je force, elle s'ouvre=j'ose et je regarde, je me sauve=ce que je vois m'épouvante, retour à la réalité et réveil.

Qu'a-t-elle vu? Une **scène primitive interprétée dans le sens d'un coït anal sadique**.

Le serpent et les rochers qui tombent (11), c'est le pénis du père qui disparaît dans l'anus de la mère, d'où va sortir l'équation classique: pénis=selles=enfant.

Ce n'est pas elle qui ferait une chose pareille (12).

D'ailleurs, a-t-elle seulement vu quelque chose? - refoulement et négation - puisque le spectacle est terminé (13).

Mais la nuit, quand elle rêve, elle **prend la place de la mère**, fantasme la pénétration anale (6) et se réveille juste avant l'orgasme.

"Elle tombe dans un trou sans fond" peut signifier, à condition d'inverser les positions du sujet et de l'objet, qu'elle s'identifie métonymiquement au trou et se vit donc comme châtrée, et que le pénis est en train de tomber dans le trou. Elle se réveille parce que la censure lui interdit d'être castratrice comme la mère, qu'elle perçoit manifestement comme châtrée-châtrante (12): peaux qui pendent, yeux narquois, maigre, doigts longs et fins.

Néanmoins, elle a châtré le père et celui-ci revient comme un spectre hanter les lieux du crime (15).

Hypothèse: le caractère hésitant peut être mis en rapport avec la **révolte** contre l'autorité des parents et avec la revendication pulsionnelle entendue dans le sens du droit à la jouissance anale du pénis, ce qui réduit à la portion congrue le champ des investissements non sexuels.

Deuxième passation du TAT

Le refoulement ne laisse toujours filtrer que de maigres indices.

La guerre pour la possession du phallus (11) s'est terminée à l'avantage de la mère qui règne désormais en maître (2). Le père est mort (18). Le frère aussi (10). Ou bien il a raté (1) et se retrouve en position inférieure (2).

* Etymologie de syncope: action de tailler, réduire ou briser. D'où le rapport étroit entre la syncope et la thématique de la castration. On tombe en syncope quand le fantasme de castration est à fleur de conscience.

La relation d'objet homosexuelle est fort investie (7,8,9),l'homme jouant le rôle d'un objet de troc (9,12?). Complémentairement,la femme est un objet si précieux que dans le monde des hommes,on règle ses comptes en supprimant la femme de l'adversaire (13).L'agressivité vengeresse est l'apanage des hommes.

Dans "un monde de femmes",elle sera heureuse et aura beaucoup d'enfants (5,16),comme Blanche Neige et ses sept nains,le nain étant le prototype de l'enfant-pénis anal.

Synthèse pour les filles hésitantes

Brigitte (1) est l'exemple accompli du sujet chez qui la vie mentale et la production fantasmatique sont hypersexualisées. Dans son cas, la conflictualité intrapsychique se joue autour de la bisexualité et elle est portée à son comble, toutes les tendances - passives-actives, phalliques-châtrees, masculines-féminines, sadiques-masochiques, maniaques-mélancoliques , altruistes-criminelles... - s'affrontant sans merci dans un combat sans fin, faute de pouvoir jamais réaliser aucune formation de compromis qui aurait valeur de symptôme. Le clivage est perpétuellement à l'oeuvre. Il n'est pas possible dans son cas de penser que la fantasmatisation correspond à un travail de la pensée destiné à résoudre un conflit. C'est le contraire qui se passe: la pensée est utilisée pour jeter de l'huile sur le feu si bien que l'on peut parler d'une perversion de la pensée qui renvoie elle-même à une personnalité perverse dont l'axe central est constitué par le sado-masochisme.

La deuxième passation confirme la sexualisation de la pensée et l'aggravation d'un sado-masochisme qui tend à trouver son expression au sein d'une relation d'objet homosexuelle.

Véronique (12) continue de vivre dramatiquement et même traumatiquement un échec oedipien qui la pousse à la compulsion de répétition dans le sens de la transgression adultérine qui serait la formation de remplacement pour la transgression incestueuse.

La répétition de l'échec entraîne un sentiment dépressif contre lequel elle se défend par le passage à l'acte ou bien en recourant à l'hystérie de conversion.

Lors de la seconde passation, on retrouve moins les signes d'un drame actuel que ses séquelles qui portent la marque d'une cicatrice douloureuse mais aussi d'un certain apaisement. Un travail de deuil s'est accompli qui semble autoriser le déplacement et le changement d'objet.

La note hystérique demeure mais elle donne l'impression d'être passée dans la formation du caractère: exhibitionnisme et voyeurisme non pervers, érotisation ludique des relations objectales...

Laurence (13) montre de nombreux signes d'une organisation caractérielle de type sadique-anal avec des formations réactionnelles qui évoquent une organisation obsessionnelle. En effet, elle s'auto-représente comme un être profondément égocentrique, froid et même cruel mais en même temps elle se fait peur à elle-même à cause de tous ces traits qu'elle s'exagère, ce qui fait qu'elle tend à développer une angoisse qui est d'abandon, encore que par rapport à une solitude qu'elle estime avoir méritée en juste retour de son caractère peu aimable, elle use, pour s'en protéger, du mécanisme de l'isolation.

La seconde passation ne fait pas apparaître de changement notable; elle confirme le diagnostic d'organisation obsessionnelle, tout l'effort de pensée étant mobilisé pour tenter de produire une sorte de plaidoyer *pro domo* qui lui permettrait de transformer son échec en victoire.

Marie-Noëlle (14) est plongée, tout comme Véronique (12) dans un Oedipe torride où, se confortant d'une position érotomaniaque, elle livre un combat acharné contre la mère, notamment en s'identifiant hystériquement à une prostituée mythique. Ici aussi, la vie mentale est sexualisée de bout en bout comme chez Brigitte (11) et Véronique (12), avec une touche érotico-mystique.

La seconde passation laisse transparaître des signes qui indiqueraient que le conflit oedipien est en voie, sinon de résolution, du moins d'apaisement. Un certain sentiment dépressif se fait jour; le travail de deuil semble avoir commencé et la symptomatologie névrotique, dans le sens de l'hystérie de conversion, semble devoir se substituer à la passion érotomaniaque.

Caroline (15), contrairement aux autres filles hésitantes, ne laisse pas filtrer grand' chose de sa dynamique pulsionnelle profonde. On est obligé de deviner sa problématique, qui paraît centrée sur une revendication phallique qui rend compte de son caractère opposant et qui semble par ailleurs devoir s'accompagner d'une régression prégénitale où l'analité domine.

Il n'y a pas de changement notable observable lors de la deuxième passation, sinon que la rancune issue de la revendication phallique aboutit à dévaloriser l'homme et à l'orienter vers une position homosexuelle.

Les filles hésitantes se caractérisent toutes, à l'exception de Caroline (15), par une **sexualisation de la pensée** qui devient l'exutoire d'une conflictualité intrapsychique aiguë où dominant, dans l'ordre, une rivalité oedipienne acharnée poussée à l'extrême (Marie-Noëlle 14), ou vécue sur le mode traumatique (Véronique 12), la régression perverse sado-masochiste (Brigitte 11), ou la mise en forme névrotico-caractérielle (obsessionnelle) de celle-ci (Laurence 13 et peut-être aussi Caroline 15).

La sexualisation de la pensée rend compte de la **richesse prolifique de la production fantasmatique, expressive d'une conflictualité aiguë où c'est la bisexualité qui se trouve être au premier plan**, sauf pour Véronique (12) qui paraît être momentanément la seule en mesure de dépasser ce problème.

A notre avis, c'est l'intense fixation bisexuelle de ces sujets qui rend compte de la sexualisation invasive de leur pensée, qui l'intoxique pour ainsi dire, mais où ils se complaisent, **complaisance** qui dans l'immédiat les empêche de poser un choix quelconque qui signifierait, à un niveau symbolique, le renoncement à la bisexualité et donc à un sentiment de complétude imaginaire auquel elles s'accrochent encore pour un temps indéterminé.

L'hypothèse d'une organisation obsessionnelle vraie ne peut être retenue que pour Laurence (13), encore que dans son cas, il semble s'agir d'une organisation plus caractérielle que névrotique au sens de productrice de symptômes.

D'une passation à l'autre, on observe une aggravation du processus de sexualisation de la pensée chez Brigitte (11), une légère déssexualisation chez Marie-Noëlle (14), une progressive déssexualisation maturante chez Véronique (12), et le statu quo chez Laurence (13) et chez Caroline (15).

Les Garçons hésitants

Olivier (16)

Première passation du TAT

Le premier thème évoqué est celui de l'**onanisme génital (1)**.

Si on interprète le récit en inversant l'ordre chronologique, partant du principe que la dernière phrase laisse filtrer le fantasme initialement censuré, on obtient ceci: "Il se masturbe depuis toujours mais il a très peur d'être découvert".

L'affirmation de l'absence du père "déporté depuis le début", équivaut à la négation de sa présence. Autrement dit, depuis le début, il a très peur d'être châtré par le père en punition de son onanisme, mais il le nie.

La **négation de la menace de castration** aboutit ici à **cliver** l'imaginaire paternelle en deux moitiés diamétralement opposées qui alimentent de bout en bout toute la dramatique oedipienne: un père phallique, castrateur, sadique, persécuteur - "les salauds qui nous poursuivent" - incarné par le nazi et un père châtré, masochiste, persécuté, incarné par le juif auquel il s'identifie par **formation réactionnelle** contre son propre phallicisme sadique destructeur.

Le conflit grandiose entre les deux imagos paternelles s'exprime dès l'ouverture puisque, s'identifiant d'abord à Abraham, le père sacrificateur - l'inventeur de la circoncision, selon la bible - , il se reprend aussitôt pour s'identifier à Isaac, le fils promis à l'immolation.

Tout son drame est déjà scellé dans cette première méprise. Tous les récits qui vont suivre sont des variations sur ce thème initialement donné.

L'**issue sublimatoire** - "s'amuser, jouer du violon, pour rendre espoir aux siens" - est indiquée d'emblée mais on comprend dans le même temps qu'elle aura du mal à s'affermir en raison du fait qu'elle reste très proche de sa source sexuelle masturbatoire et se trouve par conséquent toujours menacée d'être frappée d'inhibition tant est massive l'angoisse de castration.

Ce qui, par contre, pour l'instant du moins, n'est absolument pas inhibé, c'est la production imaginative, aussi abondante que diversifiée et proprement extraordinaire.

L'onanisme génital s'est transposé en **érotisation de la pensée** avec une orientation romanesque débridée, ce qui en fait un romancier-né.

Tous les thèmes traités peuvent être entendus comme des variantes du **rapport ambivalent au père**. Chaque récit en explore une voie particulière, dramatique, tragique, lyrique, héroïco-épique ou comique, le sujet se révélant doué pour tous les genres, ce qui en fait en quelque sorte un auteur complet.

Le conteur extraordinaire qu'il est aura-t-il l'énergie suffisante pour devenir l'auteur qu'il pourrait être? cela dépend de sa capacité de sublimer, laquelle, trop orientée dans le sens du **masochisme** et de l'**autodestruction**, risque d'en faire, de toute façon, un auteur "maudit", c'est-à-dire non pas rejeté, mais sans ambition conquérante, la victoire étant justement ce qui tombe sous le coup du refoulement. Bref c'est le *looser*-type.

Le conflit oedipien (2), bien qu'il soit traversé par tous les courants possibles - négatif/positif et normatif/inversé - est largement dominé par la **défense contre l'homosexualité passive**.

Sa moitié masculine se met au service de la "**vieille**" mère dans une position de dévouement et de **tendresse déssexualisée**, cependant que sa partie féminine-homosexuelle contre-investit la culture, se détache du père ("il est mort" = la relation au père est abandonnée) avec un sentiment résiduel de perte et de conflictualité persistante: "elle part brouillée, et ça l'embête, et en plus elle part dans l'inconnu et il y a une part d'elle-même qui s'en va".

Le voilà voué à la destinée du **juif errant** (3). Il aurait souhaité avoir une destinée oedipienne classique, avoir tué le père et s'être approprié la mère, ce qui en aurait fait un homme "normal". Mais l'angoisse de castration issue de son Oedipe inversé - en cela, c'est un digne émule de l'Homme aux Loups - l'a obligé à nier sa fixation au père adoré et à l'éloigner jusqu'aux antipodes en allant même, niant toute jalousie, jusqu'à lui abandonner le petit frère. Tandis que lui, le grand fils, **fuyait dans une relation sado-masochiste avec la mère**. Le **camouflage** est parfaitement réussi. Son désir d'être battu-coûté par le père est simplement transposé dans la relation mère-fils. Il faut par ailleurs, toujours pour nier son désir homosexuel passif, qu'il développe une identité de **façade hypervirile**: boxeur, célèbre, battant.

Le suicide de la mère lui apporte une maigre consolation. D'une part il a la preuve qu'il était l'**objet manquant - le phallus - de la mère**, d'autre part il **se venge** de sa première rivale. Son remords ne doit pas faire illusion; cet épilogue satisfait très bien son narcissisme et son sadisme.

La femme ne l'intéresse pas (4). La femme est toujours une putain doublée d'une menteuse. C'est évidemment une projection. Le menteur, c'est lui, et il n'est jamais aussi menteur - inconsciemment, reconnaissons lui cette circonstance atténuante - que lorsqu'il tombe amoureux. Ce dont il tombe amoureux, c'est de son moi idéal, effectivement incarné par la femme-star dont tous les hommes sont amoureux-fous; et **ce qu'il voudrait être c'est cela: une femme irrésistible**.

Mais pour être cela, il faut passer par la castration, et c'est là le noeud du problème, le foyer de son angoisse et le point de départ de toutes ses fuites éperdues.

En tombant amoureux, il séduit la femme, mais il ne la séduit que pour l'abandonner, par le biais de sa transformation en putain fallacieuse, au sort des mal aimés, des paumés, des réprouvés.

A la fin de l'histoire, la femme se retrouve dans une situation exactement similaire à la sienne: châtrée, frustrée, abandonnée.

Dans le triomphe comme dans la déréliction, la femme est et reste, à tout moment, son **double positif-négatif**.

Son rapport à la putain serait bien différent s'il occupait la position oedipienne classique. Alors, ce serait la Marguerite Gautier de "La Dame au camélia" ou la Katioucha de "Résurrection", non pas la femme que l'homme condamne et rejette en se condamnant et se rejetant lui-même, mais celle qui, par son attitude, au-delà de toute séduction et de toute condamnation, permet que l'homme s'élève jusqu'à l'amour génital vrai qui n'implique ni faute, ni culpabilité ni réparation, mais qui exige plutôt que cette triade morbide soit dépassée.

Pour qu'il atteigne à cela, il faudrait que le courant génital soit un peu plus fort.

Comme le fond de son désir risque d'être démasqué - n'oublions pas qu'il passe le test sous l'oeil bienveillant mais néanmoins inquisiteur d'une femme - , il se proclame à nouveau normal : "Je vais encore tuer le mari!" (5). Et le mari meurt effectivement sans qu'il ait besoin de faire le plus petit effort pour cela. Le vieux s'est tiré une balle dans la tête. Une fois de plus, la proclamation de foi **parricide apparaît suspecte**, de par sa répétition même.

La nécessaire séparation d'avec la mère (6) ne pose pas de problème. Un fils doit bien un jour quitter sa maman, c'est dans l'ordre des choses. Il **renchérit dans la normalité**.

Cela se fait sans drame ni douleur pour lui puisque, des deux protagonistes, seule la mère perd quelque chose: son petit phallus chéri: "Gros plan sur la mère, les larmes qui coulent". **Jouissance sadique du gamin narcissique** devant les grosses larmes qui tombent en silence.

Après le rapproché maternel, le rapproché paternel (7). Le conflit éclate: il ne peut évidemment pas se faire l'allié d'un père sadique. Faire alliance avec cet ogre capitaliste, ce serait vendre son âme au diable, se laisser enc... par le "petit" (= grand) salopard.

Il est "écoeuré". Le dégoût, **réaction "hystérique"** de première ligne, demande à être étayé par une identification contraire. **S'identifiant à la victime**, de la même manière qu'une hystérique devient féministe, il devient tiers-mondiste et embrasse la cause des indiens. Mais en fin de compte, il construit son scénario de telle manière que c'est sa crapule de père qui gagne la partie. Une fois de plus, il se situe aux antipodes du héros oedipien classique qui, au prix d'une certaine culpabilité sans doute, aurait réglé son sort à cette figure de père hypercynique. Son ambiguïté est telle qu'on a du mal à savoir si dans toute cette histoire de roman noir, il prend le parti du fils ou celui du père. Sa révolte n'est pas syntone du moi.

Son **désir ardent d'être gratifié par le père**, de recevoir le pénis en échange d'un simulacre de castration, finit par trouver une voie de réalisation (8) de la façon la plus "pathétique" qui soit. Il se confectionne un *ersatz* de roman familial, inversé par rapport au modèle classique. Puisqu'il est fasciné par la figure du père fort - riche - et donc nullement châtré, il s'invente un père pauvre mais qui aurait néanmoins conservé intacts les deux organes qu'il convoite le plus, le cœur, siège d'une **libido puissante**, et le rein, lieu de production d'un jet tout aussi puissant. Le lien entre père et fils est scellé par la mort du premier et la résurrection du second mais, comme il ne s'agit ici que d'un père de remplacement, la question du meurtre du père est savamment esquivée, de même que la question connexe de la castration.

Maintenant qu'il est restauré dans son image du corps, il ne craint plus la compagnie des autres hommes. Pour ce qui est de sa complexion anatomique, ça peut aller. L'homosexualité de "guindaille" (9) est une solution de remplacement provisoirement satisfaisante. Il n'est toutefois pas guéri pour autant de sa **nostalgie du père**. A la faveur d'une imbibition avancée qui permet la levée de l'inhibition - et moyennant une noquette de beurre! - il ose enfin s'ouvrir et s'offrir à son père qui... lui tire dessus. Merci papa!

La représentation d'un couple hétérosexuel (10) vient bien à point pour rétablir la censure qui risque d'être débordée. Mais comme l'hétérosexualité ne l'intéresse pas, il va devoir se creuser: "Il y a quand même quelque chose à dire..."

C'est le vieux couple qu'il forme avec sa vieille mère qui est remis en scène. Ça n'a rien de drôle, car aussi loin qu'il se souvienne, sa mère lui a toujours reproché la tiédeur de son amour tout en lui interdisant la masturbation - "Tu ferais mieux d'arrêter" - et en le menaçant de la castration: "Ta vue va baisser, il t'arrivera malheur".

Mais lui sait bien qu'il ne renoncera jamais. Pour se venger, encore une fois, il fait des fugues, plonge sa mère dans les affres de l'angoisse et promet de s'arrêter, faisant semblant de croire à la réalité de la menace.

Le monde des hommes est infiniment plus stimulant (11).

Entre hommes au moins il se passe des choses.

Ils étaient 14 (???, 14 juillet? 14-18?) à former la **horde sauvage**.

Or ils avaient perdu le feu*.

A force de se mesurer dans leurs joutes homosexuelles-urétrales et de pisser sur le brasero du voisin, leur libido s'était éteinte. Il fallait un nouveau Prométhée assez courageux pour affronter à nouveau le danger de la castration et dérober au Père-Dieu le secret de sa puissance, le moyen **magique** de raviver la flamme libidinale.

Le héros affronte victorieusement le père castrateur en l'endormant par ruse. On note que, bien que la mort du dragon volant soit inscrite au programme de l'épreuve, le héros s'arrange pour que le dragon-père soit seulement évanoui, ce qui sauvegarde la possibilité de réaliser son vieux rêve d'accomplissement homosexuel, le préserve de la culpabilité qui découlerait du meurtre du père et rend compte en définitive de son incapacité foncière de s'identifier au père symbolique puisqu'il n'y a jamais de père mort.

Plutôt qu'un héros prométhéen, c'est un **petit délinquant** (12) qui se fantasme "fameux", mais qui a besoin de la protection d'un homme de Dieu - ce que lui ne saurait être du fait qu'il ne peut pas comprendre ce que ça veut dire - pour se protéger de la justice des hommes.

Entre les deux hommes, aucun dialogue ne s'institue. Il s'en va aussi mystérieusement qu'il était venu. Il n'y a de mystère que parce qu'il n'a pas le sens du mystère, c'est-à-dire du sacré, mais il frôle quelque chose de cet ordre. En fait de héros, il n'est qu'un **héros psychopathique** qui peut difficilement comprendre qu'il puisse exister un autre monde - plus symbolique - que celui où il se meut, qui est un monde de mecs et de macs, où le pouvoir et la domination règnent sans partage.

* FREUD. "A propos de la prise de possession du feu" (1932).

Confronté à la représentation du rapport hétérosexuel (13), il est fort embarrassé. Comment va-t-il s'en sortir? Il fait partie des gens "honorables". Il lui faut donc "honorer" la demoiselle et s'acquitter "honorablement" de ce travail.

Sa haine jalouse de la femme le conduit, à travers un scénario des plus sophistiqués et sous le couvert d'une parodie d'inceste frère-soeur, à exercer une vengeance cruelle. En substance, il dit à sa bien-aimée : "Le préféré de mon père chéri, ce n'est pas toi, c'est moi. Tu peux retourner d'où tu viens, chez ta mère". C'est ce qu'elle fait. Exit la soeur.

La censure est une fois encore débordée.

Il lui faut rejouer à nouveau la **comédie de l'amoureux transi** (14). "Romeo et Juliette" arrivent en renfort.

Mais il n'est pas capable d'aller très loin dans la reconstitution de ce genre de drame, tant est faible le courant de son ru hétérosexuel.

Tout ce qu'il peut faire, c'est s'abîmer dans la contemplation du bel objet qu'il aimerait être.

Or, voyeur, il redoute d'être vu en train de voir.

Un jour donc, il s'exhibe, et la prude jeune fille, surprise comme il se doit, pousse un cri d'horreur.

C'est, une fois de plus - que de répétitions! - une scène en miroir où, sadiquement - l'exhibitionniste est un sadique, comme le satyre - il jouit de la détresse où il plonge sa victime.

Toute cette comédie, à vrai dire ridicule, est absolument sans intérêt, pour tout le monde comme pour lui-même.

Si ça pouvait seulement servir à faire rentrer le père en scène!

Comme chacun sait, ou devrait savoir, le seul désir des exhibitionnistes est de mobiliser les gens du parquet, lesquels, bêtes à pleurer comme le sont tous les juristes, accourent séance tenante.

Papa arrive effectivement et lui tire dessus. Une fois de plus! Comment n'en a-t-il pas marre?

La tension monte.

Malgré ses talents de maquilleur qui tendent à le faire passer pour un héros romantique digne des personnages de Musset ou de Hugo, il est de plus en plus évident que c'est une créature de Stevenson, d'ailleurs contemporain des deux autres: c'est "Dr. Jekyll et Mr. Hyde" (1826).

Un pervers plus que polymorphe sommeille derrière sa façade de respectabilité et de normalité. Avec la **nécrophilie** - jetons un regard du côté d'Edgar Allan Poe (1809-1849), un contemporain lui aussi - il atteint le sommet du genre.

Il est temps d'en finir avec ces comédies macabres où le père étant mort de mort naturelle, le fils amoureux n'a plus d'autre recours que de le déterrer pour contempler ses couilles. Il est plus que temps de sortir de scène avant que l'absurdité de son comportement soit découverte. Mais pas avant d'avoir réussi une dernière pirouette pour camoufler sa perversion: transformer son suicide en meurtre, faire punir un crétin à sa place et recouvrer du même coup une respectabilité d'apparat, cette appât-rance auquel le pervers tient par dessus tout, dans la mesure où pour lui, l'être se confond avec le père.

La pensée d'une mort qui pourrait être autre chose qu'une apothéose produit chez lui l'effet d'un électro-choc.

Il faut absolument qu'il redore son blason. Où donc est passé le héros (pseudo)prométhéen d'antan?

Grâce à Dieu, une catastrophe se produit qui plonge le père dans la plus extrême difficulté (16). Le brave homme va découvrir la vérité d'une fable bien connue: on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

La puissance change de camp. C'est désormais le proscrit, le marginal, le gitan qui détient le pouvoir magique, "un peu" magique. Notre héros reste modeste. Et courageux.

Il affronte à nouveau le danger de la castration, pour la bonne cause cette fois-ci. Et le miracle se produit: il est enfin reconnu. "Le gitan fut mieux accueilli car on savait que c'était grâce à lui qu'on avait sauvé le village".

Le loup aussi a changé au niveau de son image; il a cessé d'être dangereux.

Dans le même temps et le même mouvement, le père a cessé d'être un modèle hyperpuissant, et son animal-totem, le loup, a cessé de représenter sa mâchoire castratrice.

Le *looser* est de venu "Danse-avec-les-loups".

Malheureusement, ça ne tient pas. Ça disparaît comme c'est arrivé. Tour de passe-passe magique.

Notre héros est tellement masochiste qu'il est incapable de supporter le succès, si minime soit-il, et comme il est de surcroît **psychopathe**, tout ce qui dure l'ennuie.

Donc, à peine s'est-il identifié à "Danse-avec-les-loups" qu'il change aussitôt de registre pour passer à "Faux coupable" ou au "Fugitif" (17). Ainsi réussit-il à faire la preuve de son innocence, mais réussit-il encore mieux, fidèle à son habitude invétérée, à se faire tirer dessus.

Cédant irrésistiblement à sa compulsion masochiste, il s'enfonce dans la déchéance (18), se fait prendre et enfermer dans un ghetto homosexuel - la prison -, administrant au passage une dernière gifle à sa mère -épouse en la renvoyant pour la énième fois au royaume des morts.

Est-il au bout de sa course à l'abîme?

Non, il faut y ajouter un **dernier échec, celui de l'oeuvre** (19).

A la fin, la vérité éclate: il n'a jamais rien fait de bon du fait que depuis toujours il s'est voué à la masturbation et aux lubies mégalomaniaques qui l'accompagnent presque toujours: "Bé, hum... je suis pris par ce que je fais et je n'ai plus le temps de rien faire d'autre".

Toute honte bue, va-t-il laisser tomber le rideau avant d'avoir relevé la tête et sauvé la face?

Non! Il ne peut pas sortir de scène sous les huées. Le masochisme, si grave soit-il, n'exclut pas la dignité.

Alors, il s'offre -et nous offre, car il est généreux - un dernier coup de théâtre (20).

Il endosse l'uniforme du père sadique et fait semblant d'en exercer le ministère, mais, secrètement, il laisse grandir en lui la **pitie** pour l'enfant martyr qu'il a toujours été.

Il choisit non plus de fuguer mais de trahir.

Et **pour la première fois, il tue le père**, sachant bien, en bon masochiste, qu'il succombera dans le même temps et avec lui.

Ainsi fait-il coup double. Il sauve l'honneur du peuple allemand et laisse s'échapper le dernier des juifs.

Du meurtre réciproque du père et du fils, de cet inceste inouï, naît le rescapé de l'holocauste.

Le petit Isaac est libre;il court dans les terrains vagues,du côté d'Auschwitz.
La suite dans quelques années.

Hypothèse: "hésitant";comment,totalement absorbé par le rapport d'amour-haine extrême qui le lie au père,incapable pour l'instant de renoncer à leurs noces de sang,pourrait-il faire autre chose que d'attendre l'apaisement de cette passion funeste?Afin d'être à même,un jour peut-être,de se poser la question d'Hamlet:"To be or not to be",pour la dépasser en se donnant un père qui serait à taille humaine,c'est-à-dire mortel et - symboliquement - châtré,comme tout un chacun.

Deuxième passation du TAT

Le sujet qui se défendait énergiquement contre son désir d'être gratifié (homo)sexuellement par le père et qui trouvait une satisfaction dérivée dans un masochisme inquiétant,s'est partiellement dégagé de cette ornière.

La compulsion masochiste homosexuelle n'a pas totalement disparu mais elle ne concerne plus essentiellement le rapport entre le père et le fils.Elle se situe désormais dans la sphère de la relation au pair (9,17),où,redoublant de violence,elle prend une dimension d'inquiétante étrangeté.C'est-à-dire que le masochisme qui s'exerçait dans un cadre génital-oedipien-homosexuel et qui,de ce fait ,était aisément accessible à l'entendement, s'est déplacé, régressivement, du côté de **l'affrontement duel spéculaire**:un paumé poignarde "mystérieusement" un autre paumé (9), un maton tabasse un prisonnier (17).`

Dans cette même sphère de la relation au double fraternel,on note cependant,positivement,la tendance exactement contraire à la **pitié solidaire** (3).

Ce qui est très évident et qui constitue l'axe majeur du progrès,c'est **l'acceptation de l'homosexualité tendre** dans la relation au père (4 et surtout 12).

La **réconciliation avec le père** ouvre la voie à une -très relative - acceptation de la castration symbolique,c'est-à-dire à une **identification virile de façade** dans le sens de l'adhésion,fort peu enthousiaste toutefois,au projet du père:il pourrait devenir un savant (2),un capitaine d'industrie (7),un médecin (8),un commerçant (11),un avocat (13) ou un capitaine de paquebot (14) tout en développant,par compensation,un courant pédophilique très fort (7).

La **pédophilie** (3,4,7,8),dont il est difficile de dire si elle débouchera sur la perversion ou si elle pourra se dépasser en sublimation ,est facile à comprendre.En dédommagement du renoncement au désir homosexuel pour le père et de la soumission à l'idéal des parents,il instaure une relation d'objet pédophilique:traiter un garçon - "il lui caresse les cheveux,lui offre une barbe-à-papa" - comme il aurait aimé que son père le traite.

Cependant,le conflit continue de faire rage entre l'adhésion à un idéal du moi qui n'est pas le sien mais celui des parents,et son vieux **désir homosexuel génital d'obtenir un enfant du père**.

Ce désir se réalise (13) à travers un masquage savamment construit:le comédien est engrossé mais le fils-père qui s'est converti à la religion conformiste ne peut pas reconnaître l'enfant dont il gardera l'éternel regret.En même temps,sa vieille jalousie à l'égard de la femme resurgit:qu'elle meure!

Son besoin de **vengeance dirigé contre la mère-épouse** reste vivace.Il la trompera avec une femme inférieure (5) - "Tant pis pour elle!" - ou la décevra méchamment (6) tout en rêvant de réconciliation dans le pardon réciproque.

Le désir d'avoir un enfant du père (13),même s'il est répudié,est un thème nouveau.

L'intérêt pour le **mystère de la procréation** (8 et surtout 14) et le retour dans la scène primitive,où cette question s'origine,est ce qui constitue l'autre élément d'importance générateur d'un progrès psychique et d'une légère avancée libidinale.

Trois questions,étroitement imbriquées,émergent de cette avancée:le mystère de l'amour,du désir de l'homme pour la femme et le problème de la créativité,le tout étant déterminé par sa position à l'endroit du fantasme de castration.

Le problème est posé à partir de la planche 10 où il assiste au spectacle excitant de la passion amoureuse qui unit indéfectiblement papa et maman.C'est probablement là que gît son traumatisme fondamental.Il est à la fois ravi et fou de rage (15).Il est subjugué par cette révélation,comme quoi le modèle d'un couple de parents amoureux peut avoir les pires conséquences pour le développement psychique des enfants.

D'une part(15),il est l'exclu qui laisse monter en lui la révolte et le désir de faire justice en se réincluant à travers un carnage collectif,ce qui en fait un **mélancolique suicidaire**.

D'autre part (10),il s'inclut dans la scène primitive, au titre,moins de voyeur que d'animateur.Il est le violoniste.Il est le divin Mozart (1),Eros soi-même,le "charmant bambin" dont la petite musique de nuit accompagne l'étreinte des amants.

Voilà posée,à partir d'ici,la **question de sa créativité**,qui est la flèche vive de la pulsion de vie.

Hélas!Eros n'arrive plus à bander son arc.Le génie s'est éteint.L'imagination,sa prodigieuse imagination (16),pourrait lui faire défaut,quelle horreur!Il ne produit plus rien,ça ne bande plus.

Il est très évident que,ce qui le concerne,la créativité - la sublimation - est un ersatz de satisfaction pour une **impossible issue génitale**.

Son angoisse de castration est tellement écrasante qu'il lui est radicalement **impossible de franchir le cap de la différence des sexes**.En conséquence du fait que la création littéraire est un équivalent phallique,elle risque fatalement de tomber sous le coup du refoulement,à moins qu'il ne **se cramponne au désaveu pervers**.Dans ce cas,il continuera à créer mais seulement dans le genre pervers:faux-semblant,mascarade et sophistique.C'est évidemment ce qu'on constate au vu de sa production actuelle.C'est remarquable mais c'est du chiqué.

Il est complètement inhibé devant la femme (20).La femme,le mystère de la femme l'obsède.

Une fois seulement (16), "tout se passe bien,c'est fabuleux,c'est l'entente".L'angoisse de castration est surmontée.Mais à quel prix?

Au prix de faire venir à lui,qui reste absolument **passif**,une femme imaginaire,**phallique et fétichisée** : "grande,avec un manteau noir,des cheveux noirs,un visage très fin,des hauts talons".

Cette femme n'est pas seulement phallique, elle est **castratrice**. Le noir, couleur de la mort, est là pour le rappeler mais aussi pour magnifier l'héroïsme de pacotille du fétichiste qui, érotisant la menace de castration, fantasme la transgression de la différence anatomique des sexes comme un exploit digne de la légion d'honneur.

Pour le reste, il a un **profond mépris de la femme**, du simple fait qu'il ne peut pas l'avoir. Ce n'est qu'un estomac: "Elle s'endort, repue, la gonzesse".

Le mirage phallique, une fois qu'il s'est aussi promptement et mystérieusement évanoui qu'il était apparu, il retombe dans l'impuissance.

Son fétichisme, s'il lui permet d'échapper à l'homosexualité, le renvoie néanmoins à la question inaugurale, celle du phallus imaginaire dont le détenteur est un père tout aussi imaginaire.

Pour s'emparer du phallus du père, il faut soit tuer le père soit lui voler son truc.

Or, ce n'est pas un meurtrier, il est trop couillon pour ça.

Aussi a-t-il de bonnes raisons de se présenter comme innocent (17). Un fétichiste est toujours inoffensif. Bien sûr, il a éjaculé, les 15 pages sont là pour en témoigner (16) mais ce n'était qu'une pollution nocturne, fruit de sa rencontre onirique avec la Reine de la Nuit.

Comme voleur, il se défend mieux (18). Souvenons-nous qu'il s'est identifié à Prométhée (I 11). Mais Prométhée était un héros culturel, le contraire d'un psychopathe. Tandis que lui....

Comme ce serait merveilleux si lui et son double homosexuel (19), les "deux nains", nantis de leur magie secrète inviolable, pouvaient à leur gré décider de devenir des géants, soit dit en clair : maîtriser leur érection à volonté.

Or, ce n'est pas le cas (20).

Retour à la femme et au mystère qui la nimbe.

... "il y a un mystère qui entoure cette femme. Il ne l'a jamais abordée mais il se demande s'il doit l'aborder parce que c'est aussi découvrir un coin du voile, et peut-être qu'il sera déçu, peut-être est-elle mariée! (Ce n'est évidemment pas là qu'est le problème, il est à deux doigts de lever le voile qui va le confronter à l'horreur de la castration). Mais un jour il va l'aborder, il est vraiment décidé à l'aborder. Mais un moment elle le regarde; ils se regardent dans les yeux, et lui, il est pétrifié, décontenancé, il ne sait plus "

Que voit-il dans les yeux de la fille? La castration, le trou, sa castration à elle et sa castration à lui.

Il est pétrifié d'horreur comme, l'instant d'avant, le pétrifiait de stupeur la fantastique érection - trois mètres! - du père magicien.

Va-t-il s'en sortir? Peut-être. Si seulement il comprenait que Prométhée n'est pas seulement un voleur mais un héros culturel!

Laurent (17)

Première passation du TAT⁸

La personnalité du sujet est structurée sur un mode typiquement **obsessionnel** caractérisé par l'**ambivalence** vis-à-vis des imagos parentales, les **souhaits de mort**, la **culpabilité** inconsciente, l'**isolation** des affects, l'évitement des relations libidinales et le contre-investissement réactionnel, d'essence sadique-anale, de l'action pour elle-même (3: "il travaille", 7: "...le plus gros industriel d'Europe", 9: "demain, ils recommenceront", 11: "ils repartiront", 17: "la vie n'est plus qu'un jeu", 19: "un vélo de course à 10 vitesses"...).

Tout se noue dans la relation précoce à la mère. Celle-ci est vécue comme possessive et dominatrice, incarnant le surmoi archaïque qui interdit l'investissement libidinal objectal. Du moins est-ce le fantasme du sujet: ma mère ne peut pas supporter que je vive en dehors d'elle.

La **fixation-soumission à la mère** bloque complètement l'évolution libidinale au stade prégénital anal avec l'énorme ambivalence qui en découle:

- la mère étant omnipotente et omniprésente (2), il n'y a pas d'autre solution que d'attendre qu'elle meure;
- la relation d'objet ne peut plus dès lors se structurer que dans l'axe sado-masochiste: faire paniquer la mère (6), devenir par vengeance son objet perdu (5) et provoquer son "reniement", seul moyen aux yeux du sujet, pour obtenir un semblant de liberté: susciter la haine de l'autre pour pouvoir échapper à son emprise. Plus on me détestera, mieux ça vaudra.
- dans la relation hétérosexuelle (2,4), il transfère l'essentiel de sa relation ancienne à la mère, il occupe la position passive, laisse à la femme le soin d'être active et séductrice tout en l'accusant justement d'être séductrice, utilisant cet argument pour rompre avec elle;

• de la même manière qu'il a souhaité la mort de la mère, il souhaite la mort de son épouse à venir et quand ce souhait se réalise (13), on comprend qu'il ne cherche nullement à retrouver l'assassin puisque celui-ci n'est autre que son double.

Il est certain que l'**angoisse de castration** est écrasante, au point qu'elle l'entraîne à ranger son merveilleux instrument (1) dans une armoire de peur de l'abîmer. Il est certain aussi qu'il porte les stigmates de l'Oedipe mais dans son cas, la fixation l'emporte sur la régression, rendant compte du fait qu'à un moi fort, structuré dans l'analité, correspond une sexualité faible ou nulle, agénitale.

On peut faire l'hypothèse que la structuration précoce du moi dans l'ambivalence anale a contaminé la relation ultérieure au père qui s'est trouvée imbriquée dans le climat de haine meurtrière avant même que la triangulation oedipienne se soit mise en place. Aussi la haine vise-t-elle indifféremment les deux parents (5). De même qu'il se venge de la mère en devenant son objet perdu, il agit pareillement vis-à-vis du père (12) en s'offrant le luxe narcissique d'une "maladie rare". On

⁸ Laurent est le seul de nos 30 sujets que nous n'avons pu revoir. Il n'y a donc qu'un seul test.

peut penser que la maladie rare dont il s'afflige est sa propre névrose qui en a fait un mort-vivant, ce dont il a la conscience inconsciente (17: "l'homme qui fait ce show est un peu fou; cette folie est due à son passé, un événement imprévisible qui a transformé sa vie ainsi que ses idées. Pour lui maintenant, la vie n'est plus qu'un jeu. C'est pour ça qu'il est prêt à la risquer tous les jours"). Si vivre dangereusement est sa devise, c'est parce que le frisson de la mort est la seule chose qui lui donne la sensation de la vie, ce qui en fait un héros de l'absurde.

Cependant le père a parfaitement rempli sa fonction de support d'une identification salvatrice. Imago puissante surinvestie (7), le père a permis le dégagement par rapport à l'Imago maternelle surpuissante, orientant par ailleurs le faible reliquat de libido objectale du sujet dans le sens d'une homosexualité à dominante gérontophile (9).

Si le père est carrément statufié (7), il reste que c'est avant tout un objet d'identification narcissique et que, comme tel, il génère une ambivalence analogue à celle qui imprègne la relation à la mère.

De cette ambivalence mortifère et de la culpabilité qui l'accompagne, découlent le renoncement à tout investissement libidinal (10) - avec la croyance propre à tous les renoncateurs d'une récompense dans l'autre monde (16) - et l'orientation de toute l'énergie pulsionnelle dans les voies de l'action pour elle-même (11), de l'exploit inutile (17) et de la production gigantesque (7), éventuellement artistique (19) avec quand même un certain désir d'être admiré pour son abnégation et son courage (17).

La culpabilité inconsciente est très forte, liée qu'elle est aux forts désirs meurtriers (2,3,8,13,15,20) mais, outre qu'elle est traitée par l'isolation, ce qui la rend indolore, elle fait l'objet d'une incompréhension (3) et d'une dénégation totale (18: s'il arrivait qu'on l'arrêtât, ce ne pourrait être qu'une erreur judiciaire).

Homme de devoir (20), il est non seulement au-dessus de tout soupçon, il est aussi à l'abri de tout danger, comme magiquement protégé, et quand la mort frappe, il est dans la règle qu'elle atteigne les puissants, qui l'ont bien méritée, et qu'elle l'épargne lui qui est pur comme l'enfant qui vient de naître.

Malheureusement cet enfant n'a pas eu d'enfance, il est né trop jeune dans un monde trop vieux. Voilà pourquoi toutes les maisons du monde lui paraîtront toujours inhabitables (14) son destin étant de fuir à l'infini vers de nouvelles aventures (11) sans véritable but, sinon celui d'échapper à la noirceur d'une enfance assassinée.

Hypothèse: le caractère hésitant est à comprendre dans le cadre général de l'organisation obsessionnelle dominée par l'ambivalence. Comme il est passif dans la relation objectale, sans doute attend-il que quelqu'un(e) lui indique une voie parmi les "mille chemins ouverts" (Julien GREEN, à qui il fait fort penser) parce que pour lui "la vie est un jeu" c'est-à-dire qu'elle n'a pas de sens. Elle prendra celui qu'un(e) autre voudra bien lui donner.

Yves (18)

Première passation du TAT

Le sujet est confronté à la question de sa **castration**, question à laquelle il ne comprend rien du tout (19) pour la bonne - ou plutôt la mauvaise - raison qu'il vit le traumatisme dans le **registre exclusif de l'analité**.

De ce fait la castration est appréhendée comme **déjà advenue** (8), l'agent causateur n'étant pas le père mais la mère. C'est la femme qui domine; c'est elle qui emporte toujours la décision (4).

La mère est détentrice du **pénis anal** (2), ce qui lui confère une santé florissante (5), le droit de se reposer et de "faire marcher" tout le monde (2) - "des kilomètres pour aller et des kilomètres pour revenir" - si bien que tout le monde est tout le temps "obligé" (1) de se soumettre et de s'incliner (2), sinon c'est la punition, on est condamné à aller "dans le coin" (3) et à battre sa coulpe. C'est ainsi que s'instaure la **pesante ambiance de claustrophobie**, de castration et de mort.

La régression anale a non seulement pour effet de rendre obsolète toute prétention génitale, sauf au niveau du rêve (16), elle inocule en plus le fantasme que tout ce qui est de l'ordre du désir est **satanique, sadique, meurtrier, destructeur** (14,15). L'exécution capitale s'impose comme solution nécessaire, l'"indien" étant irrécupérable, inéducable (15).

La mère anale n'est pas seulement castratrice, contrôlant tout mouvement (5) - le père a des problèmes de "locomotion" - elle veille sur la santé de ses ouailles. Elle est plus bonne que bonne.

Dans un tel climat, la mort prend également un **double sens**, elle est un équivalent de **punition-castration** mais elle représente aussi, davantage même, la **délivrance** avec l'espoir d'une **résurrection** qui serait le retour dans la genitalité (16).

Le père n'est cependant pas totalement châtré. Il incarne la raison et l'expérience (7). Il est le bon sorcier (12) susceptible de venir à bout de la "magie noire" de la mère (11).

Face à la mère anale qui gronde, tempête et fait pleuvoir les coups (11), le groupe des hommes - 4 ou 5 (9,11) - fait bloc et se constitue en **quartier homosexuel**.

Notre héros est chargé d'annoncer à la mère "qui n'arrive pas à le croire" (6) que père et fils sont morts, c'est-à-dire partis bien loin sinon encore ressuscités.

Lorsqu'ils se sont évadés, le grand est chargé de veiller sur le groupe, de guetter le retour de la géolière (9) et de s'entraîner pour garder la forme (17) comme tout bon soldat.

Une autre solution serait de **voler la voleuse** (13).

Mais pourquoi, surpris par celle-ci pendant qu'il est occupé à récupérer le phallus anal - "objets de toilette(!), bagages, objets de valeur" - est-il "obligé" de tuer la mère?

Pour qu'elle ne puisse pas témoigner.

En effet, si notre héros ne s'est pas contenté de s'évader de la prison avec ses pairs, s'il est devenu un "professionnel" du vol, s'il a vraiment récupéré l'objet anal perdu, alors il peut se permettre de revenir sur le champ de bataille d'un oedipe classique, le seul véritable lieu d'un crime qui ne soit pas du semblant, et déclencher à partir d'ici (14) la **guerre totale** qui le

métamorphose en héros herculéen. Il peut enfin tuer tout le monde, laissant éclater sa colère originare et devenir un émule d'Attila: "Là où son cheval passe, l'herbe ne repousse pas" (11).

C'est pourquoi, comme le voleur, il est **seul** (20), il ne fait plus vraiment partie du groupe des prisonniers-châtés, il fait **bande à part**.

Ainsi réalise-t-il son rêve (6,16) d'ancien exilé de la génitalité. S'étant libéré de tous ceux qui voulaient le retenir, père, mère, frères etc., "n'écouter plus personne" (18), n'obéissant plus qu'à son désir retrouvé, il peut **revenir vers sa mère**, tuée et châtrée entretemps - un canevas aussi alambiqué n'est possible que parce que l'inconscient ignore aussi bien le temps que la mort - pour la consoler. Ayant réussi à "oublier" son crime, il redevient le brave type qu'il n'a jamais cessé d'être.

Un signe particulier intéressant est la présence (9,12,17,18) de "kinesthésies secondaires", indice d'**épileptoïdie**. Bloqué dans sa motricité dans un premier temps, du fait de sa soumission au diktat de la mère sadique-anale, il se libère et se mobilise dans un temps second. On peut noter également, dans la même lignée paroxysmale, la réponse très typique de la planche 14: éblouissement-aura et explosion-crise clastique.

Hypothèse: le caractère hésitant peut être rapporté au dilemme entre la **soumission** masochiste à la loi maternelle et une **révolte** rendue difficile en raison de la violence sadique-meurtrière, proprement **matricide**, qu'elle déclenche mais qui, refoulée, reste complètement inconsciente.

Deuxième passation du TAT

"C'est un chevalier qui après un voyage revient dans la région d'où il était originaire"

Pour retrouver la sécurité du château-fort, de la communauté, de la famille en fin de compte, il lui faut d'abord échapper à une "bande de bandits" (16).

Or il n'y a pas une bande de bandits, il n'y en a qu'un, lui, mais le refoulement et la projection associés font qu'il l'ignore totalement

Pas tout-à-fait quand même.

Il est "aveugle de naissance" et il faudrait un miracle pour qu'il recouvre la vue. Quelqu'un ne désespère pas, c'est l'aïeul, gardien de la tradition familiale (12) avec qui le sujet, un peu à contre-cœur (7), a contracté une **alliance**.

Ce qu'il devrait admettre et regarder en face s'il voulait bien ouvrir les yeux, c'est sa passion pour le meurtre, son amour de la foudre qui frappe aveuglément (14), ce qui satisfait son penchant pour le crime, mais qui lui vaut, conformément à la loi du talion, d'être tout le temps coupable, condamné aux travaux forcés (1,2), esseulé (15), hanté par la mort-punition, d'autant plus que son crime, qu'il tend à présenter comme irréflecti, fruit d'un égarement passager, a été longuement prémédité et accompli froidement et lâchement (13). Est-ce par jalousie qu'il a tué la mère? Un peu certes, mais pourquoi lui fallait-il l'aide d'un détective? Un vrai jaloux n'a pas besoin de preuves.

N'a-t-il pas plutôt, en agissant comme il l'a fait, **vengé le père humilié**, un père qui aurait pu lui faire cette confiance:

"Vois où j'en suis, cardiaque, hémiplegique, complètement détruit! C'est ta mère qui m'a fait ça!"

Dès lors ce n'est pas le crime d'Oedipe, ni même celui d'Othello, c'est celui d'**Oreste**, et il n'est pas décent de se présenter comme un redresseur de torts (18) ou un combattant de la liberté (20).

On comprend qu'il soit assailli par des **cauchemars** épouvantables et qu'il réclame la présence rassurante de sa mère, pour régresser certes, mais surtout pour être disculpé, pour qu'elle lui dise: "Je suis vivante, tu ne m'as pas tuée, je t'aime encore" (10). On se tromperait complètement si on voyait là un souhait incestueux.

Le cocon familial, la vie paisible et ralentie, ça l'intéresse énormément (9) et ça lui fait plaisir qu'on veuille le retenir (4,18), qu'on le supplie de rester, que maman - et papa aussi sans doute - lui dise: "Reste avec nous, on est si bien ensemble". Et il sait bien que son départ va créer un vide (4), que sa mère, et lui avec, vont se sentir terriblement seuls, sans soutien, sans personne à qui s'accrocher (3) mais c'est trop tard, il a tranché (18), c'est décidé, il part.

La **compulsion à réparer** et à se racheter par le sacrifice s'est mise en marche, irrésistiblement.

Il faut accepter l'obligation de rendre, "faire plaisir" (1), s'"empresser" d'aider, travailler sans relâche (2), répondre à l'appel du clairon, verser son sang pour la patrie (4), se dévouer sans compter, rendre le moral aux infirmes (5), accomplir son devoir filial (6), renouer avec la tradition, accepter la différence des générations (7), sauver des vies (8), gagner son pain à la sueur de son front...

Tout cela, parce que, quand il était jeune encore, il a confondu les rôles, celui du maître et de l'élève, du grand et du petit: "oui mais! c'est qui le prof ici?" (16), tout cela parce qu'à un moment crucial, il n'a pas été capable de situer l'autorité à sa juste place.

Il le paie cher au jour d'aujourd'hui. Ce n'est pas une solution. "La loi n'a jamais fait naître un seul grand homme" (Schiller).

Si, auparavant, sa question était "se révolter ou non", aujourd'hui c'est devenu "réparer ou non."

De même qu'il s'est, du fait du refoulement, construit inconsciemment l'image d'un meurtrier sadique, il se lance aujourd'hui dans une réparation sans limites.

Yves (19)

Première passation du TAT

Le **refoulement de la culpabilité** oedipienne se redouble d'un **camouflage paranoïde** persécutif (1,2,3,5,8,9,11,13,17,18,20) qui rend l'identification du sujet difficile.

L'identification est ardue dans les deux sens;

pour nous, il n'est pas facile de savoir où le sujet se positionne dans la scène du fantasme; pour lui, du fait qu'il se méconnaît complètement - il préfère se jeter par la fenêtre (13,14) que de se regarder dans le miroir -, il lui est difficile d'opter résolument pour une identification stable et définie.

C'est l'histoire de quelqu'un qui est **persécuté** (20), qui doit se déguiser pour échapper à ses persécuteurs et qui aimerait croire que tout cela appartient à l'histoire ancienne.

En effet, dans les temps préhistoriques (11), il a commis le crime absolu (13), il a couché avec la femme de son meilleur ami, il a donc consommé l'inceste - "il a glissé, il est tombé" - et, bien qu'il se soit rhabillé - "déguisé" - tandis qu'elle dormait encore - ce n'est donc pas elle qui le dénoncera - , il ne peut pas se cacher qu'il a fait "un sale tour" à son père, qu'il "lui a vraiment tiré dans le dos" (13), qu'il est un voleur (9) et qu'il mérite dès lors d'être puni de mort, coup de couteau dans le dos porté par le père (18) ou "coup de hache entre les deux yeux" (9), à moins que, se faisant justice lui-même, il se suicide (13,14).

La réponse, à première vue étrange, de la planche 14 est très révélatrice de sa **panique**: s'il revient en arrière, s'il transgresse à nouveau le tabou de l'inceste, il sera châtré. Le dernier dinosaure aura disparu (11). "On ne peut pas (je n'oserais plus) franchir cette fenêtre, car si on saute (si je saute encore une femme), on se tue... C'est la preuve que la mort est plus forte que les espoirs de l'homme de ne jamais mourir". Triomphe absolu de la pulsion de mort: "Viva la muerte!"

Entendons: **la peur de la castration a raison de la pulsion de vie** et de la libido, le désir est détruit.

Mais le crime a été perpétré, c'est fait, c'est fait.

Tout ce qu'il peut espérer, c'est qu'on ne le découvre pas.

L'hypnotiseur (12) qui pourrait en obtenir la remémoration a perdu son don.

Une autre interprétation de la "perte du don" est évidemment possible: délinquant (18) et mégalomane (17) latent, il **projette sa moitié négative** sur tous les charlatans et s'en fait l'accusateur et le justicier.

Puisque c'est lui l'assassin du père (8), il peut toujours faire comme un pseudo-Oedipe, s'improviser juge d'instruction et se consacrer à la recherche du coupable tout en feignant de laisser croire à son père qu'il le respecte (7), qu'il a besoin d'un guide (1), qu'il aime son père plus que tout au monde (2), que l'interdit ne vient pas du père mais de la mère (2,5), qu'il n'est vraiment pour rien dans la mort du père (6), qu'il est malheureux et qu'il n'en sortira pas (1,3), qu'il est un homme de devoir (4) et de surcroît compatissant à la douleur de l'autre (4,6) etc...

Tous ces camouflages n'empêchent pas que chaque nuit, dans ses rêves, la pulsion de vie reprend ses droits, il voit le visage d'une fille "vraiment idéale, vraiment belle" (16). A moins que ce faisant, proclamant sa normalité, il ne camoufle son homosexualité.

Mais le lever du jour lui est fatal. Il a toujours vécu son désir dans la clandestinité, en fraude, "dans le noir", et il doit continuer de vivre "en noir", secrètement, suçant la vie à la dérobée, sinon il sera découvert et châtré, comme Dracula.

Il doit faire très attention à ne pas se laisser griser par son fantasme de mâle surpuissant (17), surtout s'il s'exhibe en public. On pourrait découvrir que c'est lui la "force de la nature" et que, contrairement à ce qu'on raconte, le dernier dinosaure n'a pas disparu (11).

Alors, il organise lui-même sa chute et se fait virer, parce que "dans un cirque, on n'a pas droit à l'erreur". Retraduisons: "Grâce à tout le cirque que je fais, j'induis tout le monde en erreur".

A force de se présenter comme la malheureuse victime d'un sort injuste, il a obtenu la permission de retourner dans les jupes de sa maman (10) mais ce n'est plus un crime puisque, de toute manière, il s'est puni lui-même en dégringolant jusqu'au niveau zéro de l'évolution libidinale.

Il est bourré, il s'est endormi et ne retrouvera jamais du travail (3). Ce n'est plus un homme, c'est une épave.

Il a bien besoin de son "Thermolactyl Damart" et de continuer à téter le lait chaud de sa mère (Thermos, lait, (de la) mère).

Hypothèse: le caractère hésitant ne paraît pas relever d'un dilemme particulier mais d'une **indécision foncière** liée au fait que le sujet se méconnaît complètement et se fuit lui-même en brouillant les pistes sur le mode paranoïde, usant tout le temps du retournement dans le contraire: coupable mais victime, repentant mais accusateur, homosexuel latent mais hétérosexuel affiché, assassin mais justicier etc...

Deuxième passation du TAT

L'**organisation paranoïaque** qu'on pouvait suspecter lors de la première passation se manifeste maintenant dans toute son ampleur. C'est un exemple typique d'"**intelligence paranoïaque**": **il a tout compris mais rien appris**.

Il comprend tout dans la mesure où il **projette son complexe paternel sur une scène extérieure**, à travers des scénarios variés certes, mais tous rapportables à une seule et même problématique: fixation libidinale au père, désir homosexuel passif, crainte et rejet de la castration, retournement de l'amour en haine, projection de la haine sur X, règlement de compte, hétéroagression - meurtre, vengeance, condamnation - ou bien, ce qui revient au même du fait que la relation à l'autre est restée essentiellement spéculaire, auto-agression - suicide ou déchéance -, à moins que, se retirant du jeu de la guerre, désertant (11), il choisisse de s'identifier à ce qui n'existe pas parce qu'elle n'a et n'est rien: une femme.

Il n'apprend rien parce que ce qu'il **expulse projectivement**, il le maintient en dehors de lui, adopte à son endroit une **attitude extrinsèque**, s'en gonfle superbement et ne s'engage jamais dans la voie d'une (ré)introjection qui l'introduirait dans le champ, nécessairement dépressogène, d'un deuil possible.

Confronté à l'éventualité d'un deuil quelconque, ou bien il régresse à toute allure, ou bien il se suicide, démontrant par là que le suicide est moins la conséquence d'une dépression que le moyen le plus radical d'**éliminer l'affect dépressif**.

Le sujet s'est trompé d'histoire d'amour (2). Il fait semblant d'être hétérosexuel mais il déteste la femme. Si ses freins lâchaient, il la tuerait (3) et si une bonne guerre pouvait éclater, il serait tout heureux de quitter "Jane" pour "Mat..." (?)

Il n'est **pas question de se soumettre à la loi** de la mère, mais pas davantage à celle du père si celle-ci implique une quelconque dimension castratrice (5); accepter de devenir médecin plutôt que manoeuvre, ce serait troquer la relation d'objet

homosexuelle pour une relation identificatoire déssexualisée, passer de l'avoir à l'être et donc passer sous les fourches caudines de la castration symbolique. Non merci!

Le schéma classique de la **jalousie paranoïaque** (6) s'est mis en route mais n'évolue pas selon le canevas habituel. "Moi un homme blanc y en a vouloir un enfant d'un nègre (gros pénis)" est devenu: "Ma femme s'est fait engrosser par un nègre". Il aurait normalement, c'est-à-dire conformément à la logique paranoïaque, dû régler son compte à l'infidèle mais il est "quand même" déprimé. Il est temps de se suicider. Il "se trompe de voie" et tombe dans... l'**ennui**. C'est bien normal car l'ennui, ce n'est pas la dépression, c'est rien, l'absence d'investissement libidinal, l'extinction du désir.

Sans désir ni projet, il accepte n'importe quoi: la comédie du mariage et l'héritage (7) de papa - "élever des lapins"!! - , mais sa colère est immense; non seulement son désir homosexuel n'a pas été honoré mais il s'est fait avoir sur toute la ligne: marié, coincé, condamné à vivre comme tout le monde.

Que justice soit faite! A peine a-t-il dit: "Oui papa" (7) qu'il lui tire dans le dos, s'offrant un ersatz de **sodomisation traîtresse** puis, renversant les rôles pour que le plaisir soit complet, se fait tirer dessus par son fils, tout en lui refilant une culpabilité éternelle. Tout y est: le coït **sadique-anal** en duplex et la castration réciproque. Le crime parfait.

L'idée de culpabilité qu'il serait temps d'assumer est bien trop pénible pour qu'il ne soit pas tenté de fuir dans la **régression** en rejoignant le plancher des vaches: pas d'ambition, ne fais pas aujourd'hui ce que tu peux remettre à jamais. (9)

Mais la **nostalgie du corps à corps avec le père** est trop forte, il revient en force dans la compénétration sado-masochiste (10).

Puisque c'est la guerre, il faudrait quand même faire un choix. Comme la paix est la dernière chose qui l'intéresse, parce que ça demande un effort et la reconnaissance de l'altérité de l'autre, il n'y a que deux alternatives (11):

1. Obéir au père-colonel et risquer sa peau avec trois éventualités:

a) réussite: le colonel lui donne sa fille mais ça ne le console pas du colonel;

b) mort au combat: gloire posthume, aucun intérêt;

c) échec: corvée patates, non merci!

2. **Désert**: se faire entretenir par une vieille belle en lui jouant la comédie de l'amour, puis, bernant tout le monde, **changer d'identité** et terminer ses jours sur la côte d'Azur.

Affaire classée!

Pas exactement puisque l'affaire n'a fait l'objet d'aucun jugement. Il y a donc, c'est flagrant, "**Forclusion du Nom-du-Père**"

La forclusion, soit le refus de prendre en compte la question de la différence des sexes et des générations, empêche en définitive toute identification résolutive au père, tout dépassement de la castration imaginaire, toute adhésion à un ordre symbolique, tout pacte, toute paix, toute réconciliation...

Aussi peut-il être tour à tour et aussi bien un miraculé (12), un impuissant doublé d'un irresponsable - et ce n'est pas un hasard s'il abandonne ses enfants - (13), un auto-saboteur conscient (14), un joyeux psychopathe (16), un petit prof complexé et vindicatif (17), un paumé anarchisant (18), bref le mauvais fils dans toute sa splendeur....

Cette décadence polymorphe n'empêche pas la clairvoyance "paranoïaque". Quand ce mé(ga)lomané raté (1), voué au suicide antidépressif, revient sur les lieux de son enfance et qu'il retrouve ses tout petits parents (19), il s'entend dire - il leur fait dire - que son fantôme hante la maison familiale. A l'**inverse du névrosé**, hanté par les fantômes surmoïques, ce grand paranoïaque, cet accusateur-persécuteur invétéré réussit encore l'exploit de renverser la situation à son avantage en inoculant la culpabilité à ses géniteurs.

C'est un tueur certes, il veut bien en convenir, mais jusqu'à la fin (20), il se défend comme un beau diable pour nier toute espèce de culpabilité qui pourrait être en rapport avec le meurtre du père.

C'est sur commande - mais qui est donc le commanditaire de l'assassinat? - par devoir presque - Eichmann en disait autant - qu'il a descendu l'"étranger" qui lui avait sauvé - donné - la vie.

Faire du père un étranger, c'est en rajouter dans le sens de la forclusion.

Il se suicide. Une dernière fois, il court-circuite le processus dépressif.

Fernand (20)

Première passation du TAT

Le sujet se trouve confronté à la nécessité de renoncer à la gratification homosexuelle en échange d'une identification paternelle de bon aloi.

Il aimerait rester dans une **position féminine-passive** d'autant qu'il a le sentiment d'être le plus aimé du père (2) comme lui-même est persuadé d'être plus aimant que la mère (6), plus "**pieux**" à l'endroit du père-maître; mais dans cette position d'**attente homosexuelle passive** (20), il n'ose rien demander (1) et n'ose pas non plus dire son amour (10).

Tout se passe comme si la castration lui avait déjà été administrée (3,8,11,17) non en guise de punition d'un désir incestueux dirigé vers la mère mais comme condition et monnaie d'échange pour l'obtention du privilège d'**être le plus aimé du père**.

Donc il a été vi(tri)olé (8). Il se représente le coït comme un rapport sado-masochiste dont il souhaite ardemment la répétition perverse cependant que sa moitié normale-sublimée refuse de participer à cette orgie sanglante et connaît la sérénité bienheureuse de ceux qui ont transcendé leur perversion (8,9) mais il n'est jamais sûr d'avoir surmonté la compulsion sado-masochiste et la castration qui la conditionne (17,19): "c'est une obligation de réussir sinon il perd sa place" (17) mais "c'est difficile parce qu'il n'est pas un artiste" (19).

Il y en a toujours un qui souffre, un autre qui est paisible (9) ou obligé (8) et un troisième qui est inquiet ou qui observe (9). La triade ça (masochiste) - moi (réaliste) - surmoi (superviseur) est en place.

La relation à la mère est trop bonne. De ce côté-là, il est choyé, il n'y a aucun doute qu'il est le *primus inter pares* mais cela ne lui apporte aucune satisfaction parce qu' "elle le retient et lui veut l'abandonner tout simplement" (4). Il "voit" une autre femme. En clair, ceci pourrait signifier que s'il reste dans les jupes de sa mère, il ne deviendra jamais un homme.

Or sa décision est prise, il veut être indépendant le plus vite possible (16) mais ce n'est pas donné d'avance, d'une part parce qu'il doit mettre sa mère devant le fait accompli (5), lui révéler qu'il en voit une autre, mais surtout affronter le père car, dans l'imaginaire, il se vit tantôt comme châtré (8), tantôt comme asexué, **toujours en période de latence**, attendant que papa vienne le réveiller (12).

La rencontre avec le père lui fait horriblement peur; il "dort tout habillé"....et dans la scène qui suit, il est déjà rhabillé (13). La relation hétérosexuelle n'a rien d'épanouissant, il est fatigué et la femme est épuisée, autant dire qu'il s'imagine **impuissant**, qu'il appréhende le coït comme un travail harassant, qu'il a besoin de sa partenaire toute la nuit et qu'il n'y est pas arrivé.

C'est logique si on admet que dans son fantasme, c'est le père qui détient le phallus et le secret de la puissance.

Or il est timide, il "n'osera jamais le demander" (1), et la transmission sadique-anale (8), un instant envisagée, est abandonnée parce qu'elle implique un trop grand danger de castration.

Donc il ne reste plus qu'une solution, le **vol** (14).

Malheureusement il n'est pas sûr qu'il ait emporté un quelconque morceau ni surtout qu'il réussisse à échapper au père-castrateur-commissaire (7).

De toute façon il brûle de rencontrer le père et en dépit de quelques résistances, il finira par craquer, il avouera, et se fera punir (7). Le masochisme est trop fort.

Faute avouée est à moitié pardonnée. Le masochiste ne va pas jusqu'à refuser de rentrer en grâce.

Ainsi sera-t-il peut-être admis à quitter sa position subalterne (6), à revêtir des habits trompeurs (7), à se faire passer pour un aristocrate (18) et à se donner tous les signes extérieurs de la réussite sociale (16) dans le style le plus conventionnel qui soit.

Autrement dit, la représentation du père mort -confer Totem et Tabou - reste refoulée, elle n'est pas introjectée, de sorte que l'identification au père symbolique tarde à se produire.

Il peut bien se parer de tous les signes extérieurs de la richesse, il reste fondamentalement le parent pauvre de la famille et son impuissance sexuelle est toujours là.

Tout ce qu'il peut faire, c'est donner le change (18) ou bien **exhiber** son pénis famélique "pour faire peur aux gens" (15).

Hypothèse: le caractère hésitant est lié à la difficulté de décoller du versant homosexuel, sado-masochiste et exhibitionniste d'une sexualité qui reste infantile mais évidemment moins anxigène qu'une sexualité génitale normale qu'il désespère d'atteindre autrement qu'en façade, dissimulant, autant que faire se peut, son impuissance. Il joue au grand, au BCBG, alors qu'il est à peu près conscient du fait qu'un homme n'a des couilles que pour autant qu'il n'a pas fui la lutte à mort avec le père.

Deuxième passation du TAT

Toujours obsédé par la quête du phallus, le sujet explore plusieurs voies possibles, du côté de l'être et de l'avoir, pour tenter de découvrir où il se trouve, pourquoi il l'a perdu ou ne l'a jamais eu et comment faire pour le retrouver.

Son identification au héros en première personne ne doit pas tromper; elle est purement expérimentale. Il est comme l'apprenti comédien qui espère trouver une identité en jouant le plus de rôles possible avec une prédilection pour le genre édifiant.

Le désir de recevoir en cadeau le pénis du père - l'introjection anale du pénis paternel - en dépit du déplacement sur les grands-parents, reste le problème majeur, générateur d'une forte ambivalence.

Il devine que la réception du cadeau, en tant qu'elle concrétise une première forme d'acceptation de sa castration - du manque -, est ce qu'on attend de lui (1) mais il rechigne à entrer dans le processus.

Rester une "fille de la terre, continuer la vie dure comme les parents" (2), "améliorer les conditions de vie de mes enfants mais également de mes parents" n'a pas tant le sens d'une réparation que d'une persévérance dans le refus de la passivité anale et de la castration qu'elle implique. Il préfère travailler dur, combler les petits et les grands, faire des cadeaux donc et se maintenir dans une **analité productive** plutôt que de reconnaître sa castration, son manque, sa faille. Ce thème revient à plusieurs reprises (9,10).

Il s'invente une **dette imaginaire** pour ne pas acquitter la dette symbolique qui permet seule une authentique inscription dans la lignée des générations, thème qui par ailleurs le préoccupe beaucoup.

La dette symbolique, c'est la reconnaissance du "père mort", soit le prix qu'il faut payer pour sortir de l'Oedipe et réussir au plan de l'identification génitale.

C'est pourquoi il rate (3). La réussite scolaire qui - pour tout un chacun mais pour lui plus encore - fait partie de la dette symbolique, est refusée parce qu'elle a le sens d'un "sacrifice".

Refusant d'entrer dans la dialectique de l'être et de l'avoir, il se cantonne dans l'être sous l'espèce de l'*être-pars*.

Le récit de la planche 4 qui paraît confus et bourré de lapsus au premier abord, s'éclaire si on l'interprète comme suit:

"Est-ce ma faute à moi si je suis le **phallus de ma mère**? C'est elle qui m'a mis là, qui a fait de moi son fleuron. C'est donc bien normal qu'elle prenne ma défense quand mon père entre en colère parce que j'occupe la meilleure place. C'est bien normal aussi qu'en réponse à sa colère, j'entre moi-même en colère. On se calme! Si nous nous dominions, cher papa, nous pourrions devenir les meilleurs amis du monde. N'est-ce pas, maman?". "Oui mon chéri, comme tu es raisonnable! Ce n'est pas comme ton père qui se met en rage pour rien du tout" etc...

La colère du père et la sienne propre se répondent en écho. Ni l'un ni l'autre ne supportent d'être détronés.

L'idée qu'un intrus (5) rôde " dans la salle à manger à trois heures du matin alors qu'en principe il est seul à la maison" renvoie au fantasme d'une scène primitive où il s'incluerait par le biais de sa transposition régressive dans un fantasme de

retour dans le ventre de la mère: il dort (=il est dans la matrice) et rêve que le pénis du père cogne à la porte. Il se réveille et se met aux aguets. Inconsciemment, il est repassé dans la scène primitive dont il est à nouveau exclu. Mais on l'entend rien. C'est donc que papa et maman ne font rien. Il peut se rendormir.

En fait, c'est le contraire qui s'est passé. Le père a découché. "Il y a tant de forêts - de femmes - dans la région" (6). Ça l'arrange bien que papa soit allé voir ailleurs, d'autant que ça lui donne l'occasion de jouer au Saint-Bernard.

Mais si le père tresse les filles dans les bois, la question d'avoir un pénis en bon ordre de marche revient à l'avant-plan.

Le désir pour le père reflambe: "Enfin seul avec mon père!" (7)

On sent bien que la question qui lui brûle la langue est celle du désir du père, d'un savoir sur le désir du père. Que vise son sexe, où le mène-t-il? Mais c'est une question sacrilège. Elle doit rester tabou.

Il dévie à nouveau du côté de l'être: "Père, qui suis-je pour toi? Qu'attends-tu de moi?" La réponse le satisfait, mais partiellement seulement, du côté de la défense, puisqu'elle le ramène dans l'être: "Tu es mon prolongement, tu es mon phallus, que serais-je sans toi?"

Si bien que lorsqu'il se fantasme père à son tour (12), il ne peut concevoir son propre fils "unique" - pourquoi pas une fille? - que comme un **prolongement narcissique phallique**, avec, en perspective, l'éventualité d'un deuil **mélancoliforme**: "C'était le seul fait qui me retenait sur la terre".

De phallus de la mère, il est devenu phallus du père, phallus de la famille.

A partir de la planche 8 qui évoque plus qu'aucune autre la castration, surgit un thème inédit qui va nourrir toute sa fantasmatisation jusqu'à la fin.

Un accident de parcours lourd de conséquences a probablement infléchi sa destinée dans un sens décisif. Un petit frère lui est né, "parachuté" (11), le déboutant de sa position d'enfant-roi. La venue de l'intrus a déclenché une **colère meurtrière**. C'est la guerre (8). Dans l'imaginaire, il a tué son frère. Sans doute l'a-t-on sévèrement réprimandé pour sa méchanceté.

Précocement confronté à la pulsion meurtrière, il a dû, tout aussi prématurément, réprimer énergiquement son agressivité, ce qui n'a pas peu contribué à l'installer dans une position d'impuissance et de passivité, secondaires à l'**inhibition de toutes les motions hostiles**.

Quand le temps de l'Oedipe est venu, quand il aurait fallu affronter l'ennemi - "pas plus vieux que moi", jolie négation! - il n'avait déjà plus les moyens d'attaquer.

L'impossibilité de fantasmer le meurtre du père serait alors la conséquence indirecte d'une inhibition précocissime de l'agression. Cette hypothèse n'invalide pas les autres mais elle paraît la plus plausible.

Il en découle (11, 16):

- une très grande crainte d'être surpris par le retour du refoulé: **tuer un enfant**, par action ou par omission;
- un immense soulagement de constater que l'accident n'est pas arrivé.

Du fait que l'intrus l'a remplacé dans l'amour de la mère, la **fureur jalouse** est aussi dirigée contre celle-ci (13).

Le retour du refoulé se produit ici sur le mode du **paroxysme épileptiforme**, dans un état second au sortir duquel il découvre "une réalité qui fait mal, je suis un assassin".

Cependant, quoi qu'il en dise - "j'ai aperçu ma femme avec un autre homme" - la pulsion meurtrière ne prend pas sa source dans le conflit oedipien mais dans le triangle spéculaire: maman, le frère et moi.

Ce n'est pas Oedipe, c'est Caïn quand il tue le frère et Oreste quand il tue la mère.

C'est pourquoi il est persécuté par les Erynnies (15).

Aussi sa trajectoire destinale s'engage-t-elle dans la voie du rachat, typique de l'*homo epilepticus*.

Comme Aliocha Karamazov, il proclame: "Nous sommes tous coupables et moi plus que les autres".

La remémoration de son fratricide imaginaire le remet en présence de l'**angoisse de mort** qui, dans son cas, n'est pas seulement un substitut de l'angoisse de castration car elle a probablement surgi bien avant que se pose la question de la différence des sexes, si bien que, rétrospectivement, l'angoisse de castration entraîne dans son sillage des angoisses de catastrophe, de fin du monde, de solitude et d'abandon complets, sur un mode éminemment crise, épileptoïde (18): il tombe à la renverse et sort lentement de l'état confusionnel.

Par bonheur, le père (18), celui qu'il n'a jamais osé regarder en face, à qui il n'a jamais osé parler franchement, celui qu'il ne connaît pas en définitive, ce père, comme dans la ballade du Roi des Aulnes, le recueille dans ses bras au moment de son agonie.

Comprendre cette angoisse apocalyptique (19), vaincre sa peur panique (15), conserver l'espérance qu'il y a du bien dans l'homme (14, 18), croire dans le retour du Messie (20), décider enfin que "Être un homme, c'est être responsable" (Saint-Exupéry), voilà désormais ce qui l'anime.

Ce programme volontariste est trop réactionnel pour ne pas éveiller le soupçon, déjà évoqué lors de la première passation, que la question du meurtre - du frère, de la mère et du père enfin - continue d'insister parce que, refoulée, elle fait tout le temps retour sans pouvoir être vraiment dépassée à travers l'identification au père mort.

Se proclamer grand pécheur devant l'Éternel et devenir frère prêcheur (14), c'est continuer d'**érotiser la relation au surmoi** qui alimente la réaction thérapeutique négative.

Synthèse pour les garçons hésitants

Olivier (16) est fixé dans une relation homosexuelle passive au père. L'origine de cette fixation paraît provenir de l'interdit de la masturbation qui aurait produit un surmoi sévère mais nullement déssexualisé. Olivier se trouve ainsi livré à une véritable compulsion homosexuelle masochiste. On est tenté de penser que sa production fantasmatique, extrêmement féconde mais sans valeur du point de vue de l'élaboration psychique, tant la pensée est sexualisée, constitue un équivalent masturbatoire.

Il y a bien une défense contre l'homosexualité mais elle se traduit par l'identification féminine à une femme méprisée et déchue, la prostituée, et surtout par le travestissement, au niveau du fantasme, du coït masochiste avec le père en assassinat dont il est inmanquablement la victime. Malgré l'accumulation de péripéties savantes, le scénario est d'une stéréotypie rare, ce qui souligne encore son cachet pervers.

La seconde passation confirme l'organisation perverse du moi avec quelques aménagements nouveaux: renversement de l'homosexualité passive en pédophilie active, fétichisation de la femme sans autre résultat que de la rendre encore plus lointaine, sado-masochisme virulent dans la relation aux pairs, relation objectale fondée sur la pitié avec un double spéculaire dont il partagerait le narcissisme négatif.

Bref, les troubles d'identification sont majeurs et ne permettent pas d'augurer favorablement de l'avenir.

Laurent (17) présente les caractéristiques typiques d'une personnalité obsessionnelle: ambivalence et souhaits de mort vis-à-vis des parents, surtout la mère, culpabilité inconsciente, isolation des affects. La relation à l'imgo maternelle est restée fixée au stade sadique-anal.

Le courant génital est faible, le père fort jouant le rôle de support d'un surmoi qui absorbe l'idéal du moi, engageant le sujet dans la voie du travail compulsif, de l'effort et de l'exploit, mais sans véritable projet personnel.

Il n'y a pas eu de seconde passation.

Yves (18), semblablement à Laurent (17), vit dans l'ombre d'une mère omnipotente qui le maintient, et le fixe, dans la pré-généralité anale. Le père est lui aussi sous la coupe de la mère. Il en découle une forte ambivalence qui prend des allures de révolte paroxysmale probablement convertie en équivalents épileptiques.

La fixation sadique-anale contamine la généralité qui, par voie de conséquence, est vécue comme destructrice et dangereuse, objet d'évitement plus que de refoulement (pas besoin de la refouler puisqu'il n'y a pas accès).

La deuxième passation met encore mieux en évidence l'univers manichéen du sujet, marqué par une lutte acharnée entre sa partie sadique-meurtrière et sa partie charitable-réparatrice, ce qui en fait une personnalité obsessionnelle avec un fort noyau paroxysmal (épileptoïde).

L'identification virile est obérée par le fait que le père ne joue pas le rôle d'un modèle valable, tant il paraît diminué aux yeux de la mère.

Yves (19) est assailli du dehors par une instance accusatrice qui le hante comme un spectre, celui du père qu'il a imaginativement tué. Le surmoi n'étant pas intégré, le sujet se comporte en persécuté paranoïde toujours prompt à se justifier hors-de-propos ou à dénoncer la faute chez les autres, cherchant par ailleurs son refuge dans le cocon d'une matrice pare-excitante.

La seconde passation dévoile le noyau paranoïaque du sujet qui, méconnaissant complètement son attachement homosexuel au père, développe une haine meurtrière et la projette sur l'autre.

Face à l'échec possible de la défensive paranoïaque, et le retour de l'affect dépressif issu de la culpabilité, il recourt à la solution du suicide pour couper court à toute interrogation sur lui-même et donc à une éventuelle élaboration psychique qui pourrait le sortir de la position paranoïde.

Fernand (20) vit un Oedipe inversé en ce sens que, idolâtré par la mère qui en a fait son phallus - c'est son fantasme -, il est par là conduit dans une position de gratification passive. L'objet d'amour privilégié étant le père, il se trouve entraîné dans un courant homosexuel passif de tonalité masochique contre lequel il essaie de lutter en se construisant un personnage BCBG, faux self pseudo-viril.

A la seconde passation, la demande d'amour adressée au père reste inchangée mais il a maintenant tendance à renverser l'amour en haine pour se défendre contre le rapproché homosexuel. Toutefois, la haine n'est pas projetée sur le père, ce qui le mettrait en position de défense paranoïaque, mais sur le frère cadet, déplacement qui lui permet de se cantonner dans une jalousie préoedipienne, beaucoup plus supportable. La tendance meurtrière qui accompagne la jalousie fraternelle est cependant fortement culpabilisée, entraînant une formation réactionnelle dans le sens du rachat et de la réparation.

Tous les sujets, à l'exception de Laurent (17) qui n'a malheureusement pas été retesté, se caractérisent soit par une inversion sexuelle nette doublée d'un masochisme pervers pour Olivier (16) et d'une défensive paranoïde ou paranoïaque pour Yves (19) et Fernand (20), de manière plus mitigée chez ce dernier.

Dans le cas d'Yves (18), la fixation sadique-anale dans la relation prégénitale à la mère empêche d'atteindre le stade génital, d'autant plus que le modèle paternel est défectueux.

La composante paroxysmale est très sensible chez Yves (18) et Fernand (20), témoignant d'une conflictualité aiguë partiellement extériorisée en symptômes hystéro-épileptiques.

Dans le cas de Laurent (17), le surmoi étant fondu avec l'idéal du moi, il y a un manque de choix personnel, comme si la latence était prolongée.

Dans tous les autres cas, en raison de l'homosexualité dominante et de ses avatars pervers ou paranoïdes (16, 19, 20) ou de la fixation prégénitale (18), le processus identificatoire normatif est enrayé, l'Oedipe ne peut pas trouver une voie de résolution ni même être atteint, si bien que l'identité reste inéluctablement flottante.

Dans aucun cas non plus, on ne note une évolution positive: Olivier (16) stagne dans la perversion, Yves (19) radicalise sa position paranoïaque, Yves (18) et Fernand (20) ne parviennent pas à surmonter une culpabilité archaïque autrement qu'en développant une symptomatologie paroxysmale ou en s'épuisant en réparations inutiles.

Les Filles presque certaines

Daisy (21)

Première passation du TAT

Le sujet est en proie à une forte **angoisse dépressive** liée à une **culpabilité** inconsciente très vive en prise sur un conflit pré-oedipien qu'elle s'efforce de surmonter en s'identifiant à une **imago surmoïque maternelle** infiltrée de sadisme.

La mère n'a pas surmonté sa castration. Elle attendait un garçon, il n'est pas venu (3).

On aimerait croire que c'est une farce, que la "tragédie" n'a pas eu lieu. Mais il faut bien se rendre à l'évidence: la mère est terriblement déprimée au point qu'elle fait crise sur crise et pourrait mourir à tout instant (13). Tout le monde tremble, on s'épuise à son chevet.

Père et mère n'avaient pas le même projet (4): elle voulait un garçon, il voulait une fille. La fille est venue, le père est content, la mère est inconsolable. Depuis lors la pauvre fille est vouée au destin de l'**enfant-thérapeute**.

Elle voudrait tellement que papa et maman mettent un terme à leur "stupide" querelle, mais, sauf pour de brefs moments de répit (10), c'est la guerre.

L'horreur suprême serait de retomber dans le climat mortifère des origines (11), quand elle ne disposait d'aucun moyen pour soigner la mère. **Horreur de l'impuissance primordiale**.

Pour retrouver le bonheur perdu, il faudrait remonter en deçà de sa naissance, par le biais du **fantasme de régression intrautérine** (19), "pour être encore une fois tous ensemble".

Hélas ça n'a existé qu'au temps où elle n'était encore qu'à l'état de projet; et ça n'arrivera jamais plus.

La rencontre hétérosexuelle et l'accomplissement génital lui sont absolument barrés bien qu'elle ne rêve de rien d'autre (16).

Elle maintient le père dans une position haute, **interdisant** tout rapprochement tendre, et s'oblige complémentirement à occuper la place de l'**enfant modèle** (6).

Si elle pouvait s'introspecter vraiment (9), elle pourrait prendre conscience du fait que l'interdit oedipien fonctionne dans les deux sens, les amants ne pouvant dès lors que se fuir réciproquement. Dans son cas, comme c'est la règle chez les sujets écrasés par leur culpabilité, il y a une étonnante conscience inconsciente de sa propre dynamique psychique. Elle est représentative des sujets chez qui la réaction thérapeutique négative, fruit du **masochisme moral**, est à peu près inévitable, ce qui rend probablement sa névrose quasi incurable malgré un degré élevé d'auto-perception.

Elle aspire à souffler un peu (14) et à se donner le temps pour comprendre mais elle est trop ligotée par l'**impératif catégorique** pour faire autre chose que travailler dur et sans arrêt avec le vain espoir de réparer le couple des parents.

Elle ne trouve une sorte de salut que dans l'**identification surmoïque au tyran** (17), lequel tyran - est-ce le père, est-ce la mère, est-ce les deux? - avant d'être un objet d'identification, a dû être un objet de désir, au moins l'espace d'un instant (17).

Malheureusement, elle a quitté le plan de l'amour d'objet pour celui de l'identification, si bien que le couple maître-esclave a été complètement intériorisé. L'injonction "IL FAUT" se répète indéfiniment, assortie d'un perpétuel soupire: "il n'est pas interdit d'espérer".

Mais quoi?

Pas grand chose pour l'instant: "...surtout sortir de l'ambiance de l'usine, de cette odeur (merdique) qui l'entoure, qui l'imprègne... Que le vent me gifle et me réveille de ce cauchemar qui n'en finit pas".

Le grand amour dont elle rêve n'est possible qu'en rêve. L'élan amoureux ne peut pas être éprouvé autrement qu'en l'absence de l'objet (8). La séparation est la condition du désir, ce qui la fait s'abîmer dans une **nostalgie mortifère** (15).

Hypothèse: le caractère "presque certain" serait lié à l'hésitation à embrasser un destin tout entier dominé par le sentiment inexorable du devoir et du salut par le travail, la pulsion de mort autrement dit.

Deuxième passation du TAT

On comprend mieux ce qui était précédemment en jeu et comment le sujet qui étouffait, pour ainsi dire, dans l'anus de la mère (8, I 20) a enfin trouvé la sortie au travers d'un fantasme d'**autoengendrement anal**.

Elle a choisi de vivre toute seule (20) dans un environnement non pollué, froid et pur (11, 19) où elle va pouvoir **sublimier le courant autoérotique anal** à quoi se réduit le mince filon libidinal qui lui reste.

"Il faut imaginer Sisyphe heureux" (CAMUS): c'est ce qu'elle fait.

Son idéal n'est pas vraiment mégalomane - "atteindre le sommet" (11) - comme elle pourrait le prétendre (par un effet d'auto-accusation). Dans le soi-disant effort pour se dépasser sans cesse - "faire plus, aller plus loin" - il n'y a probablement rien d'autre que la satisfaction, sans doute partiellement sublimée, de l'onanisme anal.

Comme d'habitude, la masturbation anale n'est soutenable que pour autant que l'entourage, qui n'y voit que du feu, la valorise et adopte à son endroit une attitude supportive: "...On a toujours besoin de savoir que quelqu'un... ou plusieurs personnes sont avec vous... vous soutiennent et vous aiment...". Dans les bonnes familles, les supporters de l'analité ne manquent jamais.

Le danger majeur serait de se laisser aller à rêver, c'est-à-dire à en revenir à la masturbation génitale, qui d'ailleurs n'a pas duré longtemps; en effet, "elle a perdu ses parents très jeune(s?)", ce qui peut s'entendre ainsi: elle a très peu navigué dans

les eaux oedipiennes, juste le temps de s'entendre dire: " (Si tu continues à te masturber), tu ne seras jamais heureuse" (16). Ayant énormément culpabilisé la masturbation génitale, elle ne peut non plus vivre le rapprochement hétérosexuel autrement que comme générateur de remords (13).

Si elle ne peut faire retour vers le génital, c'est aussi parce qu'elle craint que les adultes se moquent d'elle (6); le **paradoxe**, dans son cas, réside en ceci que le **désir génital est vécu comme infantile** (7) et régressif tandis que la régression sadique-anale a le sens d'un progrès hautement valorisé, ce pourquoi, en dépit de toutes les frustrations qui en découlent, elle ne saurait l'abandonner.

L'investissement du **narcissisme moral** domine absolument .

L'idée qu'elle " a gâché bon nombre d'années, de sa vie et de celle des autres.." renvoie à l'impression endopsychique qu'en renonçant à tout amour objectal, elle s'est frustrée gravement mais elle a aussi gravement lésé ceux qui l'aimaient ou auraient pu l'aimer - car elle est évidemment très aimable à tout point de vue - , ce qui aggrave son cas dans le sens d'une complexification in(dé)finie de la culpabilité, contre laquelle elle ne peut jamais se défendre autrement qu'en s'enfermant toujours plus dans sa retraite anale.

La structuration du moi sur le modèle du **clivage sado-masochiste** aboutit à la couper littéralement en deux, avec une partie **anale sale** - sexuée, terrienne, grosse (enceinte) - qu'elle répudie, et une partie **anale propre** - asexuée, intellectuelle, maigre - qui n'est pas davantage valorisée (2) mais aussi avec une moitié mauvaise, têtue et une autre plus intelligente et conciliante (9).

Or la première - la mauvaise? - ressemble à la mère, l'autre au père (9), ce qui permet de faire l'hypothèse que la double identification résulte de l'**introjection du couple parental** vécu lui-même comme un couple sado-masochiste (3,17).

Dès lors, l'auto-engendrement anal a aussi la fonction de maintenir et consolider la **bisexualité pré-génitale**.

L'espoir d'une réconciliation entre les parties clivées du moi - "si elles faisaient l'effort de se connaître, peut-être deviendraient-elles de grandes amies" - transfigure en problématique intrapsychique son souhait ancien de réconcilier les parents (10).

La réalisation, par le biais de la régression anale, du souhait bisexuel qui la pousse à accoucher d'elle-même sans relâche, vient en définitive faire pièce à l'affect dépressif de base: la mère attendait un garçon, la venue de sa fille l'a déprimée, la castration de la première a rejailli sur la deuxième, sans d'ailleurs épargner le père accusé d'être incapable de produire autre chose que des filles. Bref tout le monde est châtré, frustré, bourré de ressentiment et empreint d'un **narcissisme négatif** qui, assorti d'une bonne dose de **compassion** pour la misère du voisin, arrondit les angles mais bloque toute espèce d'issue dans le sens d'un dépassement possible, d'une *Aufhebung* salutaire de la question, partagée par tous les protagonistes, de la castration.

Dans un contexte pareil, la déssexualisation apparaît nécessairement comme la condition sine qua non de l'amour (10).

La "force tranquille", qui la phallicise au prix de la renonciation génitale, en fait un être complet, du moins au plan de la **perfection anale**.

Il reste que ce n'était pas son projet (1), qu'elle le perçoit comme imposé du dehors par ses géniteurs et que ça ne fait vraiment pas son bonheur. Mais elle n'a pas le choix. Ce n'est qu'à la condition de porter consciencieusement sa croix qu'on pourra chanter en chœur: "Tout est OK" (5).

Cependant, elle ne croit plus qu'elle pourra jamais mettre un terme à la zizanie qui règne entre papa et maman (17).

Elle s'est réfugiée dans sa retraite intérieure. Elle se fera toute seule, partira au loin et continuera de gravir les pentes de l'Everest jusqu'à ce que mort s'ensuive et que vienne la recouvrir le linceul immaculé des neiges éternelles (11). "Chaque personne a sa place et personne ne peut être remplacé. Malheureusement, on sait que quand il y a vie, on admet qu'il y a mort".

Sans doute est-elle depuis toujours déjà morte parce qu'interdite de vivre à la place d'un mort.

Conclusion: illustration exemplaire de l'aphorisme freudien: "Le surmoi est une culture pure de la pulsion de mort".

Murielle (22)

Première passation du TAT

La **dissociation** domine tout le tableau en ce sens que le sujet donne constamment l'impression de prendre une **distance considérable** par rapport à sa production fantasmatique, ce qui se traduit notamment par l'attribution d'un patronyme chaque fois différent à tous les personnages d'une part et par le recours systématique à l'imparfait ou au passé simple d'autre part.

L'affect n'est jamais syntone. Il est glacé avec, assez souvent, une teinte d'ironie.

Les contenus sont ou bien anodins (1,5,6,20) ou bien violemment impulsifs (13).

Le deuil et la séparation font l'objet d'une tentative de **désaffectation** par le recours à la banalisation (2,9,10).

On notera l'accent mis sur le **renfermement** frileux (19) et sur les habits (5,6). Du fait que ceux-ci sont introduits aux planches 5 - surmoi maternel intrusif - et 6 - rapprochement oedipien père-fille -, le contenu "vêtement" prend la signification d'une **barrière de contact**.

Certains contenus sont quelque peu **bizarres**. Si la communication entre les vivants est nulle ou conventionnelle, elle circule par contre harmonieusement entre les âmes mortes (15 et surtout 14). Le lever du jour met fin à cette communication (14).

La question de la folie est posée à propos de ceux qui ont vu des choses incroyables (11) mais ils sont déclarés sains d'esprit.

On est tenté de penser que le sujet fait son bien d'une **pensée animiste-fantastique**. Un autre thème est celui du maintien factice sur un mode **magique** (17) - "transformer le plâtre en farine" - d'un monde disparu.

Enfin, il y a le doute sur la fonctionnalité du corps propre (18). Si pour le commun des mortels, il suffit de marcher pour attester de la réalité de la marche, elle ne semble pas y arriver, ce qui renverrait à une problématique de type **catatonique**

:"Suis-je ou non un être animal-vivant,c'est-à-dire capable de me mouvoir par moi-même?"La réponse est:"Non,tu es faite pour rester couchée,tu es une gisante".

On pourrait faire l'hypothèse que chaque fois que le sujet use de l'indicatif présent,quelque chose d'elle-même troue sa carapace.Cela ne se produit que quatre fois:

(2) Marie décide de prendre deux livres et de partir en ville....

(4) Josée décide d'aller se jeter dans le canal voisin...

(14) Les âmes du monde - les gens morts - doivent s'éteindre pour faire place à une couleur plus vive que le noir:le bleu.

(16) Monsieur Sartre décide de laisser cette page blanche...

Dans tous les cas,on voit que le présent,en tant qu'il désigne une action en train de se faire,reçoit l'acception d'une **rupture teintée de négativisme**.

Tous ces éléments rassemblés confortent l'impression d'une **personnalité schizoïde** toujours prompte à relever le pont-levis de sa forteresse - dont on n'oserait pas dire qu'elle est vide tant l'intérieur est dissimulé par ses hauts murs - ou à réagir intempestivement sur le mode du négativisme catatoniforme.

Deuxième passation du TAT

Si l'organisation globale reste pareille à elle-même,c'est-à-dire schizoïde,quelques aménagements sont sensibles dans le sens d'une **moindre rigidité**.

Il y a notamment l'apparition de nombreux points d'interrogation là où précédemment intervenaient des coupures,dans les deux sens du terme,rupture brutale ou simple panne.

Là où régnait la zizanie,on observe un rapprochement (9),l'optimisme est de commande (1,8,10,11),la paroxysmalité suicidaire (4) ou meurtrière (13) n'apparaît plus,la régression (19) se réalise dans une ambiance plus chaleureuse.

On note un phénomène nouveau:l'introduction du Je (14,18,20).

Cependant il ne s'agit pas d'une prise de parole en première personne mais d'une sorte d'identification projective incongrue: "moi,petit charcutier!" (14),"moi,Jo,vieux détective!"

Le thème de l'enquête (6,9,12,20) est aussi un fait nouveau.Elle a pour objet l'autre femme qui est soit son double (9,peut-être 20),soit la mère (6,12,18) ou,par effet d'identification projective les deux confondues.

L'image maternelle est mauvaise,dévalorisée (7) ou fermée,impénétrable,hostile (12).

On remarquera que le sujet commence ses récits au présent jusqu'à la planche 6 où réapparaît la tendance à recourir au passé.

Or,s'il s'agit d'une défense de type schizo-paranoïde,le fait qu'elle surgisse ici n'est pas sans signification.La tendance meurtrière issue du conflit oedipien est projetée sur un suspect extérieur tandis que le sujet s'improvise détective.Si l'enquête allait jusqu'à son terme,elle se découvrirait,à l'instar d'Oedipe,coupable.Mais la **défensive psychotique** est suffisamment élaborée pour que cela ne risque pas d'arriver.

Bien au contraire,la **tendance hallucinatoire** la métamorphose en créature céleste (17),ce qui l'assure d'une identification fantastique sans doute,mais très confortable.

Conclusion:la structure schizoïde est confirmée avec ce correctif qu'elle s'avère plus souple qu'il n'y paraissait de prime abord.

Nathalie (23)

Première passation du TAT

La **complaisance dramaturgique** (3,9,10,12..),la valorisation du **rêve** (7,8),la retraite facile vers le fantasme de **régression** utérine (16,19),la sensibilité à la blessure d'amour (3) et à l'absence de l'objet (17),le goût du **romanesque** (12,14),la **négation et le refoulement de l'agression et de la haine** sous tous leurs aspects,la forte fixation ambivalente à une imago maternelle perçue comme phallique (2) mais fragile et toujours en passe de perdre l'objet qui l'assure de sa complétude (2,10),la fragilité (6) et la magnanimité (9) **feintes**,la fausse ignorance (13,15) portant sur les motivations vengeresses,la (faible) **tendance conversive** enfin - "tomber dans les pommes" (3) - en font une personnalité chatoyante,usant d'un clavier défensif étendu et souple,passant d'un air à un autre sans avoir l'air d'y toucher,le tout à partir d'un **thème "hystérique"** dominant: "Maman,papa,aimez-moi!Je suis une petite fille si fragile".Encore un **mensonge** puisqu'elle est rien moins que fragile et qu'elle le sait.

Tout commence dans l'**envie** (2): **c'est la mère qui a le privilège** de posséder le phallus -sous ses espèces les plus visibles: un ventre proéminent,un fils bien fait - et il n'y a pas moyen de le lui ravir,ou très difficilement,car non seulement elle oppose un non catégorique au désir de sa fille ,mais le phallus-fils lui-même est fixé indéfectiblement à sa mère.

Solution substitutive:épouser un homme jaloux qui tiendrait à elle comme le fils tient à sa mère,et qui prendrait feu chaque fois qu'un quidam convoite sa bien-aimée (3).

Autre solution (1):se donner un **idéal du moi grandiose** et surmonter par là l'échec du moi idéal (corporel).

Se faire toute seule,être **auto-suffisante** (6),toujours pour imiter le modèle de la mère qui "s'occupe de tout"(5).

Mais pas au prix de se retrouver victime d'un destin de *superwoman* (6) avec les frustrations que cela impose.Solution: jouer la fragilité et en appeler à un père dont elle ne doute pas qu'il volera toujours au secours de sa petite chérie en (feinte) détresse.

L'investissement des idéaux adultes,réussite professionnelle et/ou familiale,ne va pas sans entraîner une certaine ambivalence.Elle n'est pas pressée et ne se prive pas de paresser et de rêver (7,8).

Ce qui la réveille, c'est la **jalousie** (9). Elle n'est pas au centre du monde, il y a la ménagerie familiale, le frère qui est collé à la mère, et la soeur, si différente d'elle.

Dès lors, comment faire pour être ou (re)devenir la plus aimée? Solution: on peut toujours racuspoter, semer la zizanie... "Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose". Tentation de la calomnie. Ce n'est pas elle qui ferait une chose pareille! Mais au fond, qui est la plus "perfide"?

Si le frère mourait (10), quel bonheur!

Et tous les hommes avec (11), qu'on en finisse! Enfin seule avec maman!

Mais pourquoi ne m'aime-t-on pas? Serais-je une pestiférée, m'aurait-on jeté un sort (12)?

Je suis pauvre -châtée-, c'est vrai, mais je n'ai rien fait pour mériter ça. Pauvreté n'est pas vice, n'est-ce-pas? Si vous saviez comme je suis bonne, douce et aimante, toujours prête à me sacrifier pour ceux que j'aime!

Et le miracle finit par arriver. Le jeune homme riche, bien nanti, jusque là subjugué par les parents, réalise enfin que la vraie femme, la meilleure, la plus toute, c'est elle.

La forfaiture est découverte: ce sont les parents qui avaient des intentions mauvaises, pas elle.

Et Roméo rejoint Juliette (14)!

Mais c'est trop beau pour être vrai! La tragédie éclate, la violence fait des ravages, on tue.

Qui tue?

Celui -ou celle - qui tue **ne comprend pas pourquoi**.

La négation de l'agressivité meurtrière est étayée par le déplacement de la fonction de l'actant sur l'homme (13, 15) et par un "**ne-pas-vouloir-savoir**" qui se traduit par la démarche tout-à-fait **illogique** consistant à demander à la victime, d'ailleurs décédée entretemps, pourquoi on lui a fait ça.

Or la rage meurtrière, ici totalement refoulée, de qui peut-elle émaner sinon du sujet lui-même?

Confrontée à cette **représentation horrifiante d'elle-même**, elle régresse aussitôt vers un monde féérique où il n'est question que de bonheur bucolique et d'amour partagé à l'abri de toute ambivalence (16), de cocon préservé (19), d'amour indéfectible (17) et de piété filiale envers une mère qu'elle appréhende quand même - et enfin! - comme morte (18). Sanglots de circonstance.

L'épilogue est conforme (20): la **sérénité en face de la mort** se justifie sur le plan conscient par le non désir de survivre à la perte des objets d'amour, mais sur le plan inconscient, elle traduit la satisfaction d'être justement punie pour tous ses crimes inavoués et inavouables.

Hypothèse: le caractère "presque certain" peut être mis en rapport avec la réticence à embrasser trop vite un idéal du moi trop élevé perçu comme problématique dans la mesure où sa fonction est multiple: compensation pour un narcissisme corporel défaillant, réparation pour des crimes imaginaires, rivalité coupable avec une mère aimée-haïe... et impliquant par ailleurs le renoncement à la voie facile d'une vie toute simple "au milieu des fleurs et des gens qu'on aime".

Deuxième passation du TAT

La clef du drame est donnée dans la réponse à la planche 5 qui confirme l'importance de la **fixation à l'image de la mère omnipotente**.

Le sujet tente de **nier sa culpabilité** à l'égard d'une mère vécue comme intrusive mais la solution de **compromis hystérique** qui consiste à user de la **complaisance somatique** pour retrouver la sollicitude maternelle, montre à l'évidence que la fixation n'est pas près d'être dépassée.

L'extrême **ambivalence** vis-à-vis de la mère se trahit dans le double lapsus de la planche 18: elle "la perd -au lieu de la prend - dans ses bras" et "regrette sa présence" -au lieu de son absence.

Les parents sont tenus pour responsables de ses difficultés (1): s'ils avaient été plus riches, elle serait plus avancée.

La castration fait boomerang.

Puisque c'est ainsi, elle renie tout héritage, elle se fera toute seule.

La rancune, la révolte et la déception issues de la déroute oedipienne orientent son choix d'objet amoureux dans un sens complètement névrotique, auto-punitif: son homme est un être inférieur (2), infidèle (3), volage (4), délinquant (6), intolérant et brutal (13) ou opprimé (17).

Son choix d'objet est, sans contrepartie, du type **narcissique négatif**. Elle ne l'aime qu'en tant qu'il représente ce qu'elle ne veut pas voir en elle. C'est "la part laissée à l'autre", qu'elle nie chez elle et qu'elle excuse chez l'autre. Elle n'est attachée à son objet d'amour que dans la mesure où il lui fait -inconsciemment - pitié d'une part, et pour autant qu'il déplaît aux parents d'autre part. Plus fondamentalement, en faisant couple avec un objet qui est son mauvais double, elle tend à maintenir une image complète, inflationnément redoublée, d'elle-même.

A la planche 10, le sexe de l'**enfant mort** n'est plus précisé. Ce pourrait être elle-même. Sa vengeance se traduirait alors de la manière suivante: "Vous porterez mon deuil, mais comme je vous connais, vous vous remettrez très vite".

Au moins ne leur laissera-t-elle rien "à se mettre sous la dent". Son **masochisme invétéré** la conduit finalement, d'une manière quasi **perverse**, à offrir son total échec en pâture à une mère sadique (12).

Elle survit malgré tout à l'holocauste. Errant parmi les cadavres qui peuplent son monde intérieur (20), elle ne doute pas de sa libération à travers une utopique **sublimation** (16) qui la métamorphoserait en une sorte d'ange de miséricorde.

En bref, la relation hyperambivalente à la mère s'est aggravée cependant que l'accentuation du conflit névrotique la fait osciller entre le **compromis hystérique** et une forme de **névrose destinale masochiste** partiellement sublimée.

PATRICIA (24)

Première passation du TAT

La problématique **névrotique** transparaît clairement, centrée sur la **culpabilité masturbatoire**, une **dépressivité** persistante liée à l'échec de la sexualité génitale et aux espoirs oedipiens déçus, l'**ambivalence** à l'égard des images parentales et un **sado-masochisme** régressif partiellement extériorisé.

La **dévalorisation du couple parental** (2) et l'éloignement de la problématique génitale dans un temps révolu (2,8) cachent mal sa persistance dans le présent.

La petite fille espérait un enfant du père (2) mais elle a dû déchanter très vite (1) car le père ne lui prêtait manifestement aucune attention (4).

Implorer, c'est s'abaisser (4), aussi a-t-elle cherché une satisfaction substitutive dans un onanisme frénétique (11 et surtout 19). Elle y trouvait un refuge - "c'est tranquille" (11) - mais dans la mesure où elle satisfaisait ainsi le désir prohibé, elle ne pouvait manquer de devenir de plus en plus coupable, craignant tout le temps d'être découverte ou devinée (5).

D'une manière générale, le retour vers le sol ferme de la réalité, au départ de sa reculade masturbatoire, est représenté comme un **travail long et difficile** (1,3).

Il n'est pas possible d'effacer le passé (15), de retrouver l'innocence perdue (16). L'habit ne fait pas la nonne. Ce n'est pas parce qu'elle a l'air sans tache qu'il faut lui donner le Bon Dieu sans confession, ni à personne d'autre d'ailleurs.

Le purgatoire dure longtemps (17), elle n'y peut rien.

Elle n'a pas entièrement perdu l'espoir de rencontrer un objet hétérosexuel valable (8) mais, dans la mesure même où elle a vécu le premier échec comme une humiliation, c'est sur le mode sado-masochiste qu'elle envisage les retrouvailles. Cela ne lui déplaît pas d'ailleurs (6): un zeste de perversion doit être maintenu pour préserver la jouissance.

Sera-t-elle l'épouse légitime ou la maîtresse (9)? Ce dilemme s'organise moins autour de la question de l'interdit moral que de la nécessité de **recupérer une position maîtresse** (10) où elle aurait enfin le dessus, faute de quoi il ne resterait plus que la solution d'un célibat vengeur à travers le combat féministe (8).

Puisque la guerre des sexes est inévitable, on pourrait peut-être un instant "fermer les yeux" (10) là-dessus et goûter un bonheur fugitif.

L'agressivité vengeresse à l'égard de l'homme pourrait bien, par un effet de culpabilité inconsciente, se retourner contre elle (13).

La culpabilité de la mère est déplacée sur la grand-mère (5).

Par rapport à la mère, elle attend de la compassion (7), une certaine complicité (12) et même la reconnaissance d'une culpabilité commune (18).

"L'emprisonnement intérieur" (14), autrement dit la **souffrance névrotique**, fait l'objet d'une aperception quasi consciente qui appelle une libération par la parole.

Les nombreuses identifications viriles, souvent liées à une incertitude identificatoire, témoignent d'une certaine **protestation virile** mais elles n'ont aucune valeur salvatrice dans la mesure où se représenter en homme a le sens revendicateur d'obtenir la satisfaction sexuelle à sa guise, ce qui la replonge inévitablement dans la culpabilité masturbatoire.

L'histoire s'achève sur une note optimiste (20): l'homme coupable qu'elle était jusque là, quitte les bas-fonds de Chicago pour les hauteurs de Beverly-Hills, écrase sa cigarette - arrête sa masturbation? - et ne craint plus le retour de la culpabilité sous la forme de "n'importe quelle attaque".

Hypothèse: le caractère "presque certain" correspondrait au dilemme névrotique le plus classique entre la solution facile mais coupable, selon le principe de plaisir, et la solution plus satisfaisante mais longue et pénible, selon le principe de réalité.

Deuxième passation du TAT

La dépressivité s'est nettement accentuée.

L'espoir d'une compensation ou d'une satisfaction substitutive pour l'échec infantile est devenu très ténu.

La **résignation** apparaît comme la seule issue possible.

Toutes les relations d'objet s'avèrent décevantes aussi bien entre hommes et femmes (4,6,8,20...) qu'entre femmes (9,12,18) et qu'entre mère et enfant (7,13).

L'évasion, si elle reste possible, est blâmée (6,14), **la régression est interdite**, il n'y a plus que travail et misère (2,17), le bagne auquel personne n'échappe. Le Goulag annoncé en 14, I s'est mis en place.

La relation à l'homme, suspectée de relents incestueux est désavouée (6) et la sanction suprême est la mort en couches (13).

La punition pour la masturbation ancienne - les doigts monstrueux de la bête préhistorique! - est consommée (11) sans grand espoir de salut dans ce monde-ci.

En conclusion, la problématique ancienne est en passe d'être recouverte par un **refoulement intense** qui, portant essentiellement sur sa vieille culpabilité, la laisse libidinalement exsangue.

Véronique (25)

Première passation du TAT

Le sujet stagne dans un **Oedipe totalement négatif**.

Père et mère sont perçus comme intrinsèquement mauvais, se réservant jalousement la possession du phallus et imposant à l'enfant une **loi d'airain impitoyable**.

Par rapport à ce "parent combiné", la fille est animée par l'**envie**, la jalousie, la **révolte**, la **rage meurtrière** (19), la masse d'affects négatifs étant traitée sur le mode **introprojectif**: exclue du couple parental - de la scène primitive - elle projette sa rage sur les parents, réintrojecte des imagos surmoïques archaïques et oscille dès lors entre plusieurs positions identificatoires instables mais toutes rapportables au **fantasme d'exclusion: coupable et punie jusqu'à la complaisance masochiste**, proscrite, criminelle ou justicière.

Tout débute dans la **révolte contre l'autorité parentale** (1,2,5,7), révolte agie qui, par l'effet de la culpabilité inconsciente et du **retournement de l'agression contre le moi** propre, débouche sur un **besoin violent d'autopunition**: déchéance morale et sociale (3), mésalliance catastrophique et capitulation sans condition (4). La loi du talion a aussi comme effet d'empêcher toute relation hétérosexuelle un tant soit peu positive (4,6,7,8,13,17,18) sauf sur un mode désésexualisé (16) ou dans la complicité du crime (14).

Dans tous les cas, il s'agit d'ailleurs moins d'un couple que d'un redoublement identificatoire **bisexuel** par adjonction de sa moitié virile qu'elle vit tantôt comme délinquante (14,17), tantôt comme châtrée (4).

L'imgo paternelle est de la même facture, à la fois condamatoire (6), criminelle-sadique (15) et châtrée (10). Privé du phallus maternel, le père - ou l'homme - n'est plus rien (4,10).

S'il circule entre les parents, le **phallus est une possession essentiellement maternelle** (11).

Celui-ci se trouve **dédoublé** en un objet d'envie de type anal - l'or - et une instance idéale de valeur spirituelle (11).

La mère, de ce fait, se trouve elle-même dédoublée en deux imagos puissantes diamétralement opposées - **clivées** - mais complémentaires : criminelle perverse (18) et sublime (12).

Le conflit identificatoire, déplacé et banalisé sous la forme de l'opposition classique entre les aspirations narcissiques exhibitionnistes et les souhaits génitiaux (9), débouche sur une impasse, tout choix générant le regret de l'issue alternative.

La persistance de l'envie (9) fait échouer la possibilité de la **solution sublimatoire** (12) et empêche le dépassement du masochisme à travers un altruisme de commisération. Comme elle le dit très bien, ce n'est pas un métier, ça ne s'apprend pas. La sublimation est une grâce qui lui est refusée ou qu'elle refuse tout en étant capable d'entrevoir sa possibilité.

Le **besoin d'autopunition** est extrêmement fort (13,20).

In extremis, une solution héroïque intervient (20): la persévérance altière dans l'opposition et le refus conjugué de pactiser avec l'ennemi lui vaut en même temps d'être grâciée et reconnue pour son intransigeance-même. Sa dissidence farouche lui apporte en fin de compte un salut qu'elle n'espérait plus.

Sur quoi repose cette détermination?

Le narcissisme du sujet se satisfait d'une **identification régressive et idéalisante au "bon sauvage"** (16), c'est-à-dire à l'enfant dont les grandes personnes croient à tort qu'il est un être inférieur. L'adulte finit par découvrir que l'enfant lui est supérieur, qu'il a tout à apprendre de lui.

Mais le temps de l'enfance est malheureusement révolu. L'identification à "l'enfant-naturellement-philosophe" est difficilement maintenable. "Elle et lui", l'être-double qui représente l'enfant asexué, innocent et donc vierge de toute ambivalence, peut seulement témoigner de sa pureté originelle et de la déchéance progressive que constitue la soi-disant marche en avant de la civilisation. On rejoint le thème central exprimé aux planches 3 et 4 ; Zola et Rousseau se donnent la main.

Hypothèse: le caractère "presque certain" est révélateur du dilemme aigu entre la **soumission résignée** au diktat des adultes et une **révolte opiniâtre** qui cherche son issue dans des directions multiples qui s'avèrent le plus souvent impraticables, du fait de la position intransigeante de base.

Deuxième passation du TAT.

Le temps de la révolte s'éloigne, celui du **deuil** et de la **réparation** lui succède, avec la possibilité nouvellement offerte de faire sa rentrée dans le triangle oedipien et de s'y positionner avantageusement.

Elle est devenue pacifiste et pratique la politique du fusil brisé (1), le jeu de la guerre ayant perdu ses attraits.

Son destin n'est pas rose pour autant ; il rejoint le destin familial (2,20) marqué au sceau de la pénitence et du rachat par le travail obscur.

Les affects meurtriers sont traités par l'**isolation** (19) si bien que la **réconciliation** des générations peut advenir à travers l'élaboration d'une légende familiale.

La culpabilité (6) et l'affect dépressif, cette fois plus clairement rapportés à la perte de l'amour d'objet (3,4,7,8), peuvent être tolérés d'autant mieux que le va-et-vient introprojectif ("c'est lui donc c'est moi aussi") qui autrefois portait sur la haine et la destruction généralisées, s'est déplacé du côté de la **perte et de la dépression généralisées**: tout le monde est perdant, tout le monde souffre (5,10,13,14,18). A la formule: "Nous sommes tous des assassins", succède: "Nous sommes tous de pauvres êtres humains, perdus - par notre faute - dans une vallée de larmes".

Le besoin qu'intervienne une aide extérieure sous la forme d'une lueur d'espoir surgissant soudain des ténèbres (11), se substitue heureusement au refus caïnesque d'être sauvée, autrefois si fort, d'autant que ce qui est désormais souhaité est un retour, si éphémère et frigidité qu'il soit (16), dans les jardins d'Eros, ce qui ne peut malgré tout advenir qu'au prix de l'instauration ou de la réactivation d'un **conflit** - mais il est normatif en l'occurrence - avec la mère rivale (12,18).

En bref, le sujet tend à se dégager d'un Oedipe entièrement négatif pour situer la négativité dans l'axe "normatif" de la rivalité mère-fille. Il en résulte que les affects dépressifs et coupables, succédant au raz-de-marée destructeur, sont acceptés, tolérés, et n'ont plus tendance, du fait qu'ils ne sont plus autant niés et refoulés, à déboucher sur la compulsion masochiste à l'auto-punition, à la déchéance et au suicide.

Synthèse pour les filles presque certaines

Daisy (21) est l'exemple même du sujet chez qui le surmoi archaïque, constitué au départ de la déception fondamentale chez la mère d'avoir enfanté une fille, engendre une culpabilité originaire qui contraint sa fille à une réparation illimitée et à une aliénation préoedipienne quasi insurmontable. Toute évolution dans le sens de la génitalisation apparaît barrée d'avance. Le sujet ne peut s'identifier qu'à une sorte d'enfant-thérapeute à qui il est interdit de quitter ce statut.

La seconde passation indiquerait que le sujet n'a pas trouvé d'autre issue que l'avalisation, au niveau identificatoire, d'un masochisme moral qui la voue au sacrifice d'elle-même. Dans le sacrifice, elle trouve conjointement une valorisation narcissique et le maintien de la relation à la mère pré-génitale.

Murielle (22) est de tous nos sujets celle qui présente au plus haut degré les caractéristiques d'une personnalité schizoïde. Elle est totalement coupée de ses affects, de son corps et de toute relation d'objet. La pensée est dévitalisée et l'action, chaque fois qu'elle est reprise au niveau du fantasme, débouche sur une perspective négativiste ou déréelle.

A la seconde passation, si la défensive schizoïde persiste, on voit poindre la tendance à investir sinon des objets, du moins des activités orientées par l'intérêt pour certains aspects de la réalité extérieure dans le sens d'éclaircir ce qui lui apparaît comme opaque ou mystérieux, c'est-à-dire la sexualité, mais évidemment jamais nommée explicitement.

Nathalie (23) ne parvient pas à se détacher d'une mère vécue comme phallique; elle ne peut ni entrer en conflit avec elle ni s'identifier à elle en raison de l'excessive ambivalence qui nourrit cette relation narcissique à la mère; elle peut seulement rêver d'un objet imaginaire qui, tel le prince charmant, viendrait la délivrer de ce monde maternel où elle ne peut trouver qu'une identité de seconde zone; ou bien encore rêver qu'elle pourrait être quelqu'un d'autre; mais l'Idéal du Moi n'a pas chez elle la vigueur suffisante pour l'encourager à changer de but et d'objet pulsionnels, si bien qu'elle stagne dans des rêveries qui risquent de faire le lit d'une hystérie vraie.

La seconde passation fait apparaître la tendance à maintenir le lien négatif à la mère en embrassant un destin masochiste, dans l'échec amoureux, ou la régression hystérique dans la maladie, ou encore une pseudo-sublimation humanitaire qui est moins que probable.

Patricia (24) vit douloureusement l'échec oedipien. Exclue du couple parental, elle se réfugie dans l'onanisme, ce qui a pour effet d'accroître le sentiment d'échec. Aussi bien par rapport au père et à l'homme qu'à la mère, elle entretient une relation sado-masochiste, conséquence régressive de l'échec génital. Une autre solution serait une régression plus profonde encore vers une position narcissique où, par le biais de la protestation virile ou féministe, elle réussirait à se protéger de la confrontation directe avec la mère.

La seconde passation révèle les effets logiques de la reculade oedipienne et de l'échec identificatoire. Patricia est tombée dans un état dépressif qui apparaît d'une part comme la punition de sa transgression masturbatoire et d'autre part comme la conséquence de l'abandon de ses investissements objectaux, tandis que les espoirs de restauration narcissique, notamment à travers l'identification virile, paraissent être devenus très ténus.

Véronique (25), à l'instar de Patricia (24), stagne dans un Oedipe totalement négatif. Elle aussi se vit exclue du couple parental. La révolte se retourne contre elle pour aboutir à un besoin d'auto-punition qui tourne à la complaisance masochique. Père et mère sont perçus comme des imagos archaïques omnipotentes et clivées en parties bonnes et mauvaises mais surtout mauvaises.

La mère est le personnage central, perçue comme la principale détentrice de la puissance phallique.

La défense consiste à régresser dans un monde utopique, en-deçà du clivage, où régnerait l'innocence virginale d'une enfance idéalisée.

Le second protocole est révélateur d'un progrès psychique accompli dans le sens du deuil des objets primaires qui ont perdu leurs caractères tout-puissant et clivé.

La dépressivité marque aussi bien les imagos parentales que sa propre image. Le trio oedipien ayant retrouvé sa dimension réaliste, à hauteur d'une humanité ordinaire, parallèlement à la réconciliation et à la réparation, peut s'amorcer une rivalité oedipienne normative.

En dépit de quelques variantes, les filles "presque certaines" présentent une caractéristique commune.

Elles continuent de vivre l'Oedipe à chaud dans un registre archaïque dominé par des imagos parentales omnipotentes où la mère (phallique) occupe la première place.

Le dilemme séparation-individuation est porté à son comble avec la tentation d'éterniser la relation à la mère prégénitale dans une ambiance franchement sado-masochiste qui débouche sur la soumission masochiste (morale) chez Daisy (21), sur un masochisme plus érotisé, soutenu par la régression - hystérique - dans le fantasme et la complaisance somatique, chez Nathalie (23), sur une dépressivité - liée au désinvestissement objectal - résignée chez Patricia (24), Véronique (25) étant finalement la seule qui accomplit, quoique douloureusement, un travail de deuil qui l'autorise à réaborder l'Oedipe sous un angle non archaïque.

Murielle (22), dans la même perspective d'une persistance du lien préoedipien à la mère primitive, offre l'exemple de l'aboutissement pathologique de cette problématique archaïque indépassable : l'objet est abandonné, le corps propre également, les affects sont gelés ; seule reste investie une activité mentale relativement importante mais dévitalisée, tournant à vide, comme dans un roman policier de série B.

Les Garçons presque certains

Frédéric (26)

Première passation du TAT

Le sujet s'est retranché dans une **position paranoïde persécutive** en conséquence du rejet du couple des parents perçu comme dictatorial (1) mais dissocié - ce n'est pas un parent "combiné" -, la **mère exerçant son omnipotence sans partage**, le père se vengeant sadiquement sur le plus faible.

La mère s'est emparée du phallus et entend bien manier l'interdit à sa guise (2). Toutefois comme cette prise de pouvoir est usurpée, elle vit dans la terreur d'être dévalisée ou déstituée (5).

À l'endroit de son garçon qu'elle ne peut considérer que comme un prolongement phallique dont la perte serait catastrophique pour elle (3), elle interdit toute relation objectale (2).

En conséquence de cette fixation incestueuse à la mère, le sujet ne peut se vivre que comme **châtré, empêché** par les autres (6) de rejoindre un quelconque objet d'amour, hanté par la représentation de la femme mangeuse d'homme (4), persuadé, en **hypochondriaque** avéré qu'il est devenu, que son mal est incurable (8,12).

Quant au père, il participe de la castration du fils, et de tous les hommes en général, en ce sens qu'il ne sait pas y faire (8), mais lui au moins se dédommage de sa condition humiliante en adoptant une attitude sadique à l'endroit de son fils (7) et probablement de son épouse (9): "le taureau s'est encore échappé de l'étable" et c'est au fils qu'incombe la tâche, imposée par la mère, de le ramener à la maison.

L'imgo du père sadique ou indifférent se retrouve plus loin, projetée sur les représentations du croque-mort (15) et du professeur d'université (16).

À supposer que le fils vienne à disparaître, seule la mère en sera affectée (10).

Il rêve de s'échapper de cet **univers carcéral** (14) mais son **masochisme** le conduit à se faire rejoindre par les persécuteurs qui le "soulagent définitivement" (17).

On devine bien ici ce que recouvrent ses souhaits de mort infligée par autrui: le fantasme d'un coït homosexuel passif avec le père sadique. Mais cette représentation est totalement inaccessible. Elle est **forclose comme toute la problématique de la castration**. C'est pourquoi elle revient dans le réel sous la forme d'une agression exercée par des exécutants sans scrupules sur la personne d'un innocent (18) pris comme cobaye (8).

Paradoxalement, à la faveur d'une échappée dans l'archaïque, le recentrage de la menace de castration sur l'imgo paternelle (11) remobilise la tendance régressive au retour dans le giron maternel (11,19).

Mais l'endroit n'est absolument pas sûr.

En fin de compte, malgré l'amour incestueux qui les unit ou, plutôt, parce que cet amour est incestueux, empêchant qu'il trouve jamais aucune liberté, il n'a pas le choix, **il lui faut tuer la mère** (20,13) **pour sauver l'enfant, c'est-à-dire lui** (13).

Par rapport à son propre destin de persécuté masochiste, il peut seulement espérer atteindre à une forme d'**indifférence schizoïde** (15), se défendre par l'**humour** (16) ou bien encore, dans une veine plus socialisée, porter à la scène (18), comme l'ont fait KAFKA, BECKETT et quelques autres, cette tragédie existentielle caractérisée par la non-existence.

Hypothèse: le caractère presque certain pourrait correspondre à l'hésitation à embrasser une carrière professionnelle qui risque de l'enfermer un peu plus dans sa retraite schizo-paranoïde, ou, à l'inverse, à l'en faire sortir.

Deuxième passation du TAT

Le sujet s'est dégagé de l'enfermement schizo-paranoïde dans le sens d'une plus grande **dépressivité**.

Son animosité à l'égard des parents n'a certes pas faibli (1), ils sont toujours aussi méprisants et sadiques, non seulement à son endroit (2,6,7) mais entre eux également (5).

La relation sado-masochiste interparentale trouve ici sa confirmation.

Ainsi réalise-t-il le compromis de réunir et séparer les parents en leur attribuant une relation d'agression réciproque (5) ou malheureuse (10).

Une ambiance de tristesse sature le protocole (1,2,3,10,12,14,15).

Lui-même s'est détourné de toute relation objectale au sens génital du terme. Il fait périr la femme (13) et ne trouve aucune satisfaction dans l'homosexualité (9).

Le corps dans sa nudité le rebute (8) ou l'intrigue (17).

Peut-être pourrait-il régresser vers une oralité vengeresse (4).

Beaucoup plus certainement, c'est en **investissant massivement l'objet partiel anal** (11,16) qu'il trouve le moyen de sortir - "en contrebande" - de l'univers mi carcéral mi-asilaire (17) où il stagnait.

Le moment du passage d'un monde à l'autre (11,17) se signale d'une joie significative, de qualité **hypomaniaque**.

Puisqu'il s'est évadé de la sphère schizo-paranoïde pour entrer dans un monde plus socialisé marqué par l'accès enfin possible à l'investissement objectal, même si cet objet reste un objet pré-génital précaire, annonciateur de turbulences maniaque-dépressives, le voilà désormais pourvu, nanti (18) d'un ersatz d'objet narcissique qu'on pourrait lui voler d'autant mieux qu'il l'a acquis en fraude (11,16). Aussi n'arrive-t-il pas à trouver le "sommeil du juste" (19).

Passif comme à son habitude, il est seul et il attend (20).

Vincent (27)

Première passation du TAT

Entièrement préoccupé par le souhait d'accomplir le "**saut**" génital, le sujet est confronté à une **angoisse de culpabilité** majeure qui le contraint à régresser névrotiquement sur un mode hystéroïde.

Les moments d'espoir alternent constamment avec les appels à la condamnation et à la punition.

Les deux lapsus de la planche 4 sont très significatifs de l'état conflictuel où il est plongé.

Ici, ça a l'air d'être un jeune homme qui veut partir avec la fille qui essaie de la convaincre de rester. Mais comme on voit dans son regard qu'il a vraiment envie de partir, il partira quand même... ça m'a l'air d'être un regard d'intérêt.... proposition alléchante!

Il est très attiré par la femme, désire partir avec elle, de la séduire et de l'accrocher parce qu'il est lui-même séduit, mais, défensivement, il élabore le scénario inverse: lui se détache, elle s'accroche.

Si on veut ne retenir que le sens manifeste de cette séquence, celle-ci exprime évidemment le souhait d'être aimé; en partant, en mettant fin au lien oedipien, il espère déclencher un raz-de-marée affectif chez une mère qu'il imagine très accrochée (5,6,10).

La **fixation à la mère** est très forte; elle suffit, en association avec la peur de la castration punitive, à justifier l'extrême difficulté qu'il éprouve à "partir" (1,2,4,6,10,14).

Le **franchissement du pas génital** est ressenti à la fois comme un exploit "aérien" (11,16,17) qui éveille la réaction vertigineuse à la poussée érectile, et un retour aux sources (2) qui le plonge dans un grand embarras car il redoute manifestement la **déroute phallique**, la "débandade" (11).

Quoi qu'il en soit, il est trop obnubilé par l'amour pour pouvoir faire autre chose, c'est-à-dire étudier (1,2). Et comme il est sérieusement **inhibé**, il ne peut que régresser dans le fantasme et le sommeil (3,14,16).

L'**angoisse de castration et de punition** est manifeste.

Hors la réaction "hystérique" d'endormissement à l'évocation du rapprochement homosexuel (13), la rencontre avec le père débouche inéluctablement sur la condamnation et la punition (7,8,11,12,18) avec un faible espoir d'être sauvé: il n'y a pas un avocat mais un juge (7) et le prêtre n'en est peut-être pas un (12).

Il ne trouve le salut que dans le fantasme de **régression** dans le sein maternel (19) quoique, là encore, l'ennemi continue de rôder alentour.

La rencontre hétérosexuelle (13) s'achève piteusement par une "crise de nerfs".

Cette crise, tout semble indiquer qu'elle est la sienne, réminiscence du temps de l'oedipe précoce où le petit "garçon fatigué" de "surveiller" le coit des parents, ne trouvait que difficilement le sommeil, au prix d'avoir sans doute préalablement fait "sa" crise. Maman a certainement dû se lever souvent pour venir le "saluer" dans son petit lit et le prendre "très chaleureusement" (5) dans ses bras (10) avant qu'il s'apaise et se relève de "l'effondrement" (3).

Qu'il ait traversé un Oedipe normatif mais tourmenté s'avère probable. Mais d'avoir cent fois tué le père ne l'a rendu pieux qu'en surface (15). Le **retour du refoulé**, ce n'est pas seulement le retour de l'angoisse de culpabilité et de punition, c'est aussi le besoin de régler son compte à l'ennemi.

Il serait bon, s'il veut éviter l'enfermement névrotique, qu'il prenne conscience du fait qu'il n'y a pas d'autre assassin à retrouver que lui-même. La question se pose de savoir si le sujet est capable de perlaborer l'angoisse de castration ou s'il va persister à "chercher" l'Autre en dehors de lui-même.

Hypothèse: le caractère presque certain est lié à l'inhibition de la sexualité génitale, inhibition qui contamine toutes les autres formes de démarche active et conquérante.

Deuxième passation du TAT

La **révolte contre le père** domine absolument la problématique du sujet.

Ce qui frappe d'emblée, c'est un changement considérable, entre la première et la deuxième passation, dans le style défensif et la manière d'aménager le conflit.

Auparavant, le sujet appelait masochiquement la condamnation et la punition en conséquence de l'accomplissement de ses vœux oedipiens mais son masochisme s'intégrait dans une organisation globalement névrotique, de type "hystérique".

Désormais, il se défend tout autrement, à la manière d'un dramaturge existentialiste, en projetant son drame sur une scène extérieure.

Il est évident qu'il ne parle que de lui mais il n'en parle jamais qu'à la troisième personne, se grandissant ou se rapetissant sans cesse - ce qui est le propre de la troisième personne, tantôt majestueuse tantôt dérisoire - , ce qui l'autorise à en traiter comme s'il s'agissait d'un autre, d'une sorte de "Petit Prince" pas toujours charmant, chargé de la mission de faire la leçon au monde entier et de rappeler la misérable humanité au souvenir de sa bassesse, de sa turpitude et de sa myopie congénitales.

On se trouve en présence d'un émule de Jean-Paul SARTRE, philosophe moraliste impénitent, défenseur des opprimés inconscients, mauvaise conscience de ceux qui ferment les yeux sur l'oppression ou, pire, flirtent avec le pouvoir (9), dénonciateur de tous les salauds qui pullulent sur la planète (7).

La **projection de son complexe paternel** sur l'humanité en général, en raison même de la généralisation et de la systématisation qui la caractérisent, a une **tonalité "paranoïaque"** peu contestable.

Le héros occupe une position avantageuse en adoptant l'attitude détachée du philosophe où il trouve une forme de satisfaction **mégalo-maniaque**. La maîtrise parfaite des affects (8) ne relève pas tant de l'isolation obsessionnelle que du détachement souverain propre au paranoïaque.

Du fait de cette organisation paranoïaque prévalente, le conflit sous-jacent est à la fois parfaitement transparent et complètement occulté.

Ce qui transparait est l'**opposition à l'autorité**, partout évidente, la contestation radicale, l'identification à la victime et l'incitation à la révolte solidaire des damnés de la terre. Mais ce chef de bande homosexuelle, à la différence du fils héroïque de Totem et Tabou, **ne tue jamais le père** et reste toujours plus solitaire que solidaire.

A l'exemple des héros fatigués, il est sans illusions et trouve dans le désenchantement et l'acceptation par avance d'un certain échec, un motif supplémentaire d'alimenter ses idées de grandeur.

Ce qui est occulté parce que forclos est la question de sa castration en rapport avec un désir homosexuel passif totalement inconscient parce que totalement refoulé, ce qui en fait un psychotique.

On peut, le parodiant au plan de la systématisation, relire tous ses récits dans l'optique de l'hypothèse paranoïaque, persécutive et mégalomane, c'est-à-dire:

- **persécution**: "moi, un homme, j'aime un homme" devient par négativation du verbe (FREUD, Le Président Schreber): "moi, un homme, je déteste un homme" et, secundo, par projection du verbe: "un homme me déteste", enfin, tertio, conclusion rationnelle: "je le déteste parce qu'il me déteste".

- **mégélanie**, éventuellement reconvertie en **micromanie**: "je n'aime personne sauf moi", ou, version micromanie: "Je n'aime personne, même pas moi, et moi moins que quiconque".

(1) Le "cadeau" des parents est dévalorisé et promis à la destruction.

(2) la castration, retraduite en termes de calamité naturelle, frappe les pauvres comme les riches, les ignorants et les spécialistes. Elle atteint tout le monde. "Ce qui est forclos du symbolique revient dans le réel sous forme hallucinatoire" (Jacques LACAN).

(3) La révolte sexuelle, de manière caractéristique, est le fait de sa part féminine, le souhait de la satisfaction homosexuelle passive se trouvant exaucé sur le mode de la régression masochiste morale (elle=il est puni, enfermé au pensionnat).

(4) La femme est objet de désir non parce qu'il y a transgression mais seulement parce qu'elle fournit l'occasion (on l'appelle, c'est une "call-girl") rêvée de faire revenir le père primitif-punitif, outragé dans son honneur, c'est-à-dire outrageusement narcissique.

(5) Comme précédemment (3), la subversion est représentée comme d'essence féminine.

(6) La vengeance contre le père, comme le refus du cadeau (1), s'accomplit dans le refus d'incarner l'idéal paternel.

(7) Le père, dans son fantasme, ne peut former avec son fils qu'un couple pervers criminel sur lequel il projette sa propre perversion afin de s'en dissocier une fois pour toutes, quitte à passer pour un "collaborateur", ce qu'il est effectivement.

(8) Lui-même se présente, en opposition radicale avec la représentation du couple père-fils pervers, comme le fils exemplaire d'un père exemplaire - roman familial oblige! - reliés entre eux par un idéal sublime, complètement déssexualisé mais suspect de ce fait même.

(9) La solidarité homosexuelle est pensable dans le cadre d'une révolte contre les tyrans, mais elle ne peut pas aboutir. D'une part, la victoire est laissée au tyran, ce qui reproduit le schéma masochiste, d'autre part, le chef de bande homosexuel abandonne ses troupes faute d'avoir une identification solide. "Il est très jeune mais aussi très naïf", dit-il à juste titre

(10) A nouveau, l'accomplissement du vœu génital est incarné par une femme, abusée par un irresponsable.

(11) La quête génitale n'aboutit pas. Le sujet, menacé de castration, choisit la vie plutôt que la bourse. Tant pis pour la belle!

Qu'il soit devenu modeste, dans le sens où il a renoncé à toute ambition génitale, on peut en convenir.

Mais se vanter de sa modestie, convenons que c'est le comble de l'immodestie.

(12) Qu'il soit atteint d'une forme de psychose incurable, si c'est la paranoïa, est hélas vrai. Et il est très possible, qu'à l'instar du président Schreber, il en ait une juste perception endopsychique.

Mais il est tout aussi vrai qu'un paranoïaque peut très bien guérir en faisant couple avec son semblable, ici l'hypnotiseur qui s'y croit.

Si la transmission anale du pénis relève d'un fantasme "adorciste" (l'expression est de Luc DE HEUSCH), la guérison par l'exorcisme en constitue la version négative: faire entrer *versus* faire sortir le mauvais objet qu'est le pénis paternel dans son acception satanique.

(13) C'est le même fantasme qui contamine la scène suivante: une femme va mourir parce qu'elle a quelque chose de mauvais dans le ventre. Heureusement, notre héros, au terme d'un coït inversé - faire sortir *versus* faire entrer - parvient à extraire le mauvais pénis.

La faillite génitale qui le menaçait (I 13) est conjurée à la faveur d'un renversement paranoïaque typique: la contre-identification au père sadique-tueur à travers l'identification "sublime" au médecin-sauveur n'a rien d'une sublimation, celle-ci ne pouvant réussir que si elle est le fruit d'une identification positive. Aussi a-t-il inconsciemment raison de ne pas trop se vanter de son exploit. Fondamentalement, c'est une supercherie.

(14) L'allusion au conflit picaresque entre Peter Pan (le petit pénis volant) et le capitaine Crochet (le ridicule châtré-châtreur) s'interprète d'elle-même comme la victoire de David sur Goliath, d'Ulysse sur le Cyclope, du petit sur le grand, du malin sur l'imbécile.

(15) Lequel grand malin, quand bien même sa grandeur serait d'essence spirituelle, ne mérite rien d'autre que d'être ramené à la vanité de son orgueil.

(16) Malheureusement, la verve iconoclastique de notre héros va se retourner contre lui.

Il est notamment incapable de créer c'est-à-dire d'activer en lui la veine sublimatoire.

(17) "Sur l'écran blanc de ses nuits blanches", il refait le monde, mais c'est le contraire d'une oeuvre. "La psychose c'est l'absence d'oeuvre" (Michel FOUCAULT, Naissance de la folie à l'âge classique). Quoi de plus merveilleux qu'un rêve

blanc mais aussi,quoi de plus effrayant qu'un cauchemar blanc?On comprend qu'il hésite à reposer le pied sur le sol de la terre fe(r)(m)me où rien n'est blanc,précisément,ni noir d'ailleurs.

(18)Parce qu'il est sorti du jeu de la vie,il enrage de constater que le reste de l'humanité se donne toujours en exemple un héros sans peur et sans reproche,fût-ce une tête brûlée,afin d'édifier les générations futures.

(19)Les gens simples!Mon Dieu,comme ils sont merveilleux!Ces braves gens qui vous accueillent simplement quand ,"touriste imprudent",vous vous êtes aventuré loin des sentiers battus!

Lui-même,il ne fera jamais rien de bon et,d'une certaine façon,il le sait bien.Donc il fréquente les frileux et les embusqués,et quand il les glorifie,c'est de lui-même,qu'il fait l'éloge.

(20)Suite et fin de l'histoire d'un philosophe de la quotidienneté: il pense,il réfléchit à des problèmes simples mais qui pour lui sont importants parce qu'ils règlent le fil de son existence.Comment peut-on imaginer qu'avec des pensées si futiles,il puisse être si préoccupé....Mais qu'est-ce qui est vraiment futile?Ses problèmes ne sont finalement ramenés qu'à leur dimension: les problèmes d'existence de tout un chacun. Mais pour le moment, il est fatigué, il y repensera demain.Il n'attend que son bus et veut dormir".

Retour à la case zéro (I 3,9,13,14).

Eric (28)

Première passation du TAT.

On est frappé par la **faiblesse de la libido objectale**.

Nulle part,il n'est question d'une quelconque relation d'objet,ni hétéro- (4,13) ni homosexuelle (7,12).

Personne ne communique avec personne sauf,semble-t-il,pour se réjouir de la mort d'un autre (7,10).

Le sujet s'identifie le plus souvent à des marginaux:

délinquant (3),guindailleur paumé du petit matin (20),skinhead (8),illuminé(15) ou clochard (9,18),ce qui traduit,davantage qu'une absence d'identification paternelle ou virile,le rejet de l'identification au pair,le même,l'homme étant méprisé pour son narcissisme corporel (17,4).

La **dévalorisation du moi idéal** compris comme l'héritier du narcissisme primaire,semble trouver son origine dans la pérennisation du rapport pré génital à une mère vécue comme hyperprotectrice et interdiciatrice (5,6).

"La mère est derrière lui" (1),ce qui rend compte du fait que l'onanisme génital n'est pas possible en même temps qu'il devient une obsession.

La réponse à la planche 16 peut s'interpréter comme une transposition métaphorique du **fantasme masturbatoire associé à des idées de grandeur** (14).

Ainsi donne-t-il l'impression d'osciller entre l'auto-érotisme et les aspirations grandioses d'un **idéal du moi sans consistance véritable**.

S'il a l'intuition que sa vie sera un échec et qu'il ne réalisera pas son idéal (2),ce n'est pas par un effet de culpabilité oedipienne qui lui interdirait d'aller plus loin que les parents,c'est parce que l'Oedipe n'a pas pris,que la libido génitale ne s'est pas développée et qu'il n'a pas abordé le conflit identificatoire.

Parce qu'il est resté "un petit garçon à sa maman",il n'a pas eu l'occasion de s'affronter au conflit de rivalité.

On est conduit à penser qu'il n'a pas d'identité en dehors d'une **mégélanie** d'emprunt.

Hypothèse:le caractère "presque certain" serait lié à l'inconsistance identificatoire et au fort besoin inconscient,vigoureusement nié,de rester dans le giron maternel.

Deuxième passation du TAT.

"Sranger in the night" (20),"étranger dans la nuit,c'est ainsi que le sujet,cultivant son **repli schizoïde**,tend à s'auto-présenter en définitive,

se raccrochant - de la même manière qu'au Rorschach - à une forme d'**homosexualité de groupe** (11,19) qui a valeur de réassurance et de réconfort.

Il se tient complètement à l'écart de la conflictualité oedipienne (2) et de la sexualité génitale (4,10,13),trouvant dans la drogue (3,13) le substitut de la satisfaction sexuelle en même temps qu'un rempart contre l'angoisse de culpabilité que pourrait générer le retour de la génitalité oedipienne (13).

Bien que traitées par la dérision,les relations de **dépendance à la mère** (5,6) et au père (7) restent au centre de la problématique du sujet.

Si la séparation d'avec la mère - et la femme - est présentée ironiquement comme une "fatalité" (6) inéluctable,il n' imagine pas pour autant que cette relation pourrait se relâcher,le **besoin d'attachement étant projeté**,de manière paranoïde,sur l'autre (4,5) qui ne veut pas le lâcher.

Il ne peut pas davantage imaginer la fin de la relation au père (8).

Ici aussi,la défensive prend une allure **paranoïde** (9),au point qu'il en vient à accuser le stimulus de malveillance:"Tous ces tests-là,ils sont faits pour des jeunes...chaque fois,c'est les relations entre père et fils.Ta place est presque définie dès le départ.."

Il **s'exclut de toute relation objectale** (10),en particulier d'une possible relation homosexuelle au père (12),pour se rabattre,comme il a déjà été dit,sur une homosexualité qui se limite à la relation au même (10) ou aux pairs (11,19).

Sur ce fond de vide objectal,se pose désespérément la question de sa créativité (1,14,15,16,17,18) et d'un projet de vie (2,20) qui vient buter contre la question de l'inachèvement avec une tentative d'ériger l'inachèvement lui-même en contre-projet (8,14,17).

Son questionnement concerne avant tout les conditions de possibilité de la sublimation.

La pauvreté de la libido objectale, associée à la défensive schizo-paranoïde, le conduit dans une position narcissique mortifère en ce sens que la libido narcissique apparaît comme aussi peu nourrie et nourrissante que la libido objectale.

Sans doute cette faillite identificatoire, responsable de l'appauvrissement en libido narcissique, est-il à l'origine de son inquiétude face à l'**impossibilité de créer**, du fait que son potentiel énergétique est tari ou lui échappe.

D'où l'espoir que cette libido pourrait sourdre à nouveau de manière quasi magique (16,17,18).

En conclusion, d'une passation à l'autre, le retrait narcissique associé à la radicalisation de la défensive schizo-paranoïde, semble conduire le sujet dans l'impasse d'une stérilité créatrice qui constitue, à juste titre, son principal sujet d'inquiétude et de perplexité.

Yves (29)

Première passation du TAT.

Le sujet baigne dans un univers typiquement **obsessionnel** où se lit en filigrane la relation ambivalente du moi à un **surmoi sadique**, assortie d'une franche régression au stade de la relation sado-masochiste et de l'analité.

La relation génitale hétérosexuelle (13) suscite le thème de la séduction agressive et du viol, le sujet s'identifiant d'abord au violeur, puis, annulant cette première représentation sadique de lui-même, au mari de la femme violée qu'il se promet de venger, mais mollement.

Le thème de la **vengeance** resurgit à la planche 18, où, curieusement, le sujet se suicide après avoir réglé son compte à l'assassin, ce qui amène à penser qu'il est avec celui-ci dans une relation de réciprocité susceptible d'un renversement des rôles entre l'objet et le sujet.

Sans doute est-ce la relation mortifère au père qui est ici mise en scène, moyennant un travestissement qui permet de gommer la différence des générations.

Le caractère agressif de la relation au père transparait aux planches 7,8 et 12, mais il est farouchement nié.

L'**ambiance sado-masochiste**, intériorisée sous la forme d'une relation forte au surmoi tyrannique, est nettement perceptible aux planches 1,2,3 et 5, où le sujet se présente comme "défavorisé", déçu que ses parents soient pauvres mais néanmoins coupable de leur en vouloir et dès lors soucieux de réparer.

La **réparation** s'oriente pour une part dans l'investissement et l'érotisation de l'**effort** qui n'a pas de terme (16,17), et pour l'autre part dans la **réussite matérielle** et professionnelle (5).

L'énorme **importance de l'argent** comme substitut de la jouissance anale de l'objet perdu-récupérable, est très sensible aux planches 1,2,3 et 5 mais ne se retrouve plus par la suite, peut-être parce que la planche 6, en faisant surgir l'image du rapprochement entre la mère et le fils, balaie la question de l'argent-ersatz comme étant d'importance secondaire, l'amour reprenant ses droits.

La **relation à la mère est très forte** (6,10) mais, comme il se doit, complètement déssexualisée.

D'une part la tendresse est possible à condition que la déssexualisation soit totale, d'autre part le courant sensuel de la sexualité, trop infiltré d'agressivité sadique, est inabordable (4,13).

Sans doute faut-il voir dans le sentiment imaginaire mais profond d'avoir été châtré - séparé de la mère - l'origine inconsciente - "il ne se souvient de rien du tout" (10) - de sa rage, de son impression d'être un mort-vivant et du besoin violent de vengeance exterminatrice (15).

L'identification finale à la "jeunesse hitlérienne" (20) va dans le même sens d'un besoin vengeur inséré dans un cadre sado-masochiste.

Le fait que la scène primitive (13) ne puisse être appréhendée que sous l'angle sado-masochiste, semble déterminer la **coloration paranoïde des fantasmes archaïques** (11,19), ce qui pourrait expliquer que la voie de la régression orale soit barrée, obligeant le sujet à s'engager comme il a été dit plus haut, dans la voie du travail compulsif (1,2,3,16,17) et de la réussite professionnelle survalorisée, au terme de laquelle, pour prix de son effort et de son stoïcisme, il goûterait enfin un repos bien mérité (3,9,14).

Notons par ailleurs, au plan formel, la distanciation temporelle (2,4,8,11), l'attention prêtée aux détails (1,8) et le changement du thème narratif procédant de l'annulation rétroactive (8,13), autant de signes qui participent du mode de défense obsessionnelle et qui concourent à l'**isolation** des affects.

Hypothèse: le caractère "presque certain" serait lié à l'indécision obsessionnelle entre le désir régressif de stagner dans l'ambiance familiale ancienne et la formation réactionnelle sthénique qui oriente le sujet dans la voie du travail compulsif vécu comme pénitence réparatrice, l'une et l'autre voie apparaissant comme peu gratifiante.

Deuxième passation du TAT.

Les **mécanismes de défense obsessionnels** - hésitation, ambivalence, annulation, isolation - et les contenus en rapport sont toujours très présents mais on note une évolution importante dans le sens où la séparation d'avec la mère, autrefois douloureusement ressentie, est à présent assumée activement en première personne, ce qui s'accompagne d'un **renversement d'alliance**, la mère ou la femme devenant l'objet des menées sadiques du sujet (4,6,10,13) qui prend plaisir à rompre tandis que la relation au père prend une tournure positive (7).

Il n'est plus fait clairement allusion à la culpabilité oedipienne (2) mais le risque d'un retour du refoulé est pressenti à travers des oppositions extrêmes: tuer/se suicider (3) ou avoir de la chance/se suicider (14).

Le thème de la vengeance n'a pas disparu complètement (13) mais il a perdu son caractère dynamique; l'exterminateur de la planche 15 est devenu un condamné à mort.

Ce qui n'a pas changé,c'est le recours au mécanisme de l'**isolation**,qu'il évoque la fureur meurtrière ou la culpabilité de l'assassin,c'est toujours froidement,sans la moindre expression d'affect.Il y a plutôt un renversement de l'affect qui vient renforcer l'isolation: "J'adore les films d'horreur" (15).

Un petit détail,repérable à la planche 9,invite à penser que le sujet qui assume activement la séparation,renonce aussi à la dépendance orale.Les ouvriers n'ont plus besoin qu'on leur apporte leur repas,ils se nourrissent tout seuls,semble-t-il.

Un certain mépris s'affiche à l'endroit de la femme;qu'elle soit mère (2) ou épouse (5),c'est un être servile ou déchu.

Enfin,on peut noter que l'évolution qui a consisté à s'éloigner de la dépendance orale et à reverser au compte de la relation maternelle la tendance sadique qui imprégnait la relation au père,aboutit à calmer les angoisses pré-génitales de destruction qui sont nettement mieux maîtrisées (11,19).

Dany (30)

Première passation du TAT

Toute la problématique du sujet tourne autour de la **question du meurtre** en rapport avec les **affects violents issus d'une scène primitive** impossible à élaborer tant elle génère de représentations contradictoires jusqu'à l'incompatible.

Venons-en tout de suite au diagnostic;c'est un **paroxysmal**,peut-être un épileptique,voire un épileptique psychotique,emporté par des crises dissociatives intermittentes,comme Van Gogh ou Dostoïevsky,à la différence près qu'il manque de génie.

Poser d'entrée de jeu cette hypothèse diagnostique nous apparaît comme le seul moyen de faire tenir ensemble tout ce qui,en sens inverse,n'en finit pas d'éclater en mille morceaux.

Ce n'est pas un schizophrène,semble-t-il,car il recolle les morceaux d'une part,et ne se défend pas contre le retour incessant des affects d'autre part.Au contraire,il les convoque et les provoque.

Son monde n'apparaît donc jamais comme perdu ni vide ainsi qu'on l'observe habituellement chez le schizophrène.

Que "ça" éclate et qu'il aime faire rugir le "haut-fourneau" polluant qui gronde en lui,cela ne fait pas de doute (20).

Le démonique,en dépit de sa violence innée et de sa destructivité potentielle ,est ce qui le fait vivre en attendant qu'il en meure.

Admettons qu'il a été trop tôt confronté à la contrainte parentale (1),qu'il s'est senti humilié et qu'il a décidé,en dépit de sa déconfiture inaugurale,de relever le "défi"....

Puisqu'on exige de lui qu'il devienne un homme,ce sera son idéal - "aimer une fille et avoir beaucoup d'enfants" (1) - mais il est moins que certain qu'il puisse y arriver.

Ecrasant sa rage,il accepte d'être le porte-étendard d'une famille monolithique et tout-à-fait traditionnelle : papa travaille et maman en profite,soit en fabriquant des rejets,soit en engraisant démesurément (2).

Malheureusement,c'est un idéal sacrificiel,impossible à assumer.Les déceptions sont inévitables.Il va s'écrouler dans la dépression ou la **folie** (3).Dans un cas comme dans l'autre,se produit un fort **repli narcissique** dont témoigne l'**indifférenciation sexuelle**: "il ou elle"?

Il pressent que cette reculade pourrait lui être fatale mais,comme il n'est pas schizophrène,il réagit.

Quand ses parents l'ont "obligé",il s'est soumis,la rage au coeur.Désormais le retour du refoulé se manifeste notamment dans une furieuse envie de se battre (4).La femme - la mère - ne peut pas le calmer."Il reviendra bien sûr" (=un jour,il deviendra sage et se réconciliera avec papa et maman) mais,en attendant,c'est "La liberté ou la mort" (4).

Maman doit s'attendre à ce qu'il rue dans les brancards (5) et transgresse les règles de la morale commune.C'est une manière comme une autre de faire la guerre.

Dans ce contexte belliqueux,il n'est pas étonnant qu'il s'identifie à un "officier" (6).La réconciliation annoncée se produit,dans une **explosion d'affects** et dans un "bouleversement" communs,mais ça arrive *in extremis*;la mère est à l'hospice,autant dire au seuil de la mort.

La "mauvaise nouvelle" est très certainement en rapport avec la mort du père,mais la question posée est celle de savoir ce que veut dire:"Le père est mort".Père et fils ne se sont jamais vraiment rencontrés (7).Peut-être le père est-il fier de son fils mais,comme ils n'ont rien partagé de leurs affects et qu'il n'y a donc pas eu de dialogue,il n'y a pas non plus d'"histoire ni de fin".

Cependant,s'il n'y a pas eu d'histoire,il y a eu une préhistoire,celle d'un Oedipe classique mais tourmenté.

Il y a eu "mort d'homme" (8).Quel homme?Le père,lui,tous les hommes?Et les médecins n'ont rien pu faire.Freud n'était pas encore né.

L'**angoisse de castration est diffuse**. L'homme est un loup pour l'homme. D'où une peur du contact homosexuel qui éveille immédiatement l'idée de blessure (9). Cette crainte disparaît si on travaille durement ensemble mais elle resurgit si on s'amuse : "Je ne vais pas dire qu'ils font du sport parce que....(?)"

On se retrouve dans les effusions (10) comme plus haut (6) mais on ne sait pas qui retrouve qui ,ni sur qui on pleure.Confusion des sentiments.C'est très fort mais c'est très bref,comme toujours dans les **crises**.

La plongée dans l'archaïque (11) fait surgir l'objet menaçant."Brrr..".On passe quand même,très vite,par dessus le précipice, en chantant le chant des Sans-culottes:"Ca ira,ça ira,ça ira..."

Le souvenir du père appelle un affect douloureux (12),d'où pourrait sortir le commencement d'un travail de deuil,mais il est plus commode de "fermer les yeux".

Or l'évocation de la scène primitive (13) empêche précisément de fermer les yeux sur certaines choses.

Fou de rage,il a tué tout le monde et tenté de faire disparaître le cadavre mais " il n'y a pas de crime parfait,c'est difficile de se débarrasser d'une bonne femme".

Retraduisons:il est difficile d'oublier l'injure faite à l'enfant par ses parents lorsqu'ils l'ont obligé à sortir de leur chambre,l'excluant de ce fait de la sexualité génitale adulte.Il est difficile de se débarrasser de désir sexuel surtout dans le cas où il est inextricablement mêlé avec la jalousie enragée qui conduit au meurtre.C'est ce mélange explosif,produit du fantasme d'une scène primitive vécue sur le mode de l'exclusion,qui empoisonne toute son existence.

Le **retournement du meurtre en suicide** par défenestration le guette (14).Se défenster,c'est en quelque sorte passer de l'autre côté du miroir,c'est une manière rageuse d'exister malgré tout ."L'homme ne se suicide que pour exister" (André MALRAUX) .

Pourrait-il se métamorphoser magiquement en amoureux transi?C'est peu probable si on considère l'ampleur de la faillite identificatoire.

Le "nécrophage" (15) incarne-t-il un **fantasme cannibalique**?Si c'était le cas,la composante "**maniaque**",très sensible au plan du comportement,trouverait ici son explication;ce serait le festin orgiaque du fils de "Totem et tabou" dévorant goulûment le cadavre du père assassiné.

Mais la nécrophilie participe sans doute davantage d'un courant **voyeuriste**. N'ayant pu vérifier - "il a les orbites enfoncées"! -la taille du pénis du père du temps qu'il était vivant,il poursuit sa quête exploratoire dans les cimetières.

Ce pénis monstrueux qui s'agitait sous le drap blanc du lit des parents (16),s'il pouvait seulement le piétiner une bonne fois!

Il ne peut jamais échapper longtemps (17) à cette rumination infernale,d'autant qu'à la fin,on découvrira que c'est lui le criminel (18) et qu'il sera "jugé et condamné".A noter la persévérance du thème ,de 17 à 18.

Certes il peut régresser,retourner dans le ventre maternel (19),et il ne s'en prive pas,mais l'endroit n'est pas sûr,"il y a beaucoup de vent et le ciel est bizarre".

Où qu'il soit,la colère paternelle le poursuit tout le temps.

Hypothèse:le caractère presque certain pourrait correspondre à une **fuite maniaque** devant ce qui fait le noyau commun de la mélancolie et de l'épilepsie:le meurtre coupable du père imaginaire détenteur de l'objet narcissique par excellence qu'est pour lui le pénis.

Deuxième passation du TAT

Le sujet reste empêtré dans la même problématique.

Non seulement il ne l'a pas élaborée,moins encore symbolisée,mais la violence pulsionnelle et les images archaïques qui fixent celle-ci dans l'inconscient,ont acquis une intensité telle qu'elles envahissent la scène du réel,atteignent à la qualité hallucinatoire, brouillent la conscience qui en devient confuse,ou bien encore sont évacuées sur le mode de la conversion épileptiforme(18).

Comme on ne sait jamais lequel des deux,du fils ou du père,a tué l'autre,on ne peut pas non plus savoir s'il parle de lui-même ou du père lorsqu'il "revient" à la façon d'un **revenant** (5).

De toute manière,il ne se souvient de rien.L'insistance mise sur le mécanisme de l'**oubli** (5,12) est indicatrice d'un **refoulement intense**.

Le **lapsus** énorme de la planche 6 - "sa femme" au lieu de sa mère - n'est certainement pas gratuit.Il confirme le statut classique de son conflit oedipien - courant tendre dirigé vers la mère,courant agressif vers le père - et son caractère dramatique outrancier en raison de la massivité de l'interdit.

Il s'en tire - se défend - en **mettant en acte sa rage destructrice**,retournée contre lui-même (1,4),en tenant des propos anarchistes de bas-étage (9),en accablant le reste de l'humanité d'un mépris vulgaire (10,15,19),en s'offrant une crise hystéro-épileptique (18) ou encore en **projetant son humeur dépressive** et tourmentée sur l'images féminine (3) dont il finit par se débarrasser en la refilant à un autre:"leur histoire ne me concerne plus".

Pour ce qui concerne la non-relation au père,s'affirme à nouveau le refus de faire le premier pas dans le sens d'un possible dialogue (7).

En définitive,hors quelques brèves rencontres pathétiques,on observe à tous niveaux la **tendance à casser les relations objectales**.

De manière caractéristique,urnage le fantasme fusionnel du petit dernier, décliné au féminin (2), porteur du dernier espoir,**sauveur** du destin familial.

Un élément nouveau est l'intérêt porté à la **question de la castration de la mère** (8).

La mère est abîmée voire morte (13) parce que lui-même,dans son identification immédiate au père sadique de la scène primitive,a vécu imaginairement l'inceste comme un meurtre.C'est pourquoi aussi il s'identifie "hystériquement" - comme on voit dans les cas de psychose hystérique - à la mère morte (13).

Sa "**personnalité multiple**" déroutante est liée au polymorphisme identificatoire:il fait corps en même temps avec le père sadique et la mère morte quand ce n'est pas avec le père mort et une mère porteuse.

L'abandon des relations objectales le renvoie à sa solitude et à son non-désir (20),avec le sentiment endopsychique que la levée du refoulement pourrait ne pas être impossible (11) mais que ,si cela doit advenir,ce sera au prix d'une descente aux enfers (14).

Ce qu'il espionne désormais,ce n'est plus seulement la chambre des parents,c'est aussi ce qui se passe dans les tréfonds de son âme et cela lui donne le cafard.

Il se ressaisit (17) dans l'effort et l'exploit physique.

C'est l'occasion de souligner le lien,établi depuis longtemps mais jamais vraiment admis entre la constitution épileptique et le type athlétique,conjonction utilement rappelée par KRETSCHMER dans sa définition du tempérament ixoïde.

On s'est souvent demandé pourquoi les épileptiques étaient si peu intéressés par la sexualité normalement érotisée. La réponse la plus plausible est que leur sexualité étant trop violemment contaminée par le courant sadique, ils se défendent contre celui-ci en refoulant la sexualité en bloc. Une autre réponse, qu'on peut aussi bien faire valoir ici, est que le courant sexuel sadique est constamment "converti" en auto-érotisme "sportif", ce qui tarit la source vive d'une sexualité normalement orientée vers l'objet extérieur.

Paradoxalement, mais très significativement, au sein de cet univers dévasté, surgit tout-à-coup le fantasme que sous le drap blanc du lit des parents, il n'y a pas le mauvais pénis du père occupé à détruire le ventre de la mère (16), il y a un ventre richement rempli de beaux enfants à naître, pourvu que le soleil brille, c'est-à-dire qu'il devienne un homme-père, et qu'il arrive à gratter la croûte du refoulement (16) afin de retrouver le chemin de la verte vallée des amours enfantines (11).

Alors peut-être son fantasme de rédemption et d'espérance (2) prendra-t-il enfin corps.

Synthèse pour les garçons presque certains

Frédéric (26) est plongé dans un univers paranoïde dominé par l'imgo d'une mère symbiotique qui le châtre au sens où - c'est évidemment son fantasme - elle ne lui permet pas d'exister en dehors d'elle. Le père, dans cette conjoncture, apparaît comme un modèle d'identification négative dans la mesure où lui au moins a échappé à l'emprise de la mère, mais en délinquant sur un mode pervers sadique.

La seule façon d'échapper à la persécution maternelle est de tuer la mère, froidement. Ainsi réussirait-il à passer de l'univers paranoïde au monde schizoïde.

La seconde passation fait apparaître une évolution dans le sens d'un dégagement par rapport à la position schizo-paranoïde antérieure, et ce, grâce à l'investissement d'un objet pré-génital anal: l'argent.

De cette manière, Frédéric aborde un autre monde caractérisé notamment par les oscillations thymiques liées aux fluctuations de sa relation à l'objet partiel: triomphe "maniaque" quand il le possède, dépression s'il vient à le perdre.

Pour **Vincent** (27), il existe un contraste étonnant entre la première et la seconde passation, au point que nous nous sommes demandée s'il s'agissait du même sujet et si nous n'avions pas interverti les protocoles. Inquiétante étrangeté! Toutes vérifications faites, c'était bien lui et ça ne pouvait être que lui. Mais nous n'arrivions pas à reconnaître le Vincent d'autrefois. C'était pourtant bien lui.

Dans le premier temps, ce qui dominait, c'était une relation de dépendance étroite à la mère, calquée sur un modèle infantile, l'attachement à la mère infiniment bonne, avec en filigrane une angoisse de castration qui s'inscrivait dans le moule classique de l'Oedipe, et qui débouchait sur l'issue la plus banale: inhibition sexuelle et passivité dans la relation d'objet génitale

(hétérosexuelle) , plus mollement rêvée, semblait-il, qu'ardemment désirée, bref le résultat habituel d'un Oedipe névrotico-normatif: "je t'aime mais n'attends pas de moi des prouesses".

Nous en avons conclu que la passivité génitale pouvait, couplée avec la fixation infantile à une imago maternelle aussi sécurisante que, involontairement, castratrice, entraver le processus décisionnel dans la mesure où celui-ci, dans le chef du garçon en passe de devenir un homme, impliquait une démarche active et "décidée" allant dans le sens de la

séparation et de l'individuation par rapport à la mère primitive, enveloppante, captatrice mais inévitablement incestueuse.

Il n'était guère fait mention du père, dont on pouvait justement suspecter que son exclusion du discours conscient du sujet était un pur produit du refoulement.

A la seconde passation, tout change. Le conflit avec le Père et, par dérivation, avec tout ce qui pourrait symboliser le rapport à la loi, et à l'autorité, est au coeur de tous les récits. Mais ceux-ci, sans exception aucune, sont constamment projetés - avec un art qu'il faut reconnaître au sujet, émule en cela du Duc de Saint-Simon⁹ - sur une scène extérieure où les drames se déroulent en l'absence du sujet qui adopte vis-à-vis de tous les personnages qu'il met en scène, une attitude impassible et quasiment transcendente, dans une position souveraine et judiciaire. Aussi bien du point de vue stylistique que de la tactique défensive, la position du sujet est typiquement paranoïaque: tout ce qui pourrait faire l'objet d'une problématique intrapsychique est projeté-objectivé sur la scène du réel extérieur, ce qui permet au sujet de se débarrasser de toutes ses identifications gênantes, et Dieu sait que dans son cas elles sont légion, à l'exception d'une seule, mégalomane, qui fait de lui le juge suprême des actions des hommes. Bref, il est devenu Dieu.

Il est devenu le sosie d'Alceste, le parfait misanthrope.

Eric (28) se caractérise par la pauvreté extrême de ses investissements objectaux. Il vit dans l'ombre d'une mère hyperprotectrice qui paraît interdire toute sexualité, même masturbatoire.

Sa défense consiste à transférer ce qui lui reste de libido narcissique sur un Idéal du Moi grandiose, mégalomane.

La seconde passation confirme le repli narcissique qui confine à la schizoïdie. Paradoxalement, la dépendance vis-à-vis des imagos parentales orales s'est renforcée au point qu'il vit cette dépendance comme un emprisonnement générateur d'un sentiment paranoïde de persécution. Par ailleurs l'hiatus grandissant entre les aspirations grandioses de son Idéal et sa pauvreté créatrice engendre un sentiment d'impuissance pénible qui mine de plus en plus son narcissisme. Le seul élément positif, si on peut dire, est la consolation qu'il trouve dans une espèce d'homosexualité groupale où son oralité foncière peut recevoir une satisfaction substitutive.

Yves (29) baigne dans une ambiance obsessionnelle prégénitale, à condition d'entendre par là une soumission ambivalente à un surmoi tyrannique représenté par une imago de père extrêmement sévère qui lui commande de s'engager aveuglément dans la voie d'un effort sans limites, d'où l'extrême importance que revêt à ses yeux la réussite professionnelle et l'accumulation d'une fortune aussi colossale que possible. Corrélativement, la relation à la mère est tout aussi forte mais complètement désérotisée, désérotisée, animée par une molle tendresse. Cela en fait un nazi exemplaire. Il ne lui reste plus qu'à se sacrifier pour une cause qu'il ne comprend pas, héros d'un idéal imbécile.

A la seconde passation, le héros obsessionnel va jusqu'au bout de sa trajectoire: il renie son attachement à la mère originaire et se met entièrement au service d'un père mythique analogue au père imaginaire primitif. Il devient le sosie de ce père imaginaire tyrannique: il s'assume comme crapule.

⁹ Alphonse De Waelhens. Le Duc de Saint-Simon. Immuable comme Dieu et d'une suite enragée. Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles, 1981, 360 pages.

Dany (30) est sans doute le plus "paroxysmal" de tous nos sujets. Confronté en permanence à une scène primitive dont il ne peut être que le spectateur désabusé, il n'arrête pas d'enrager. La tentation du meurtre, omniprésente, se renverse en tendance suicidaire. Il est tout le temps confronté au père imaginaire tout-puissant qui l'écrase narcissiquement.

La seconde passation révèle l'avancée de la pulsion de mort : en fin de compte, fasciné par une scène primitive qu'il n'arrive pas à fantasmer sous un angle autre que sadomasochiste, il finit par s'identifier à la mère morte, victime des violences d'un père meurtrier. A ce fantasme du père meurtrier, s'oppose celui, rédempteur, de la mère hyperféconde, dont la fécondité serait alimentée par sa puissance propre. Au fantasme de la mère morte et de l'enfant mort, fait pendant celui de l'enfant incestueux rendant sa mère à la vie. Pathétique, n'est-ce-pas?

On est frappé, à la lecture des protocoles des sujets "presques certains" par quelque chose qui leur est sensiblement commun, à savoir une fixation prégénitale tenace, tantôt au père, tantôt à la mère, mais jamais, de toute manière, à des imagos sexuellement différenciées.

Ce qui ne peut manquer de retenir l'attention c'est la prégénitalité prégnante de tous ces sujets. La voie de l'Oedipe, si on entend par là l'acceptation de la différence des sexes et des générations, la tolérance à une inévitable ambivalence génératrice de souffrance psychique et la reconnaissance des limites du désir qui permet à celui-ci de se survivre à lui-même à travers le sacrifice de l'omnipotence originaire, tout cela, qui n'est pas drôle, leur est inaccessible, non symbolisable, et c'est pourquoi, de tous nos sujets, ils apparaissent comme les plus souffrants ou les plus limités, puisque, il faut bien l'admettre, la réalité devient notre limite si nous ne sommes pas capables de nous limiter nous-mêmes.

Frédéric (26) ne doit son salut qu'à la solution de l'investissement d'objet partiel que constituent la réussite professionnelle et l'accumulation d'une fortune, Yves (29) emprunte la même voie, Eric (28) cultive une mégalomanie stérile qui ne peut que lui renvoyer l'image de son néant, Vincent (27) est devenu un parfait misanthrope, contempteur de l'humanité dont il devrait quand même bien se rendre compte qu'il en fait partie, Dany (30) enfin, est, en dépit de ses outrances, le plus pathétique de tous nos sujets, rêvant de dépasser un père qu'il fantasme, à la manière de Dostoïevsky, comme un monstre pervers, avec le fantasme rédempteur de remplir la mère bafouée par un père indigne, d'une multitude de beaux enfants qui seraient autant de représentants de sa personnalité multiple, qu'on pourrait qualifier, à la mode d'antan, d'hystéro-épileptique.